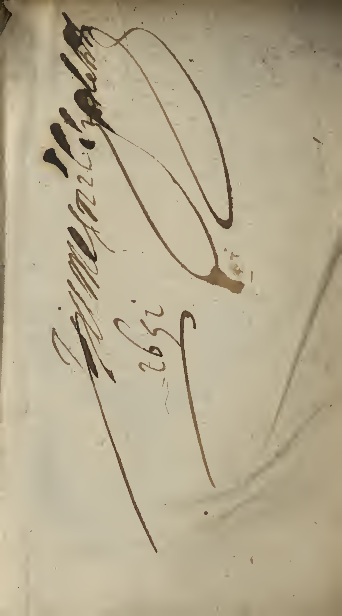
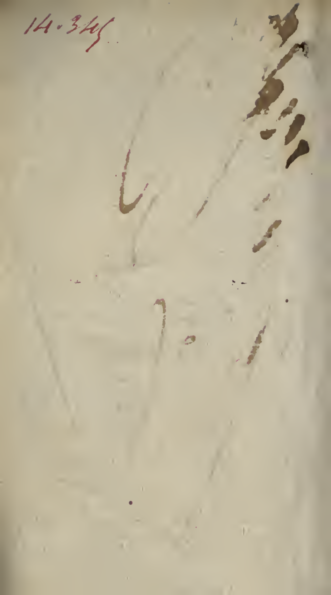








DIVERS TRAICTEZ, A SCAVOIR,

DE LA NATVRE DES BAINS de Bourbon, & des abus qui se commettent à present en la boisson de ces eaux: Auec vne instruction pour s'en seruir vtilement.

De la Macreuse.

De la Poudre de Sympathie.

Response à Monsieur Papin Docteur en Medecine touchant la Poudre de Sympathie, en laquelle est traicté de l'Esprit Vniuersel, & des proprietez de l'Ayman.

A PARIS,
Chez PIERRE DAVID, au Palais, à l'entrée de la Gallerie des Prisonniers.

M. DC. LI.
Auec Priuilege du Roy.



A

MESSIRE

BALTAZAR DV MONT, CHEVALIER, Seigneur de Fonteny, la Lande, le Moudurier, & Baron de Neufuy S. Sepulchre.



ONSIEVR,

De tous les écrits que les hommes donnent iournellement au public, à peine s'en trouuera-il aucun qui reçoiue vne approbation générale, & qui

ne ſoit en danger de courir vne mauuaiſe fortune ; tant les oreilles ſont delicates, & les eſprits de ce ſiecle difficiles à contenter. Ce qui fait que pluſieurs aiment mieux ſe tenir dans le ſilence, que de mettre au iour les productions de leur eſprit, & s'expoſer par ce moyen à la cenſure de tout le monde: conſiderans que comme dans la Politique, la prudence defend de riſquer le tout pour peu de choſe ; auſſi la raiſon ne permet pas en ce rencontre, que pour vne vaine eſperance de gloire, ils hazardent leur reputation, la ſouſmettant au iugement d'vn chacun. Pour moy qui n'ay pas eu deſſein de tirer vanité de ce

petit ouurage, ie ne ſuis point tombé en ces appréhenſions, & n'ay eu autre intention, que de deſabuſer pluſieurs perſonnes, qui croyent que les Eaux Minérales des Bains de Bourbon, ou autres de pareille nature, peuuent ſeruir à la gueriſon de pluſieurs maladies accompagnées de chaleur, & qui ne demandent que des remedes rafraiſchiſſans & humectans. Que ſi ce diſcours ne ſemble pas auoir toute la grace & politeſſe qu'il ſeroit à deſirer, il en faut accuſer en partie le ſujet duquel il traite, qui oblige d'employer bien ſouuent des termes & façons de parler ordinaires de l'art, qui ne s'accommodent pas

si facilement à nostre langue.
Ornari res ipsa negat, contenta doceri.

Il me suffira, MONSIEVR, si vne personne de qualité & d'esprit, comme vous estes, luy donne les mains, & le juge profitable au public. C'est dans cette esperance que ie vous l'ay adressé, & luy ay fait porter vostre Illustre nom sur le front, estimant que si vous m'auez fait l'honneur de me choisir pour vostre Medecin en vne facheuse maladie, dont vous fûtes trauaillé il y a quelque temps, en tout le cours de laquelle vous eustes telle creance en moy, que veu mesme le danger qui s'y rencontroit, vous refusastes de

prendre d'autres Médecins, qui vous furent proposez de plusieurs personnes de condition, lesquelles s'interessoient au recouurement de vostre santé; vous ne manquerez pas encor de fauoriser ce petit écrit de vostre approbation. Ce n'est pas que ie présume de remporter cét auantage, pour aucune beauté, ou ornement qui s'y trouue; mais bien pour la verité que j'y defends, & que i'ay reconnuë par les effets que ces eaux ont produit en moy mesme, & en beaucoup d'autres qui s'en sont seruis à vne fin bien éloignée de celle à laquelle elles doiuent estre employées. Receuez donc, MONSIEVR, ce témoi-

gnage de mon affection, & croyez que ma plus grande passion est de faire paroistre que ie suis,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble & tres-obeïssant seruiteur ISAAC CATTIER.



AVANT-PROPOS.

CE n'eſt pas d'aujourd'huy que pluſieurs abus ſe ſont inſenſiblement gliſſez dans les Arts & dans les Sciences, par l'ignorance & la malice de ceux qui en faiſoient profeſſió. Mais comme elles ne ſont pas toutes également neceſſaires, auſſi les abus n'en ſont pas également dangereux. Dans les Sciences humaines, les erreurs ſont plus excuſables, & de moindre conſequence en celles qui s'arreſtent à la contemplation, qu'en celles qui paſſent à l'action, & qui trauaillent ſur quelque ſujet excel-

lent tel qu'eſt celuy de la Medecine, en laquelle les fautes ne peuuent eſtre que tres-importantes, puis qu'elle n'entreprend rien qui ne ſe doiue rapporter à l'vtilité du corps humain, le chef-d'œuure & l'abregé de tout le monde,& qu'il arriue bien ſouuent en l'exercice de cét art,comme dans la guerre, où il n'eſt pas permis de faillir deux fois. Ce qui a fait dire à vn Ancien, que les medicamens employez à propos eſtoient les mains ſecourables des Dieux ; & qu'au contraire, lors qu'ils ſont mal adminiſtrez, on les pouuoit appeller des veritables poiſons. Le ſeul exemple des Eaux Minerales de Bourbon, nous ſuffira à preſent pour faire voir cette verité; pluſieurs malades n'ayans trouué aucun ſoulagement, mais pluſtoſt vn

ſurcroiſt d'incommoditez, & quelques vns la mort apres auoir beu de ces eaux, & ſuiuy le conſeil de quelques perſonnes qui en ignorent les qualitez : ou, qui n'ayans autre but que de faire venir à ces eaux vne affluence de perſonnes, auec ie ne ſçay quelle opiniaſtreté, & ſans aucune raiſon apparente, aſſeurent qu'elles ſont propres à toute ſorte de maladies, tant chaudes que froides, les ordonnans à tous indifferemment, leur attribuans vne vertu rafraichiſſante, plus capable d'éteindre les embraſemens & les chaleurs habituelles de nos entrailles, que pas vn autre remede qui ſoit en la nature. Comme auſſi la puiſſance d'oſter les plus opiniaſtres obſtructions, cauſées de quelque humeur que ce ſoit, de fondre & de diſſoudre celles qui ſont les plus groſſie-

res, emporter & entrainer celles qui ſont les plus rebelles, penetrer iuſques dans les parties les plus reculées de noſtre corps, nettoyer & fortifier l'eſtomach, le foye, la rate, les reins, les poulmons, le cerueau & autres parties : bien qu'à vray dire, il y ait beaucoup de diſtinction à apporter ſur ce ſujet, ſoit à raiſon du temperament, du ſexe & de l'âge, qui ne ſont pas ſemblables en toutes perſonnes, ſoit à raiſon des diuerſes maladies & indiſpoſitions de differente nature, auſquelles vn meſme remede ne ſçauroit également conuenir. Ce que neantmoins ceux qui auiourd'huy éleuent & multiplient tant les vertus de ces eaux, taſchent d'eſtablir contre la veritable doctrine de la Medecine, qui veut que le temperament, le ſexe, l'âge,

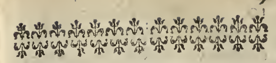
les forces, l'accouſtumance, le temps, & ſur tout la qualité de la maladie, changent entierement la methode de guerir. Ce que voyant, i'auois reſolu dés mon retour de Bourbon de combattre les abus qui ſe commettent en la boiſſon & en l'vſage ordinaire de ces eaux, & principalemẽt de faire voir qu'elles n'ont pas vne qualité rafraichiſſante, ny ſi aperitiue que l'on pretend. Mais comme ie conſiderois que celuy qui nage contre le cours de l'eau, ne s'auance qu'auec grand' peine, & beaucoup de temps; & que de meſme choquant vne opinion desja renduë commune, & qui auoit gagné l'eſprit de pluſieurs, ie ne ferois pas grand progrés, & trouuerois beaucoup de reſiſtance : auſſi m'eſtois-ie rallenty en ce deſſein, & iugeois qu'il valoit

mieux abandonner à l'erreur ceux qui abondent en leur ſens, & qui aydent à ſe tromper. Conſiderant d'autre part combien de mal vne créance ſi mal fondée, auoit cauſé à vne infinité de malades, qui auec grand' peine & grande dépenſe, font vn voyage aſſez long ſans rencontrer la gueriſon qu'on leur auoit fait eſperer, i'ay creû qu'il eſtoit du tout neceſſaire de rendre vn bon ſeruice au public, en declarant qu'elles ſont les vrayes qualitez & proprietez de ces eaux, pour faire connoiſtre à qui l'vſage d'icelles ſera profitable & ſalutaire, & exempter les malades par ce moyen d'vne entrepriſe, non ſeulement inutile le plus ſouuent, mais quelquefois tres-contraire & tres-prejudiciable à leur ſanté. Pour rendre ce bien commun à toutes ſortes de perſon-

nes, ie me ſuis ſeruy de noſtre langue, ſuiuant l'aduis d'vn ſçauant Medecin du Pape Sixte cinquiéme, lequel ne recommande pas ſeulement la lecture des Autheurs qui ont eſcrit de ces eaux : mais dauantage ſouhaitte pour l'vtilité & commodité des habitans du païs, qu'ils ſoient traduits en langue vulgaire. Toutesfois auant que d'entrer en cette conſideration, il eſt neceſſaire d'examiner la nature, la compoſition, & les autres choſes qui font diſtinguer ces eaux des autres que nous appellons ſimples.

Andreas Baccius lib. 2. de Thermis cap. 1. Authorum de Balneis ſcripta, non legenda ſolùm quibus placuerit propono, ſed ad vſum iuxta hæc præcipuè inſtituta noſtra, conſcribenda deinceps ac tradenda vulgari quoque idiomate, indigenis eſſe ſuadeo.





DES FEVX ET DE LA *chaleur, qui naturellement se rencontrent en plusieurs lieux dans les eaux.*

CHAPITRE I.



A nature a renfermé tant de merueilles dedans les eaux, que nous ne sçaurions lire ce que les Autheurs en ont laissé par escrit qu'auec vn extréme estonnement: mais sur tout nous ne pouuons assez admirer comment la nature a pû joindre des elemens si contraires & si diametralement opposez tels que sont le feu & l'eau, & leur ait fait donner la main d'association. Les Philosophes disent que

Theodoricus rex de

les elements, quoy que contraires entr'eux, ne laiſſent pas d'entrer en vne vnion & parfait accord dans la compoſition des mixtes, & de contracter par ce moyen vne alliance de pluſieurs années: mais icy nous rencontrons des fournaiſes de feu qui depuis pluſieurs ſiecles durent au milieu des eaux, & voyons des vapeurs toutes de feu ſortir du ſein de cét humide element. Il eſt difficile de conceuoir comment l'eau qui eſteint ordinairement le feu, ait icy la puiſſance de le conſeruer, & comment le feu lequel conſume & deuore toutes choſes, & qui n'eſpargne pas meſme le ſujet qui l'entretient & le nourrit, agît neantmoins auec tant de vigueur ſur ces eaux, & leur communique tant de chaleur ſans les tarir. Caſſiodore trouue eſtrange qu'vne mon-

balneis Apon. Aloiſio architecto apud Caſſiodorum epiſt. 39. li. 2. *Meritò dicũt Philoſophi elementa ſibi mutuis complexionibus illigari, & mirabili coniungi fœderatione quæ inter ſe contrariâ intelliguntur varietate pugnare: ecce madentem ſubſtantiam vapores producere conſtat ignitos.*

Atque initio eiuſd. ep. *Cæruleum fontem vidimus in formam dolij concauis hiatibus æſtuantem, & fornaces anhelantium aquarum, &c.*

tagne enuironnée & comme cachée dans les flots de la mer, ne laisse pas neantmoins de brusler continuellement, & de conseruer vn feu qu'vne si grande quantité d'eau sembloit deuoir étouffer. Pline d'autre costé considerant le grand nombre de feux qui éclattent de toutes parts dans le monde, s'estonne comment la nature nourrit au milieu de l'vniuers, l'element le plus goulu & le plus dangereux de tous, sans craindre qu'il luy porte aucun dommage. Dans les pierres & dans le bois, dit-il, il y a vn feu caché qui se manifeste les frottant l'vn contre l'autre: les foudres & éclairs se produisent des nuës, & le plus grand miracle de la nature, & qui surpasse tous les autres, est d'auoir seulement garenty vn iour cét vniuers de l'embrasement qu'vn

Epist. 47. eiusd. lib. Plus inde mirabile vt mons tantâ flammarum congregatione succensus, marinis fluctibus haberetur absconditus, & ardor ibi indefinenter viueret quẽ tanta vnda videbatur obruere.

miroir creux expoſé aux rayons du Soleil pouuoit exciter plus facilement qu'aucun autre feu. Comme s'il euſt voulu dire que ſi nous voyons le feu s'inſinuer iuſques dedans les eaux que l'on pouroit s'imaginer qu'il n'y auroit plus rien dans le monde qui peuſt reſiſter à ſon actiuité.

Les Geographes & Hiſtoriens nous font mention de pluſieurs eaux & fontaines chaudes qui ſe trouuent en diuers endroits de la terre, & diſent qu'elles ont eſté en ſi grãde veneration dans l'antiquité, qu'elle a creû que dans icelles eſtoit caché quelque choſe de ſacré & de diuin. Le ſouphre meſme dont elles participent, a eſté appellé des Grecs θεῖον c'eſt à dire Diuin, & pluſieurs villes ont eſté ſi honorées de leur voiſinage, qu'elles en ont

meſme porté le nom de Thermes, que les Grecs attribuent à toutes les eaux chaudes generalement. Il y a, au rapport d'Apollodorus, vne ville en Macedoine de ce nom, & pour cette meſme raiſon vn Port en l'Iſle de Rhodes eſt appellé Thermydra. A l'entrée de la Grece il y a vn endroit nommé Thermopyles, comme qui diroit portes-chaudes, à cauſe des eaux chaudes qui y eſtoient conſacrées à Hercules. Vne ville és pays bas eſloignée de trois lieuës de Limbourg, & de ſix du Liege, au rapport de Bertius, eſt appellée en cette conſideration *Aquiſgranum*, & en François Aix, laquelle quelques-vns diſent auoir eſté baſtie par vn certain Granus, ſous l'Empereur Adrian, & depuis reédifiée par Charlemagne. La ville d'Aix en Prouence fut nommée

Aquæ Sextiæ, à cause des eaux chaudes qui se rencontrerent en ce lieu, lesquelles furent si estimées de Cajus Sextius, Consul Romain, qu'il y fit bastir cette ville. Ainsi d'autres ont emprunté leur nom des bains qui leur estoient voisins, comme la ville de Bades en Suisse à dix lieuës de Zurich, & vne autre en Autriche dite Vildebade, à cause des bains que les Allemands appellent *Bad*.

Cap. 6. lib. 31. nat. hist. Ces fontaines & bains chauds estans en si grande recommandation chez les Anciens, Pline s'estonne qu'Homere le coryphée de tous les Poëtes Grecs, & comme en parle Denys d'Halicarnasse la source de toute science & eloquence, n'ait cependant fait aucune mention des bains & fontaines chaudes en ses œuures: peut-estre

à cauſe, dit-il, qu'elles n'eſtoient pas de ce temps-là employées en l'vſage de la Medecine. Mais à vray dire, il en a inſinué quelque choſe en quelques endroits, comme au 22. liure de l'Iliade, où il rapporte que le fleuue Scamander à deux ſources, l'vne deſquelles eſt chaude, & jette vne fumée, comme d'vn feu ardent, & l'autre eſt ſi froide l'eſté qu'elle reſſemble à de la neige ou du cryſtal congelé par le froid.

Κρουνὼ δ᾽ ἵκανον καλλιῤῥόω, ἔνθα δὲ
πηγαὶ
Δοιαὶ ἀναΐσσουσι Σκαμάνδρου δινήεν-
τος
Η μὲν γὰρ θ᾽ ὕδατι λιαρῷ ῥέει, ἀμ-
φὶ δὲ καπνὸς
Γίνεται ἐξ αὐτῆς ὡσεὶ πυρὸς αἰθομένοιο

Η δ' ἑτέρη θέρεϊ προρέει εἰκυῖα χαλάζῃ,
Η χιόνι ψυχρῇ, ἢ ἐξ ὕδατος κρυστάλλῳ.

Quoy que Strabon en cecy ne demeure pas d'accord auec Homere, disant que le fleuue Scamander n'a qu'vne ſource ſeulement, & l'excuſant ſur ce qu'il ſe peut faire que la ſource chaude qui eſtoit du temps du Poëte ſoit tarie. Euſtathe Archeueſque de Theſſalonique, qui a commenté ſur Homere, remarque en cét endroit que vers la Pannonie ou region des Bulgares, il y a deux ſources, l'vne deſquelles, quoy que brûlante, ne laiſſe pas de produire des vers, qui ſortans de cette eau boüillante, & demeurans en l'air, meurent incontinent. Herodote eſcrit vne choſe bien eſtrange

ἄπαλαι δὲ καὶ νῦν περὶ τὴν Παννονικὴν γῆν ἤγουν τὴν τῶν Βουλγάρων, ἀνάδοσις δύο ζεστῶν πηγῶν, ὧν ἡ μία κοχλάζουσα, ζωογονεῖ ὅμως σκώληκας, οἳ ἐξαιρεθέντες τοῦ ζέοντος, καὶ ἀέρι ὁμιλήσαντες, ἐκλείπουσι.

estrange du fleuue Teare qui est en Scythie, lequel a trente-huict sources sortantes d'vne mesme roche, desquelles les vnes sont froides & les autres chaudes, & que ses eaux sont propres à guerir plusieurs maladies, & entr'autres la mauuaise gale, tant des hommes que des cheuaux : ce qu'aussi rapporte Eustathe au lieu sus-allegué.

Pline sur la fin du second liure de son Histoire naturelle, allegue plusieurs exemples miraculeux de ces eaux, & dit qu'autresfois on a veu le lac de Perouse tout en feu, qui est vn lac dans la Toscane de forme ronde, contenant trente milles de tour, nommé anciennement Trasymene. Il dit semblablement que l'isle de Vulcan, dite Hiera ou Therasia en la mer Thirrene ou Toscane autour de la Sicile,

Cap. 107. lib. 2.

Cap. 106. eiusd. lib.

a eſté auec la mer toute en feu. Au lieu dit Nimphæum, vn roc jette vne flamme qui eſt allumée par la pluie, & à Scantia, il y a des eaux couuertes de flammes, vne fontaine en Sclauonie bruſle les habits que l'on eſtend par deſſus. Toute l'Italie eſt ſi abondante en ces eaux, que l'on ne conte pas moins de ſoixante endroits qui en produiſent. Vne des plus celebres eſt la fontaine d'Apone dans le territoire de Padouë, pour les diuers degrez de chaleur que l'on rencontre en ſes bains, & pour auoir tiré ſon nom d'vne ville prochaine, où Tite-Liue prit naiſſance (quoy que Caſſiodore le faſſe deriuer du mot Grec ἄπονον) ſi eſtimée d'ailleurs en la gueriſon de pluſieurs maladies, que Theodoric Roy des Oſtrogots commanda de la net-

Quaſi ſine dolore le-uans.

toyer & de la restablir soigneusement, apres auoir esté gastée & ruinée par les guerres, & qui est encore a esté recommandée par les vers de Claudian, de Martial, & de plusieurs escrits de sçauans Medecins qui ont traité de ses bains. Il y en a aussi plusieurs autres qui sont assez renommées, comme dans le territoire de Viterbe les eaux de *Bulicani*, autrefois dites *aquæ Caiæ*, lesquelles Strabon préfere à toutes les autres, & les bains Sabatins, qui ont tiré ce nom d'vn lac que l'on appelle aujourd'huy le lac *Braciani*. Dans le territoire de Volaterra proche d'vn petit chasteau dit *Lecia*, il y a des eaux bruyantes & boüillonnantes de telle sorte, qu'elles montent à la hauteur de dix pieds, & sont si chaudes que peu de temps qu'vn

animal jetté dedans y demeure, il en sort tout en pieces & morceaux. Dans le Royaume de Naples la seule prouince, dite autrefois *Campania*, & maintenant *Terra di Lauoro*, fournit quantité de ces eaux en plusieurs endroits; toute la contrée de Puteoli, autrement dit *Pozzuolo*, qui est vn port de mer proche de Naples, en est remplie. Et Solenander, entr'autres dit auoir veu vne fontaine qui sortoit à gros boüillons, & qui faisoit vn bruit extréme, entre ledit *Pozzuolo* & Naples dans vn lieu appellé le marché de Vulcan, qui est vne grande plaine toute de souphre, laquelle les grecs ont appellé Ἡφαίστου ἀγορά. Enfin il n'y a guerres de regions où il ne se rencontre quelque source de cette nature. Georges Agricola fait mention d'vne

Lib. 1. de caloris font. med. causa.

à Visebade en Allemagne, qui oste la plume & le poil des animaux qui y sont plongez. En Lorraine il y a les eaux de Plombieres, qui sont entre les montagnes de Vosge pres de la Bourgogne & de l'Allemagne. La France nous en fournit assez, sans recourir aux païs estrangers. Dans le Dauphiné proche de Grenoble, il y a vne fontaine bruslante & toute couuerte de flammes, sans que la chaleur d'icelles eschauffe l'eau, ou seulement fort superficiellement. A quatre lieuës de Montpellier vers l'estang, sont les bains de Baleruc. A Aix en Prouence il y a des eaux que l'on croit auoir eu plus de chaleur & de vertu qu'elles n'en ont à present. En Auuergne sous la Iurisdiction de la Vicomté de Turene sont les bains d'Abein. En la

Quelques-vns disent *plumieres*, à cause qu'elles despoüillent aussi les oyseaux de leur plume, desquelles a escrit le Sieur Berthemin, Medecin du Duc de Lorraine.

De laquelle M. Iean Tardin a fait vn Traitté particulier.

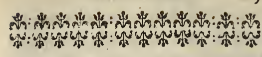
Desquels à escrit Monsieur Dortoman, Cōseiller & Professeur du Roy en l'Vniuersité de Montpellier.

mesme prouince sur le grand chemin qui va de Lyon à Tholoze, il y a vn endroit où se rencontrent plusieurs bains chauds, qui pour cette cause est appellé *Chaudaigues*. A Vichi il y a plusieurs & diuerses eaux minerales, tant chaudes que froides. Mais les plus celebres sont les eaux des bains des deux villes de Bourbon : l'vne dite Bourbon Lancy éloignée d'vne lieuë de la riuiere de Loire sur les confins de la Bourgogne & du Bourbonnois, de laquelle les bains pour l'antiquité de leur structure, on croit auoir esté construits par Iules Cesar, lors qu'il fit la guerre dans les Gaules: l'autre Bourbon l'Archambaut éloignée de cinq lieuës de Moulins & de quatre lieuës des Verdes, qui est vne petite ville sur le bord de la riuiere

d'Alier: ainsi distinguées à cause du partage qui fût fait entre deux freres, descendans de la maison des Ducs de Bourgogne, dont l'vn s'appelloit Ançeaume, auquel escheut cette ville de Bourbon, laquelle au lieu de Bourbon l'Ançeaume ou de Bourbon l'ancien, comme veulent quelques vns, par succession de temps & par corruption de langage, a esté nommée Bourbon Lancy : l'autre fût dit Archambaut, auquel escheut la seigneurie de Bourbon en Bourbonnois, qui pour cette cause a porté le nom de Bourbon l'Archambaut, duquel les bains sont aujourd'huy plus visitez & recherchez que ceux de Bourbon Lancy, pour estre estimez plus temperez. De l'antiquité, structure, disposition, & vtilité desquels a traité assez amplement M.

Iean Daubery Medecin de Moulins, lequel nous aurons à combatre: puis qu'il admet l'vſage de ces eaux dans les maladies & indiſpoſitions accompagnées de chaleur, meſme dans les fiévres & intemperies chaudes du foye.





QVE LA CHALEVR de ces eaux ne peut prouenir d'aucune autre cauſe, que d'vn feu ſouſterrain.

CHAPITRE II.

TANT plus les œuures de la nature nous ſemblent merueilleuſes & nous rauiſſent en leur contemplation, d'autant plus noſtre eſprit deſireux naturellement de ſçauoir, ſe trauaille à reconnoiſtre les cauſes de leur production; & comme cette recherche eſt le plus digne employ de l'eſprit humain; auſſi eſt-ce le plus difficile, & le plus laborieux que l'on ſe puiſſe fi-

Georges Agricola au 1. liure de l'origine & causes des choses sousterraines, met en auãt cinq opinions principales touchant ce sujet, & Solenander en a deduit plusieurs fort doctement en son liure de la cause de la chaleur des fontaines medecinales.

gurer: de sorte que ce n'est pas merueille si nous auons de la peine à descouurir la veritable cause de la chaleur actuelle des eaux de Bourbon, ou d'autres eaux semblables, & entre tant d'opinions differentes que l'on rapporte sur ce sujet, en choisir ou en establir vne qui ne reçoiue aucune contradiction, & qui ait des demonstrations si fortes que nostre raison se trouue obligée d'y acquiescer.

L'eau simple n'ayant aucune qualité que nos sens puissent remarquer, & estant froide naturellement, il faut que cette chaleur luy vienne necessairement d'ailleurs. C'est pourquoy quelques vns ont crû qu'elle procedoit, comme d'vne cause vniuerselle, de la chaleur du Soleil, qui penetrant dans les entrailles de la terre eschauffoit

Opinion de Thermophilus.

Iean Dondius qui a escrit des Bains de

ces eaux au plus profond de son sein. Mais auec peu d'apparence de verité, puis que dans les plus grandes chaleurs de l'esté, lors que le Soleil est le plus long-temps sur nostre hemisphere, la terre ne se trouue pas eschauffée au delà de la profondeur de deux pieds, & que cette chaleur qui a peine de percer l'espoisseur d'vne muraille, ne pourroit à plus forte raison penetrer dans les creux de la terre & eschauffer ces eaux sous la hauteur des roches, de la sorte que nous les voyons.

Padoüe, croit que la chaleur celeste agissant sur vne matiere propre qu'elle rencontre par hazard dans les mines est cause de la chaleur de ces eaux.

D'autres estiment que les vents renfermez dans les cauernes de la terre, s'entreheurtent & s'entrechoquent si fort, & conçoiuent de la violence de ce mouuement vne telle chaleur, qu'ils eschauffent mesme les eaux qu'ils rencontrent.

Opinion de Mileus Philosophe.

Mais auec si peu de vray-semblance, veu que ces vents sousterrains ne peuuent demeurer continuellement en cette agitation; d'ailleurs se dissipans & s'euaporans par des canaux qui leur sont communs auec ces eaux, & par des soupiraux qui nous sont cachez & inconnus, ils ne peuuent entretenir cette chaleur en vn pareil degré, & dans vne continuelle égalité. Tant s'en faut donc que ces vents puissent estre cause de cette chaleur, qu'au contraire, il se voit à vne lieuë de Montpellier en vn bourg nommé *Peraux* proche de la mer, vne fontaine qui sort de dessous terre à gros boüillons auec grand bruit & siflement, de sorte que les habitans du païs l'ont appellé en leur langue *le boullidou*, ce qui ne peut prouenir d'ailleurs que des vents souster-

rains qui ſortent auecque l'eau, laquelle neantmoins eſt extrémement froide.

Il n'y pas plus de raiſon de dire que cette chaleur eſt produite par le mouuement impetueux de ces eaux, heurtans les pierres & cailloux qu'elles rencontrent, puis que le mouuement ne peut exciter aucune chaleur, qu'entre des corps ſolides, & non pas en ceux qui ſont liquides & fluides comme l'eau, laquelle, quoy que rapide, ne perd toutesfois rien de ſa froidure: d'autant que ſes parties n'ayans pas de reſiſtance & ne s'entretenans pas entr'elles, mais s'écoulans & ſe diſperſans d'vn coſté & d'autre, ne peuuent receuoir aucune impreſſion de chaleur.

Entre les Philoſophes, quelques vns ont creû que ces eaux emprun- Opinion de Democrite.

toient cette chaleur des montagnes de chaux par où elles passoient, laquelle opinion ne peut subsister, non plus que feroient ces montagnes de chaux, si elles estoient lauées & arrousées de ces eaux continuellement. Dauantage cette chaux imaginaire estant vne fois éteinte & lauée d'eau ne seroit plus capable de produire aucune chaleur & ebullition.

Nous voyons en la composition de plusieurs medicamens, comme en la theriaque, se faire quelque temps apres vne fermentation qui leur donne vne nouuelle chaleur. La Chymie nous fait voir encore plus manifestement cette ebullition dans le meslange qui se fait de l'huyle de tartre auec l'esprit de nitre ou de vitriol. Mais cette fermentation estant de peu

de durée ne peut trouuer lieu en ces eaux, & ne leur peut causer vne permanente chaleur. C'est en ce point que la plufpart ont manqué, attribuans à vn effet toufiours égal & vniforme des caufes inégales & fujettes à changement, telles que font celles qui ont efté alleguées cy-deffus.

Le mefme, pouuons-nous dire de ceux qui ont eftimé que la pourriture fuft la caufe de cette chaleur: puifque la faleure qui fe rencontre en quelques vnes de ces eaux, comme en celles de Baleruc, nous fait croire qu'il n'y peut auoir de putrefaction, n'y ayant rien qui refifte tant à la pourriture que le fel. Et quoy que l'air renfermé & enclos dans les cauernes de la terre, puiffe contracter quelque forte de pourriture: neantmoins elle ne peut ve-

Vero fimile non eft materiam fimul generari, ac putrefcere., diuturnitas enim huius miraculi declarat generationis

ipsius materiæ necessitatem inquit Cardanus lib. 2. de subt.

nir à tel poinct qu'elle puisse échaufer ces eaux. Il est vray qu'il se lit dans Galien, qu'vne maison fust embrasée par la pourriture de la fiente de pigeon; & Solenander rapporte que de son temps vn nauire de Florence chargé de bled & de laine, allant des païs-bas en Italie, estant sur les mers d'Espagne prit feu à cause de la pourriture. Mais telle pourriture, comme dit l'autheur sus-allegué, ne peut se rencontrer que dans vne matiere propre & disposée, laquelle estant consumée, la chaleur ne pouroit pas durer long-temps.

Opinion de Gregorius Horstius in dissertat. de nat. Thermarum.

C'est ce qui a fait recourir à d'autres moyens, & dire que la terre auoit au dedans vne chaleur qui luy estoit propre & naturelle: ou bien des exhalaisons chaudes qui estoient la seule cause de la chaleur de

de ces eaux, & que cela eſtoit reconnu par l'experience de ceux qui ont trauaillé aux mines, leſquels ont troué des veines de metaux chaudes actuellement, ſans que neantmoins il y euſt aucun feu allumé. Mais qui pourra croire que ſans feu il y ait vne telle chaleur dans la terre, qu'elle puiſſe eſchauffer ces eaux en telle ſorte, & qui empeſcheroit que toutes les eaux prouenantes des montagnes & cauernes de la terre ne fuſſent chaudes, puiſque ce qui eſt naturel & propre à vne choſe luy doit eſtre ordinaire ?

Il n'y a donc que le feu enclos dans les entrailles de la terre, qui puiſſe communiquer vne telle chaleur à ces eaux. Et cette opinion eſt ſi vray-ſemblable, que pluſieurs grands perſonnages de l'antiquité

Epist. 31. sine ignis adjutorio nihil est calidum.

2. meteor. cap. 3.

Libell. de mundo c. 4. ἐμπεριέχει δὲ καὶ πολλὰς ἡ γῆ ἐν αὐτῇ καθάπερ ὕδατος, οὕτω καὶ πνεύματος καὶ πυρὸς πηγάς. τούτων δὲ αἱ μὲν ὑπὸ γῆν, εἰσὶν ἀόρατοι· πολλαὶ δὲ ἀναπνοὰς ἔχουσι καὶ ἀναφυσήσεις, ὥσπερ Λιπάρα τε καὶ Αἴτνη, καὶ τὰ ἐν Αἰόλου νήσοις· αἳ δὴ καὶ ῥέουσι πολλάκις ποταμῷ δίκην, καὶ μύδρους ἀναρρίπτουσι διαπύρους· ἔνιαι δὲ ὑπὸ γῆν οὖσαι, πηγαίων ὑδάτων, θερμαίνουσι ταῦτα.

n'ont point fait de difficulté de s'y ranger. Seneque dit qu'Empedocles a estimé que l'eau estoit eschauffée par les feux que la terre tient couuerts & cachez en plusieurs lieux: & ailleurs, il croit que rien n'est chaud sans l'ayde & ministere du feu. Aristote semble attribuer les diuerses alterations & saueurs des eaux à la vertu de ce feu: & au liure du monde, lequel Apulée attribuë à Theophraste, & Budée à Philonus, il dit que la terre cótient en soy des sources d'eau, de feu & d'esprits, desquelles les vnes sont cachées & ne paroissent point, les autres ont des issuës par lesquelles elles vomissent des pieces de fer ardentes, & quelques vnes eschauffent les eaux qui leur sont prochaines.

Agricola est de la mesme opinion, disant qu'il n'y a rien qui puisse donner aux choses vn si haut degré de chaleur que le feu. Et semble qu'il n'y ait aucun lieu de douter de cette verité, puisque nous voyons des tesmoignages si sensibles de ce feu en plusieurs endroits du monde.

Lib. 1. de ortu & causis subterraneor.

Pline dit que la montagne appellée Chymera en Lycie brusle iour & nuit continuellement, & que son feu s'allume par le moyen de l'eau, & s'esteint jettát de la terre par dessus. En la contrée de Sasy, qui est entre Perse & Babylone, il y a comme quinze fourneaux de feu continuels, dont le plus grand jette le feu mesme en plein iour. La cime du mont Cophantus, qui est en la scythie brusle toute la nuit, & en Ethiopie vers le mont Hespe-

rien les champs bluettent toute la nuit comme des eſtoiles. En la meſme Ethiopie, il y a vne grande montagne qu'ils appellent θεῶν ὄχημα c'eſt à dire, le chariot des dieux, laquelle jette vn fort grand feu. Il y a long temps que le mont Ætna maintenant dit *Gibello* bruſle dans la Sicile, & Pline dit qu'enuiron cent cinquante milles à l'entour d'iceluy, toute la plaine ſabloneuſe jette de groſſes flammes de feu. D'où vient que le Poëte Pindare a feint que le Geant Typhon frappé du foudre par Iupiter auoit eſté enſeuely ſous cette montagne.

A l'entour de la Sicile vers le Septentrion, ſont les Iſles Æoliennes dites des grecs epheſtiades, & maintenant vulcaines, deſquelles la pluſpart bruſlent encore, celle

qui s'appelle Hiera au rapport des autheurs, parut & sortit tout d'vn coup hors de la mer du temps de la mort de Scipion l'Africain, & jetta l'année 1444. telle quantité de flammes que toutes les isles d'alentour & la Sicile mesme en tremblerent. En Islande, qui est sous la dominatiõ du Roy de Dannemarc, vers l'Occident est le mont Hecla, qui vomit continuellement de la fumée & des flammes, & est estimé du vulgaire estre la prison des ames malheureuses, proche duquel il y en a deux autres qui bruslent semblablement, l'vn desquels est nommé le mont de la Croix, & l'autre est appellé Helga, c'est à dire sainct. Au delà de Naples proche la ville dite Nola est le mont Vesuue maintenant dit *monte di somma*, renommé pour ses embrasemens &

Et non pas en Irlande, comme se lit dãs Aubery, page 88. peut estre par faute d'impressiõ. Elle fait partie de la Scandinauie.

pour la mort de Pline qui voulant s'en approcher trop pres fût estouffé de la fumée. On peut lire dans Cassiodore, l'Epistre 50. touchant cette montagne, où entr'autre choses, il est dit que l'on peut voir en quelques lieux les sommets des montagnes brusler, mais que tout le monde peut reconnoistre & sentir les embrasemens de celle-cy.

Theodoricus Rex fausto præposito apud Cassiodor. ep. 50. alibi cacumina magna terrarum localiter videntur ardere: huius incendia penè mundo datum est cognoscere.

Ce feu qui se manifeste en tant de lieux, peut en beaucoup d'autres demeurer caché & renfermé sous les roches, & voutes des mótagnes. Il y a des lieux où il ne paroist aucune estincelle de feu, & neãtmoins il y a tant de chaleur qu'il est impossible qu'aucune autre chose que le feu l'ait pû produire. Solenãder raporte qu'il y a vn lieu en la terre *di lauoro* pres de Misene au dessous de

Baye, qui eſt chaud comme vne eſtuue, c'eſt vn creux long, & qui a pluſieurs deſtours dans la montagne nommée Trituli, lequel ſans aucune apparence de feu, eſt tellement chaud qu'il eſt impoſſible de s'y tenir debout. George Agricola donne la deſcription & figure de ce lieu, & dit qu'il contient plus de trois milles pas. Le meſme dit qu'à la moitié du chemin de Puteoli à Naples à coſté gauche d'vn mareſt dit *agnani* vers la partie qui regarde le midy, eſt vne montagne, qui a vne cauerne eſtroite & baſſe, longue de huit pieds, de laquelle la terre ſe trouue chaude, ſi on la touche du pied ou de la main, & d'où ſortent des vapeurs ſi mauuaiſes, que pour peu qu'vne beſte demeure dedás, elle en ſort comme morte, deſtituée de mouuement,

Initio lib. 4. de naturâ eorum quæ effluunt ex terrâ.

& de ſentiment, laquelle neantmoins reuient bien-toſt à ſoy ſi on la plonge dans le mareſt prochain.

Or comme il y a deux ſortes de feu, à ſçauoir de flamme & de brazier; Cardan dit que dans ces cachots ſoufterrains il ne peut y auoir de flamme faute d'air, & d'eſuentement: d'ailleurs, que ces flammes conſumeroient en vn mois de temps des montagnes toutes entieres de bitume, qu'il arriueroit des tremblemens de terre à cauſe des exhalaiſons, & qu'en fin la flamme trouueroit quelque iſſuë pour ſortir. Il veut donc qu'il n'y ait qu'vn brazier qui ſe conſerue au milieu des pierres ſeiches & fungueuſes, comme fait noſtre feu ſous les cendres, par les pores deſquelles il tire ce qu'il a beſoin d'air pour ſon entretien, & allegue quatre raiſons,

2. De ſubtil.

par lesquelles il monstre qu'vn petit feu peut produire vne telle chaleur. La premiere, parce qu'il en est de ce lieu comme d'vne estuue, où la chaleur est renfermée de tous costez, & ne peut estre en aucune façon dissipée. La seconde est, que la pierre est de telle nature qu'estant vne fois eschauffée elle rend beaucoup de chaleur. La troisiéme est, que la cendre chaude eschauffe grandement l'eau qui passe pardessus elle. Et la quatriéme, que cette eau est diuisée par les veines de la terre en plusieurs petits ruisseaux, & partant est eschauffée plus facilement que si elle estoit toute ramassée en vn lieu. Et neantmoins nous croyons qu'il peut y auoir aussi des flâmes encloses & reserrées dans ces lieux soûterrains: mais qui ne sont pas si grandes qu'elles puissent consumer en

peu de temps leur matiere, & puiſſent penetrer l'eſpoiſſeur des montagnes ſous leſquelles elles ſont cachées, prenans aſſez d'air, & par les pores de la terre, & peut eſtre par d'autres ſouſpiraux qui nous ſont inconnus.





QVELLE EST LA MAtiere qui entretient ce feu, & quelle eſt la cauſe de ſa production?

CHAPITRE III.



OMME la vie des animaux ne peut eſtre ſouſtenuë ſans l'ayde des aliments & de la reſpiration: ainſi le feu, duquel la chaleur naturelle, principal organe de la vie tire ſon eſtre, ne ſçauroit ſubſiſter ſans air, & ſans quelque matiere qui l'entretienne. Et de meſme que les aliments n'auroient pas la vertu de nous nourrir, s'ils n'eſtoient en quelque ſorte ſemblables & conformes à noſtre nature; ainſi le feu

ne pourroit prendre place dans aucune chose, si elle n'auoit vne grande affinité auec luy, & si elle n'estoit susceptible de sa forme. De toutes les choses qui sont au monde, il n'y en a aucune qui aye cette qualité, comme le souphre & le bitume; iusques-là mesme qu'il y a lieu de croire, que rien n'est capable de prendre feu qu'il ne participe beaucoup du souphre, & que la flamme n'est autre chose qu'vn souphre allumé. C'est pourquoy Lib. de simplici Medecina. Auicenne a iugé que la substance du feu estoit contenuë dans le souphre, & qu'il estoit chaud & sec au quatriéme degré, ce qui nous fait dire qu'il n'y a que le souphre & le bitume, qui puisse nourrir & entretenir le feu qui eschauffe les eaux de Bourbon; puis que les autres choses qui se rencontrent dans les entrail-

les de la terre, comme les ſels, l'alun, le vitriol, les atraments, & autres choſes qui ſe trouuent dans les mines, ſont ennemies du feu & luy reſiſtent tant qu'elles peuuent. Il n'y a que le nitre, dont il y a quelque portion dans les eaux de Bourbon, lequel pourroit contribuer à cét embraſement; ſoit qu'il ſoit inflammable, ſelon la commune opinion, ſoit qu'il ne ſerue que comme de ſouflet pour allumer ce feu.

Il y a neantmoins diuerſes opinions ſur ce ſujet. Georges Agricola veut que le bitume ſoit la ſeule matiere qui nourriſſe & entretienne ce feu : dautant que le ſouphre enflammé s'eſteint facilement, ſi l'on verſe de l'eau deſſus: au contraire du bitume, lequel eſtant abreuué d'eau s'allume & bruſle dauantage, & ne ſe peut eſteindre que jettant

Lib. 1. de ortu & cauſ. ſubterraneorum.

de la terre & du foin deſſus. Ce qu'il confirme par l'exemple de pluſieurs montagnes & terres bitumineuſes, dont Pline fait mention, deſquelles le feu eſt allumé & entretenu par les pluyes, comme du mont Chimera, du mont Hecla, & des monts Epheſtiens au pays de Lycie, deſquels ſi on approche vn flambeau ardent, le feu s'y prend de telle ſorte, que le ſable bruſle iuſques dás les riuieres, & ſi l'on fait vne raye en terre auec vn baſton allumé, on voit incontinent couler comme vn ruiſſeau de feu. A quoy on peut adjouſter l'exemple des forgerons, qui pour allumer & enflammer dauantage leur charbon de terre, qui n'eſt autre choſe qu'vn bitume noir, l'arrouſent d'eau. Ce qui ſe fait à cauſe que les choſes bitumineuſes ne bruſlent pas ſeulement au dehors comme le

Sennertus lib. 2. epit. ſcient. nat. cap. 3.

bois: mais prennent feu en toutes leurs parties, & jettent des flammes qui viennent du dedans; d'où vient qu'encore que la surface soit arrousée d'eau, le feu qui est au dedans n'en reçoit aucun dommage: dautant que l'eau ne penetrant pas iusques aux parties du dedans, se dissipe & ne fait autre chose que rassembler & reünir par sa froideur les parties du feu, pour le rendre plus fort & vigoureux: ou bien à cause que par le moyen de l'eau, l'vnctuosité qui estoit reserrée au dedans, est attirée au dehors, & ainsi s'enflamme plus promptement.

Sur tous les feux artificiels qui bruslent dans les eaux, lesquels reçoiuent en leurs compositions quelque portion de bitume, sont vne forte preuue de cette opinion. Cardan en donne diuerses descri- 2. de subtil.

ptions,& dit quelles se font ordinairement auec la poix nauale, le souphre, le tartre, la sarcocolle, le sel nitre, & l'huile dite Petroleum, qui est vne espece de bitume liquide. Dauantage, il dit qu'il y en a lesquels s'allument d'eux mesmes par la pluye,& que la promptitude & violence du mouuement de ces feux est cause qu'ils ne s'esteignent pas dans les eaux. Georges Morel veut que non seulement le bitume enflammé ne s'esteigne pas dans les eaux; mais mesme qu'il les change par le moyen du feu en sa propre nature.

Lib. de aquis medicatis agri patav.

Strabon escrit qu'Alexandre voulut vne fois faire cette espreuue sur vn enfant qui estoit dans le bain, & qu'il versa à l'entour de luy vne espece de bitume appellé Naphta, lequel à l'aproche d'vne lampe allumée, prit feu de telle sorte que l'enfant

fant euſt eſté entierement bruſlé ſi les ſeruiteurs n'euſſent pris grande peine à l'eſteindre.

Toutesfois Baccius refute cette opinion, diſant, que ſi elle eſtoit veritable, toutes fontaines chaudes ſeroient bitumineuſes, ce qui ne ſe trouue pas, & que lors que le bitume bruſle parmy les eaux, il n'eſtend ſa flamme que ſur la ſurface de l'eau, laquelle eſt ſi foible, qu'elle ne bruſle pas meſme les herbes prochaines; ce que Pline recite des eaux de Scantia, qui n'auoient pas la puiſſance de fleſtrir les feüilles d'vn freſne qui eſtoit pres d'elles, bien loin de pouuoir eſchauffer ces eaux iuſques au fonds: d'ailleurs que les flammes prouenantes du bitume ne ſont pas de durée & d'egalles forces: & conſequemment qu'elles ne peuuent eſtre la

Lib. 1. de thermis ca. 19.

cause de la chaleur continuelle, & tousiours égale de ces eaux. Il veut donc que le souphre soit, sans point de doute, le sujet & la matiere de ce feu, parce que les eaux qui sont les plus chaudes, sentent beaucoup plus le souphre, que le bitume, & que le souphre est si grand amy du feu, qu'il s'enflamme de soy-mesme bien souuent.

Ie ne fais point de difficulté de déferer dauantage à l'opinion de Reinerus Solenander, lequel croit que l'vn & l'autre est la matiere de ce feu, & plus souuent encore le souphre que le bitume : dautant qu'entre les fontaines chaudes il s'en trouue beaucoup plus de souphrées que de bitumineuses. Ie ne doute point aussi que le souphre allumé ne soit la cause de la chaleur des eaux de Bourbon, veû la quantité

Cap. 9. lib. 1. de Caloris Font. Medic. causa.

de terres argilleuſes qui ſont és enuirons, leſquelles, au rapport de Paliſſy, homme tres-expert pour le fait des mines & fontaines, ſe rencontrent fort rarement, qu'il n'y ait quant & quant quelques marcaſites ſulphutées & commencement de metaux. Ce que nous donnent à cõnoiſtre les veines de diuerſes couleurs, comme de iaune & de rouge, qui ſe voyent en cette ſorte de terre, leſquelles ſont produites par les mineraux ſouphrez qui ſe trouuent ordinairement en meſme lieu. Cette terre argilleuſe ſe peut remarquer en la fontaine de Ionas aſſez proche des Bains, de laquelle l'eau qui eſt froide, & a le gouſt de fer, approchant de la nature des eaux de Forges, n'eſt cependant en aucune recommandation à cauſe de la peſanteur & crudité qu'elle a contractée

Au traicté des eaux & fontaines.

en paſſant par cette terre.

Quelques-vns ſe ſont imaginez que le charbon de terre, qui eſt vne eſpece de bitume, eſtoit la matiere de ce feu, veu qu'en pluſieurs endroits de la terre on voit cette matiere bruſler depuis long-temps, ainſi proche d'Edimbo urg ville capitale d'Ecoſſe, il y a vn lieu du coſté du Septentrion, appellé la place des Charbons dont vne grande partie bruſle. En Allemagne pas loin de la ville de Zuiccav, eſt vne montagne qui bruſle au dehors, appellée la montagne des charbons, où il y a quelques foſſes, dans leſquelles on apperçoit des fournaiſes ardentes. Proche de S. Eſtienne en Foreſts, il y a pareillement vne montagne où ſe voit vne fournaiſe de charbon de terre, laquelle croiſt & s'augmente telle-

ment de iour en iour que les habitans qui ſont proche de ce lieu (ſelon le recit qui depuis peu de temps m'en a eſté fait) ayans entrepris de faire des retranchemens pour couper chemin à ce feu, & empeſcher qu'il ne s'eſpandit plus loin, ont eſté contraints d'abandonner leur trauail, à cauſe de l'extréme chaleur qu'ils y rencontrérent.

Il faut maintenant vuider quelques difficultez qui ſe preſentent, & qui ne ſemblent pas fauoriſer noſtre party.

D'abord on demande comment il ſe peut faire que ce ſouphre & ce bitume depuis le temps qu'ils bruſlent, ne ſont pas encore conſumez, veu que, ie ne diray pas pluſieurs ſiecles, mais ſeulement vn mois de temps ſemble ſuffire, pour reduire vne montagne de ſouphre ou de

bitume entierement en cendres. On reſpond à cela que la nature eſt tellement féconde en la production du ſouphre qu'elle en repare autant que ce feu en peut conſumer. Albert le Grand dit qu'elle eſt ſi preuoyante, qu'elle produit ordinairement grande quantité de ſouphre és lieux où s'engendrent les metaux, deſquels il eſt comme le pere, ou pluſtoſt la ſemence, de meſme que le vif argent en eſt la mere, ou pluſtoſt vn principe qui reſpond au ſang menſtruel. Baccius dit que ces minieres ardentes de ſouphre ſont de certaines eſpeces que la nature a eu deſſein de produire dans le monde : autrement elles ne ſeroient pas d'vne perpetuelle durée, comme nous voyons en la montagne Ætna, qui apres tant de ſiecles ne laiſſe

Lib. 4. de rebus metallicis.

Cap. 10. l. 1. de Thermis.

Plinius cap. 106. lib. 2. hiſt. nat.

pas encore de brusler. Et comme les especes des autres choses sont eternelles en leur propagation, ainsi le souphre dans ses mines est comme vne certaine espece vegetable, qui a conjointement auec le feu vne propagation eternelle. D'ailleurs ce feu n'est pas si grand qu'il puisse deuorer & consumer en si peu de temps sa matiere, & sa violence n'est pas telle qu'elle ne puisse estre retardée par les autres choses qui se trouuent dans les mines où il est allumé, comme par le sel, & l'alun, qui se rencontre presque tousiours auec le souphre, & qui est comme le lit des metaux, lesquels resistent à sa puissance : ce que Archelaus gouuerneur pour le Roy Mithridates n'auoit pas ignoré, ayant fait enduire d'alun vne tour faite de bois, pour la garen-

Ardet Ætna noctibus semper, tantoque æuo ignium materiæ sufficit.

Aulus Gellius cap. I. lib. 15. noct. attic. scriptũ inueni cum oppugnaret L. Sylla in

tir par ce moyen du feu que Sylla & ses soldats auoient essayé d'y mettre.

terrâ Atticâ Pyræum & contra Archelaus regis Mithridatis præfectus, ex eo oppido propugnaret turrim ligneam defendendi gratia structam, cum ex omni latere circumplexa igni foret, ardere non quisse. quod ab Archelao alumine oblita fuisset.

On objecte que si le souphre ou le bitume est la cause de la chaleur des eaux, toutes eaux souphrées deuroient estre chaudes, & neantmoins on voit le contraire en diuers lieux, où plusieurs fontaines qui sentent le souphre extrémement, & qui en donnent toutes sortes d'indices sont froides, telle qu'est vne fontaine pres de Zurich au dire de Gesner, & plusieurs autres que Solenander dit auoir veû entre Naples & Pozzuolo; & encore cette fontaine en Italie appellée *Brandula*, qui est estimée estre souphrée & alumineuse. Que si nous disons que ces eaux sont froides, à cause que le souphre par lequel elles passent n'est pas enflammé:

on pourra demander d'où vient que ce souphre s'allume & s'enflamme plustost en vn lieu qu'en l'autre. Nous respondrons à cela que la nature du souphre n'est pas semblable, & n'est pas disposée par tout de mesme façon. En quelques endroits elle est pure & susceptible du feu; en d'autres elle est impure, meslangée auec vne terre froide & incapable de conceuoir aucune chaleur, ou embrasement: de sorte que ce n'est pas merueille si le feu ne se rencontre pas par tout où se trouuent des mines de Souphre, & si toute les eaux souphrées ne sont pas chaudes.

On peut encore objecter que si la chaleur des eaux de Bourbon prouenoit du bitume & du souphre enflammez, elles en retiendroient le goust, l'odeur, & la

couleur, puiſque l'eau reçoit facilement les impreſſions & qualitez des choſes qu'elle abreuue: Or eſt-il que l'on ne reconnoiſt rien de tel en ces eaux, d'où vient que Pline dit que toutes les eaux chaudes ne ſont pas medecinales. La reſponce eſt, que les vapeurs du ſouphre communiquées à ces eaux s'euapo-rans & ſe diſſipans facilement, ne laiſſent en elles preſque aucun gouſt ou odeur de ſouphre, quoy que neantmoins lors que ces vapeurs ſont ramaſſées & raſſemblées par le froid, ces qualitez ſe remarquent plus facilement. Ce ſont ces vapeurs ſouphrées qui ſont cauſe que l'on ne peut tenir la teſte long-temps ſur les puits, ſans reſſentir quelque eſtourdiſſement. En apres il ſe peut faire que le ſouphre ſoit plus pur & net dans ſa mine, ou

Cap. 6. lib. 31. nat. hiſt. nec vero omnes quæ ſint calidæ, medicatas eſſe credendum, ſicut in Egeſta Siciliæ, Lariſſa, Troade, Magneſia, Melo, Lipara.

bien que ce soit vn souphre doux, qui par consequent ne communique aucune mauuaise odeur ou saueur à ces eaux. Quant à la couleur que le souphre peut donner aux eaux, elle peut estre differente selon la diuerse nature du souphre, ainsi la fontaine d'Apone qui est souphrée, dans Cassiodore est depeinte de couleur d'azur, & les eaux du fleuue Nar, à present dit *Nera* en Vmbrie, lequel se descharge dans le Tibre, sont dites blanches, lesquelles neantmoins sont estimées souphrées. Quant à ce que Pline a escrit que toutes les eaux chaudes ne sont pas minerales, nous disons que cela ne doit pas estre entendu absolument, en sortes qu'elles ne soient participantes d'aucun souphre ou de bitume; mais qu'elles en ont de si legeres

Sulphurea Nar albus aqua.

apparences qu'à comparaiſon des autres, qui en ont dauantage, on pourroit dire qu'elles ne ſont en rien differentes des eaux communes.

Quelqu'vn inſiſtera encore, & dira que ſi les eaux de Bourbon paſſoient par des mines de bitume & de ſouphre enflammées, que l'on verroit quelques parcelles de ſouphre fondu, & que l'on remarqueroit quelques parties de bitume meſlées auec cette eau, ce qui neantmoins ne ſe reconnoiſt point dans les eaux de Bourbon. Ie reſponds que pluſieurs matieres, lors qu'elles ſont diſſoutes en quelque liqueur, ne paroiſſent point à nos ſens, leſquelles ſe reconnoiſſent neantmoins en la ſeparation qui s'en fait par les moyens que la Chymie nous enſeigne: comme par la diſtillation,

l'éuaporation, la filtration, & la précipitation. Et ie puis asseurer, apres auoir euaporé vne bonne quantité d'eau tirée des puits, y auoir trouué beaucoup de sel meslé auec quelque partie de souphre sale & impur. On ne doit aussi douter qu'il n'y ait du bitume : puis que cette graisse qui est meslée auec l'eau, & laquelle paroist sur le corps de ceux qui sortent du bain, de mesme que s'ils auoient esté frotez d'huile, n'est rien autre chose que la partie la plus subtile du bitume qui est meslée auec l'eau : de mesme que cette lie qui se recueille au fonds des puits, n'est rien que la partie la plus grossiere & terrestre d'iceluy.

Apres tout, on pouroit douter si le feu qui eschaufe ces eaux ne seroit pas de la nature de ces feux des Anciens, lesquels estoient d'vne du-

rée perpetuelle, & ne consumoient iamais leur matiere, ce que l'on dit d'vne lampe trouuée du temps de Paul troisiesme dans le sepulchre de Tullia fille de Ciceron, laquelle auoit duré allumée quinze cens ans, & qui toutefois s'éteignit dés qu'elle eust pris l'air, comme aussi d'vne autre lampe qui estoit dans le temple de Venus, laquelle brusloit incessamment sans luy fournir aucune matiere pour son entretien, & quoy qu'elle fust exposée aux vents & à la pluye ne s'éteignoit iamais, ce que S. Augustin rapporte où à vne certaine pierre nommée Asbeste que l'on dit auoir cette proprieté, ou à quelque art magique & enchantement. Ionston descrit le moyen de faire deux luminaire qui durent tousiours, de l'inuention de Tritenhemius, lesquels il dit

De ciuitate Dei

Art.2.class.2. Thaumatograph. nat.

auoir tirez d'vn certain Bartholomeus Korndorferus. Quoy qu'il en soit, il est certain que rien n'est inflammable & capable de prendre feu, qu'à cause du souphre qu'il contient, lequel n'est pas semblable & de mesme nature en toutes choses. En l'huile & en l'eau de vie il participe beaucoup de la nature de l'air: dans le bitume dur & solide, il tient dauantage de la terre, & en d'autres substances, il est si approchant de la nature du feu, qu'il s'enflamme à la moindre occasion.

On demande si ce feu est allumé dans les canaux ou passent ces eaux, où s'il est hors d'iceux, & dans les lieux qui les enuironnent: surquoy on a formé encore diuerses opinions, quelques-vns ont estimé que le feu estoit au dessous qui échaufoit ces eaux de mesme sorte

qu'il échauferoit l'eau d'vn chauderon estát allumé dessous. Les autres veulent que ce feu entr'ouure & fasse fendre par sa chaleur les entrailles de la terre, & qu'ainsi il se mesle auec l'eau qui coule par ces conduits. Solenander a iudicieusement accordé ce differend, disant que le feu brusle souuét hors des canaux, quelquefois dedans, & quelquefois en tous les deux endroits ensemblement. Ce que l'on peut discerner en cette façon : si l'eau qui sort chaude naturellement retient fort l'odeur du souphre, & qu'elle entraisne auecque elle vne escume grasse, laquelle vient du souphre fondu, c'est vne marque que le feu est contenu dans les conduits: que si l'eau ne contient en soy aucune partie du souphre ou de bitume, c'est vn tesmoignage que le foyer

Cap. 4. lib. 1. de calor. font. med. causa.

foyer eſt au dehors, lequel l'é-
chauffe dautant plus, que plus il
eſt proche d'elle. Que ſi l'eau eſt
chaude extraordinairement, &
qu'elle ſorte à gros boüillons, c'eſt
vn ſigne que le feu eſt dehors &
dedans les canaux, & c'eſt peut-
eſtre en cette ſorte que le feu é-
chauffe les eaux de Bourbon.

Il nous reſte à conſiderer quelle
a eſté l'occaſion de cét embraſe-
ment, & qui a allumé ce feu ſous
la terre. Quelques-vns diſent que
les rayons du Soleil échauffans cet-
te matiere ſouphrée l'enflamment
ne plus ne moins que de la poudre à
canó qui ſeroit expoſée à vn miroir
ardent. Mais il y a peu d'apparen-
ce que le Soleil qui n'allume pas
cette matiere combuſtible en la
ſurface de la terre, la puiſſe allumer
en des lieux plus profonds. Nous

disons donc que cette matiere prend feu ou de soy mesme, ou par cas-fortuit. Pour entendre cela, il faut remarquer qu'il y a sous la terre des vapeurs froides & humides, qui sont la matiere des eaux, & des exhalaisons chaudes & seiches auec quelque vnctuosité, lesquelles sont estimées estre la matiere des metaux. Ces exhalaisons lors qu'elles sont ramassées & reserrées par le froid qui les enuironne, & qu'elles sont agitées auec violence, s'échaufent extraordinairemét, prennent feu & s'enflamment en ces lieux fousterrains en mesme façon qu'elles font lors qu'elles sont éleuées en la moyenne region de l'air, où elles produisent les tonnerres, & les éclairs, & en la mesme sorte encore que sont produits ces feux errãs que nous voyons aucunefois

en l'air, comme l'on pourroit mettre en ce rang les feux que l'on dit auoir veû sur la teste de quelques vns, ce que Pline raconte du Roy Seruius Tullius, lequel estant encor jeune enfant, on vît sortir comme il dormoit vn feu de sa teste, qui l'enuironnoit sans luy faire aucun mal, & que Lucius Martius general de l'armée Romaine en Espagne, exhortant toute l'armée de vanger la mort des Scipions, qui y auoient esté tuez depuis peu de temps, vn certain feu luy sortit de la teste, qui la luy rendoit toute resplendissante.

C'est ainsi que se forment de soy-mesme, & sans l'ayde d'aucune cause externe ces feux dans le sein de la terre, quoy que neantmoins il peut arriuer par hazard que le feu ait pris son origine

de quelque cauſe venante du dehors, ainſi s'il aduenoit (comme dit Pline) qu'on laiſſaſt tomber vn charbon ardent en la terre d'Aricia, les champs s'enflammeroient & bruſleroient incontinent, ainſi il eſt arriué qu'en trauaillant à des mines où il y auoit quantité de bitume liquide, le feu ait pris par l'approche ſeulement d'vne chandelle, ou d'vne lampe ardente. De meſme ſorte l'on croit que le foudre tombant en quelques endroits, & rencontrant vne matiere propre & diſpoſée, y peut mettre le feu. Ce qui ſe dit de la montagne proche de S. Eſtienne en Foreſts, dont nous auons parlé cy-deſſus.

✿:✿✿✿✿:✿✿✿✿✿:✿:✿

DE QVELS MINERAVX participent les eaux de Bourbon.

CHAPITRE IV.



S'IL eſt tres-difficile de pouuoir diſcerner par le moyen des ſens les diuerſes choſes qui entrent dans nos compoſitions ordinaires, où les qualitez des ſimples medicamens ſont tenuës en bride, par la contrarieté qui ſe rencontre entr'elles, & ſont comme confonduës & englouties dans le meſlange qui s'en fait : à plus forte raiſon trouuerõs nous de la difficulté à iuger des choſes que la nature meſle enſemble plus parfaitement, que ne peut faire toute la diligence & l'induſtrie de l'art. De ſorte que

l'on ne doit pas trouuer eſtrange, s'il eſt preſque impoſſible de reconnoiſtre par le moyen des ſens, quels ſont les mineraux que la nature a meſlez ſi ſoigneuſement dans les eaux de Bourbon, que meſme apres auoir employé tous les moyens, que l'art nous enſeigne pour en faire la ſeparation, nous n'en ſçaurions voir aucun qui ne ſoit meſlé & confondu auec l'autre.

Lib. de Aer. Loc. & aq. ἢ εἴη ὅκυ θερμὰ ὕδατα ἐστιν. ἢ σίδηρος γίγνεται. ἢ χαλκός. ἢ ἄργυρος, ἢ χρυσός. ἢ θεῖον. ἢ στυπτηρία. ἢ ἄσφαλτον. ἢ νίτρον.

Quand Hippocrate dit qu'és lieux d'où ſortent des eaux naturellement chaudes, il s'y engendre ou du fer, ou du cuyure, ou de l'argent, ou de l'or, ou du ſouphre, ou de l'alun, ou du bitume, ou du nitre. Il nous fait croire que les eaux chaudes qui ſe rencontrent en meſme lieu que ces metaux & mineraux, s'empreignent en paſſant de leurs meſmes facultez: ce qui ſe fait

ou par le moyen des eſprits & vapeurs qui s'enſinuent dedans ces eaux, ou par le meſlâge de quelque ſubſtance minerale & metallique, que ces eaux emportent auec elles: ainſi les ſucs endurcis comme l'alun de roche, l'alun de plume, le vitriol, le nitre, le ſel & autres ſe fondent & ſe diſſoluent: & ceux qui ſont liquides comme ſont tous les ſucs auant qu'ils ſoient endurcis, ſe meſlent & ſe confondent parmy ces eaux.

L'eau des Bains de Bourbon n'eſt pas ſeulement imbuë des eſprits de ces mineraux: mais auſſi d'vne partie de leur ſubſtance, qu'elle entraine. Le limon verdaſtre tirant ſur le noir, que nous auons veû nager au deſſus de l'eau, dans le grand reſeruoir où les puits ſe deſchargent, n'eſt autre chôſe qu'vne eſcu-

me du souphre fondu, la lie noire & puante que l'on tire du fond, n'est rien qu'vn bitume terrestre & impur : quoy que depuis peu vn Medecin qui fait gloire de frequenter ordinairement ces eaux, ait osé me nier opiniastrément qu'il se trouuast aucune residence au fonds de ce reseruoir, ce qui peut-estre feroit croire qu'il ne seroit pas des plus clair-voyans; puisque c'est vne chose si sensible & si apparente, qu'elle se peut apperceuoir aisément, & que M. Aubery Medecin de Moulins qui auoit assez visité ces eaux a tesmoigné publiquement.

Chap. 6. du liure 2. des Bains de Bourbon.

Que si la substance des mineraux estoit seule meslée auec ces eaux, on les pourroit plus facilement reconnoistre : mais comme les parties spiritueuses d'iceux s'enuolent incontinent ; aussi est-il difficile

de les ſuiure à la piſte, & de les pouuoir rencontrer. Et quant à ce qui reſte au fond du vaiſſeau apres les auoir fait euaporer ſur le feu, il ſemble que ce n'eſt autre choſe qu'vn ſel terreſtre & impur, meſlé de quelque partie d'alun & de bitume groſſier.

Comme donc il arriue fort peu ſouuent qu'vne humeur ſeule domine en noſtre corps, de meſme il ſe rencontre fort rarement que dans les mines il y ait vn ſeul mineral. L'alun, qui eſt vne ſaumeure de la terre, ſe rencontre preſque par tout, & eſt comme le lit des metaux; le nitre qui n'eſt qu'vn ſalpetre eſpuré ſe tire des pierres & ſe trouue ſouuent en ces lieux ſouſterrains. La chaleur actuelle de ces eaux ſont vne marque certaine, comme nous auons

Alumen eſt terræ quædam ſalſugo, & cum ſulphure fere coniunctū.

dit cy-dessus, qu'il y a quantité de souphre & de bitume allumé.

Il est vray que les eaux de Bourbon l'Archambaut participēt beaucoup dauantage des esprits & vapeurs du souphre, que de la substance d'iceluy: c'est pourquoy elles ne se peuuent transporter d'vn lieu en vn autre sans perdre leur vertu, dautant que les vapeurs chaudes du souphre s'éuaporent incontinent, de sorte que cette eau estant refroidie n'en retient presque aucune qualité.

Mais le plus certain & le plus asseuré moyen pour reconnoistre de quels mineraux participent ces eaux, c'est de considerer soigneusement les diuers effets qu'elles produisent, & de iuger à quel mineral on peut raporter les diuerses qualitez qu'elles possedent. Ainsi

quand nous voyons que ces eaux priſes au dedans & au dehors échauſent, deſeichent, & ſubtiliſent les humeurs froides & groſſieres, appaiſent les douleurs & fluxions cauſées de ſemblables humeurs, ſoulagent les aſthmatiques, les paralytiques, & ceux qui ont des tremblemens de membres, des conuulſions, des gouttes prouenantes d'abondance de pituite, & de ſeroſitez, la ſciatique, la colique venteuſe & pituiteuſe, qu'elles corrigent les intemperies froides du cerueau, de l'eſtomach & de la matrice, qu'elles chaſſent les paſles couleurs, qu'elles gueriſſent cette eſpece d'hydropiſie, qui vient d'vn ſang pituiteux, eſpandu par toute l'habitude du corps, laquelle les Medecins appellent anaſarca ou leucophlegmatia, qu'elles deſe-

chent & arreſtent les fleurs blanches des femmes, qu'elles gueriſſent la gale & les vlceres: jugeans de la cauſe par les effets, nous diſons qu'elles tiennent par emprunt ces qualitez du ſouphre, auquel ſeul elles peuuent eſtre attribuées. L'on iuge de cette ſorte que les eaux du fleuue Cydnus en Cilicie, dont Pline fait mention, eſtoient ſouphrées à cauſe qu'elles gueriſſoient les gouttes.

Le bitume, duquel la nature approche fort pres de celle du ſouphre, communique preſque les meſme facultez à ces eaux, comme d'eſchaufer, de deſecher, de r'amollir, de nettoyer, de conſolider, d'oſter les obſtructions faites & cauſées d'humeurs froides & groſſieres, d'appaiſer les douleurs courantes ça & là dans les membres, pro-

produites de mesme cause, rendre la matrice propre à la conception, en la deliurant de ses humiditez superfluës, de guerir les abscez & vlceres de la vessie, fortifier & rendre souples les membres estropiez & racourcis, & resoudre les tumeurs froides & dures.

Le sel qui est meslé auec ces eaux excite d'aucunefois vne demangeaison par tout le corps, laquelle il appaise en la continuation de leur vsage, il deseiche les humiditez superfluës, guerit la gale prouenante de pituite, amaigrit & diminuë le corps, prouoque & irrite la faculté expultrice des intestins.

Le nitre par son absterſion, fait que ces eaux ouurent le ventre, nettoient la pituite qui est attachée aux conduits, diminuent les escrouelles, sont profitables aux ma-

ladies des nerfs, & aydent pareillement à la conception· On a jugé par le ſemblable effet que l'eau du nil participoit du nitre, veu que par l'vſage d'icelle, on dit que pluſieurs femmes ont eu d'vne ſeule ventrée quatre, cinq, ſix & ſept enfans.

L'alun par ſa vertu deſiccatiue & adſtringente fait qu'elles arreſtent aucunefois le flux de ventre, le vomiſſement, gueriſſent les vlceres de la bouche s'en ſeruans en gargariſme, deſeichent & conſument les mucoſitez de la matrice, la reſſerrent & fortifient, & la rendent propre à retenir l'enfant juſques au terme ordonné de la nature. Ainſi Seneque fait mention de quelques eaux en Lycie, qui auoient la meſme vertu; Galien dit que les eaux dites *Albulæ* gueriſſent les vlceres & arreſtent les fluxions, deſquelles

Cap.25.lib.3. nat. quæſtionum. In Lycia quædam aquæ conceptum fœminarum cuſtodiunt quas ſolent petere quibus parum tenax eſt vulua.

eaux on ne peut iuger autre chose sinon qu'elles sont alumineuses.

Nous estimons donc puis que nous voyons les eaux de Bourbon produire tous ces effets differens, qu'elles participent des diuers mineraux que nous auons nommé cy-dessus.

Il se trouue par ce moyen fort peu d'eaux minerales, que l'on ne puisse reconnoistre par les effets qu'elles produisent, de quel mineral elles participent : ainsi Pline escrit que les eaux de Ciceron, qui sont entre Pozzuolo, & le lac dit Auerne, guerissent le mal des yeux, d'où l'on iuge qu'elles participent du cuyure. Les eaux du lac dit Alphion & celles d'vn fleuue dans la Morée nommé Alphée, sont estimées souphrées, à cause qu'elles guerissent les taches blanches de

la peau. Varron dit qu'a Zama en Afrique il y a vne fontaine qui rend la voix douce, ce qui a fait juger qu'elle tenoit quelque chose de la sandaraque ; laquelle à cette proprieté de rendre la voix nette.





QVE LES EAVX de Bourbon ne peuuent auoir vne qualité rafraichiſſante & humectante, & que l'on ne s'en doit ſeruir dans les maladies prouenantes de chaleur.

CHAPITRE V.

IL ſe peut faire que pluſieurs remedes acquierent vne qualité differente des ſimples medicamens qui les compoſent; ainſi nous voyons que Galien auec la cire, l'huile & le verd de gris, enſeigne le moyen de faire vn onguent propre à engendrer la chair.

quoy qu'il n'y ait aucune de ces choses employées separément, qui puisse produire cét effet. Mais de dire qu'vn remede puisse obtenir vne vertu toute contraire aux premieres qualitez des simples medicamens qui entrent en sa composition, & que plusieurs choses qui ont vn second & troisiéme degré de chaleur, puissent produire par leur meslange, vn remede qui de soy ait vne qualité fort rafraichissante; c'est ce que nous croyons estre sans exemple, & ce que nous estimõs estre du tout imaginaire. Cependant plusieurs asseurẽt aujourd'huy opiniastrément, contre l'experience & la raison, que les eaux de Bourbõ l'Archambaut ont cette faculté: d'où vient qu'ils les employent pour corriger les intemperies chaudes des entrailles, pour appaiser les

coliques bilieuſes, & meſme pour guerir les fiévres intermittentes, poſans pour fondement aſſeuré que la nature de ces eaux eſt tellement amie de la noſtre, qu'elle la garantit & la defend contre tous les aſſauts que luy peuuent liurer ſes ennemis, & qu'elle a vne vertu & proprieté ſinguliere, ſemblable à cette Medecine vniuerſelle & Elixir des Philoſophes pour conſeruer, entretenir, & fortifier noſtre chaleur naturelle, & éloigner par ce moyen toutes les cauſes qui produiſent quelque deſordre au dedans de nous. Et que comme vn boüillon, quoy qu'il ſoit chaud actuellement, ne laiſſe pas de rafraichir eſtant pris au dedans : pareillement ces eaux, quoy que fort chaudes à l'attouchement, ne laiſſent pas d'auoir vne qualité rafrai-

chiſſante au dedans.

Pour connoiſtre de la verité de ces maximes, il faut conſiderer auant toutes choſes, quelles ſont les vertus & facultez que le ſouphre, le bitume, le nitre, le ſel & l'alun peuuent communiquer aux eaux de Bourbon. Il eſt certain que ces mineraux eſtans chauds & ſecs, ne leur peuuent laiſſer autre qualité que celle qu'ils poſſedent, & par conſequent ne leur peuuent faire impreſſion d'autre qualité, que de la chaleur & de la ſeichereſſe.

Hippocrate dans le texte que nous auons allegué cy-deſſus ſemble fauoriſer cette opinion. Car apres auoir dit qu'és endroits où ſe trouuent des eaux naturellement chaudes, il s'y engendre du fer, ou du cuiure, ou de l'argent, ou de l'or, ou du ſouphre, ou de l'alun, ou du

bitume, ou du nitre : Il adjouſte que toutes ces choſes ſe produiſent par la force & la violence de la chaleur. Et plus bas dans le meſme liure, il dit qu'il n'eſt pas poſſible que toutes les eaux ſoient ſemblables, mais que les vnes ſont douces, les autres ſalées, les autres alumineuſes, & que les autres decoulent des choſes chaudes.

ταῦτα γὰρ πάντα ὑπὸ βίης γίνονται θερμοῦ.

Agricola dit que les ſucs endurcis (tels que ſont les mineraux dont participent les eaux de Bourbon) donnent aux eaux des vertus ſignalées, que tous eſchaufent & deſeichent, & que ces qualitez ſont dautant plus fortes dedans ces eaux, que plus elles ſont meſlées auec ces ſucs : c'eſt pourquoy il dit qu'elles ſont ſalutaires & profitables, ſi l'on s'en ſert dans les intemperies froides & humides, & dans les mala-

Lib. 2. de nat. eorum quæ effluunt ex terra.

dies prouenantes de pituite: au contraire qu'elles nuisent aux intemperies chaudes & seiches, & aux maladies causées de bile, qu'estans préjudiciables au temperament chaud, elles le sont encor plus à celuy qui est chaud & sec: & qu'elles sont bonnes & mauuaises au temperamens froid & sec, bonnes à cause de leur chaleur, laquelle corrige le froid: mauuaises à cause de leur seicheresse, laquelle augmente celle du temperament.

Cap. 124. lib. 5. θερμαίνει καὶ διαφορεῖ καὶ πεπαίνει ταχέως.

Tous d'vn commun accord attribuent à ces mineraux vne qualité chaude & seiche. Dioscoride dit que le souphre échaufe, resoult, & meurit promptement. Galien veut qu'il soit d'vn temperament chaud & d'vne substance subtile, & la pluspart disent qu'il est chaud & sec au troisiéme degré, n'estát autre

choſe qu'vne certaine graiſſe de la terre chaude & ſeiche, que la chaleur éleue, laquelle s'amaſſe & s'endurcit en la meſme façon, que dans les cheminées la ſuie s'amaſſe & ſe produit de la fumée qui s'eſleue du feu. Baccius croit qu'en quelques endroits le ſouphre ſe produiſe des eaux de la mer, laquelle ayant en ſoy vne certaine graiſſe & vnctuoſité qui ne ſe meſle pas auec l'eau, elle s'en deſpoüille facilement paſſant & penetrant dans les cauernes de la terre, & ainſi laiſſe vne matiere d'vne perpetuelle propagation à la matrice du ſouphre. Cette grande amitié qu'il a pour le feu, en ſorte qu'il l'attire à ſoy fortement, & entretient auec luy vne vnion fort eſtroite, nous fait iuger que ſa nature approche fort pres de la ſienne, &

Cap. 2. lib. 4. de Thermis.

qu'il possede les mesmes qualitez, à sçauoir la chaleur & la seicheresse, si ce n'est au mesme degré, du moins c'est en vn autre qui n'en est pas fort esloigné. Solenander a fait cette remarque de laquelle, à ce qu'il dit, aucun autre que luy ne s'estoit auparauant auisé. C'est que si l'on approche de l'oreille vn morceau de souphre, on entend vn bruit comme d'vn feu, ou de charbons ardens qui petillent, comme s'il y auoit vn feu caché & inuisible dedans le souphre, lequel bruslast incessamment.

Cap. 11. lib. 1. de calor. font. med. causa.

Galien veut que le bitume soit chaud & sec au second degré. Et de fait, il approche tellement de la nature du souphre, que quelques vns ont creû que ce n'estoit rien qu'vne exhalaison d'iceluy, qui estoit meslée parmy les cédres, d'où vient que

Lib. 11. de simp. med. fac. cap. 55. Plinius lib. 35. cap. 15. Bituminis vicina est natura sulphuri.

l'vn & l'autre ſe trouuoient mélez enſemble aſſez ſouuent. Agricola dit que tout bitume eſt gras, & que ſon temperament retient beaucoup de la nature de l'air & du feu: c'eſt pourquoy toutes les eſpeces de bitume prennent feu facilement. Le liquide que l'on appelle ordinairement *Petroleum*, quelques vns huyle viuante, & les Babyloniens Naphta, a vne telle affinité auec le feu, qu'auſſi-toſt qu'il voit la flamme il paſſe vers elle & ſe range de ſon coſté. Pour cette cauſe le commun peuple de Saxe s'en ſert dans les lampes, & font des flambeaux auec les tiges de boüillon blanc frottez de cette huile. Plutarque dit qu'il a vne telle alliance auec le feu, qu'auparauant qu'il touche la flamme, il embraſe l'air

Gratius. Vulcano condicta domus, quã ſubter eunti, ſtagna ſedent venis, oleoque madentia viuo.

Plin. cap. 105. lib. 2. nat. hiſt.

In vita Alexand. ὕτω δ' εὐπαθὴς πρὸς τὸ πῦρ ἐστὶν ὥστε πρὶν ἢ θίγειν, τὴν φλόγα δι' αὐτῆς τῆς

qui eſt entr'eux deux, de la ſeule lumiere qui eſt à l'entour. Telle eſtant la nature du bitume vn ſçauant Medecin [a] Allemád n'a point fait de difficulté de dire que les eaux bitumineuſes échaufoient toutes les entrailles & parties du dedans. [b] Le camphre meſme, qui eſt vne eſpece de bitume odorant, que l'on apporte des Indes que quelques

περὶ τὸ φῶς ἐξαπλουμένης αὐγῆς τὸν μεταξὺ πολλάκις ἀέρα συνεκκαίειν.

a Iac. Theodorus Tabernæmontanus in theſauro aquario germanicè cōſcripto cap. 40. part. 2.

b Comme le prouue Agricola (lib. 4. de nat. foſſil.) par pluſieurs raiſons contre les Arabes, qui ſouſtiennent que c'eſt vne gomme ou vne larm d'vn grand arbre : Et quoy que Garcias ab horto ſemble auoir decidé cette queſtion (cap. 9. lib. 1. aromat.) quand il dit auoir veu deux tables, deſquelles ſortoit du camphre en forme de ſueur, neantmoins ce qu'il eſcrit au commencement de ce Chapitre donne aſſez à connoiſtre, qu'il luy eſtoit encore reſté quelque doute ſur ce ſujet, ſe plaignant de ce que les marchands Portugais qui trafiquent en la plus grande partie du monde, ne ſe ſoucient d'autre choſe que du gain, & ne ſont pas curieux de ſçauoir ce que les arbres des païs produiſent, regrettant que ſon grand âge & que les Gouuerneurs de ces prouinces ne luy permettent d'y faire vn voyage : C'eſt pourquoy Cæſalpinus cap. 33. lib. 1. de metall. eſtant dans ce doute, dit que le camphre que l'on appelle de Burne, qui eſt vn lieu dans les Indes eſt vne larme d'vn arbre, & que celui qui vient de la Chine eſt peut-eſtre vne eſpece de bitume artificiel, qui ſe peut faire par le moyen de la ſublimation.

vns ont creû froid au troiſiéme degré, a eſté depuis reconnu de la plus grande partie des Medecins chaud & ſec au ſecond degré, voyás qu'il produiſoit les veilles, & autres effets que l'on ne pouuoit attribuer qu'à la chaleur & à la ſeichereſſe. Et ne ſert de rien d'alleguer qu'il eſteint la ſemence, puiſque la ruë, qui eſt fort chaude, fait la meſme choſe. Ie ſçay bien que Dioſcoride dit que tout bitume a la vertu d'empeſcher les inflammations : ce qui ſe doit entendre, eſtant appliqué ſur les tumeurs, leſquelles il reſout & ramollit, & par ce moyen diſſipe l'humeur qui pouuoit exciter vne inflammation en la partie : c'eſt pourquoy il adjouſte qu'il a la vertu d'agglutiner, de reſoudre, & de ramollir, & Galien au chapitre allegué cy-deſſus,

Cap. 101. l. 1. δύναμιν δ' ἔχει πᾶσα ἀφλέγμαντον, κολλητικὴν, διαφορητικὴν, μαλακτικήν.

dit que l'on s'en ſert fort à propos pour rejoindre les playes, & pour toutes autres indiſpoſitions qui demandent eſtre deſeichées auec vne chaleur moderée. Ce n'eſt pas pourtant que de ſoy eſtant pris au dedans, il ne puiſſe faire impreſſion de ſa chaleur, principalement quand il ſe rencontre auec pluſieurs autres choſes qui peuuent accroiſtre & augmenter cette qualité, comme il arriue dans les eaux de Bourbon.

Cap. 20. lib. 4. de ſimpl. med. fac.

Toute ſorte de ſel à vne qualité chaude & ſeiche. Galien dit que celuy qui eſt le plus dur & le plus ſolide tel qu'eſt celuy que l'on tire de la terre, eſt moins chaud que pas vn autre. Dioſcoride toutesfois dit que celuy là eſt d'vne tres-grande vertu, & adjouſte que la nature du ſel en general eſt vtile à

cap. 126. li. 5. δύναμιν δὲ ἔχουσιν οἱ ἅλες κοινῶς πολύχρηστον, συπτικὴν π

beaucoup de choſes, & qu'elle eſt adſtringente, abſterſiue, purgatiue, reſolutiue, repercuſſiue, extenuatiue, & eſcharotique; leſquelles qualitez teſmoignent euidemment qu'il eſt chaud & ſec: Et quoy que par ſa vertu deſiccatiue & reſolutiue, il conſume l'humidité ſuperfluë qui cauſe la pourriture, neantmoins on ne doit s'en ſeruir en aucune fiévre pourrie, non ſeulement à cauſe qu'il pourroit nuire par ſa chaleur; mais dautant que par ſa ſeichereſſe il deſeiche & endurcit les entrailles; d'où vient qu'Hippocrate remarque que tant s'en faut que les eaux ſalées laſchent le ventre, qu'au contraire, elles le reſerrent: de là on peut iuger auec quelle ſeureté on peut employer les eaux de Bourbon, leſquelles ne ſont pas deſtituées de

καὶ σμηκτικὴν, καὶ ἀποκαθαρτικὴν καὶ διαχυτικὴν ἔτι δὲ καταςαλτικὴν καὶ ἰσχνωτικὴν καὶ ἐσχαρωτικήν.

Lib. de aëre loc. & aq. ἐναντιώτατα εἶναι πρὸς τὴν διαχώρησιν, ὥστε καὶ τὴν κοιλίην ὑπ' αὐτῶν στύφεσθαι μᾶλλον ἢ τήκεσθαι.

ſel, dans les fiévres pourries & intermittentes, & dans les intemperies chaudes & ſeiches des entrailles.

Cap. 10. lib. 31. La nature du nitre, dit Pline, n'eſt pas beaucoup differente du ſel: dans l'vſage de la Medecine, il échauffe, il amaigrit, il eſt mordicant, il endurcit, il deſeiche, il vlcere, il ne produit & ne nourrit rien, comme les ſalines qui produiſent pluſieurs herbes, & la mer qui nourrit tant d'animaux. Sa plus grande acrimonie ne paroit pas ſeulement en cecy, mais pluſtoſt en ce que les lieux où ſe produit le nitre, vſent & conſument incontinent toute ſorte de chauſſure. Sa chaleur paroiſt encor en ce qu'il eſt amer, laquelle ſaueur Galien dit eſtre la plus chaude apres celle qui eſt acre. C'eſt pourquoy il n'eſt

Cap. 17. lib. 4. de ſimp. medic. fac.

pas moins mordicant que l'aphronitre, quoy qu'il ſoit moins chaud: dautant qu'vne ſubſtance craſſe & terreſtre quand elle a conceu quelque chaleur, eſt beaucoup plus mordicante qu'vne autre qui a plus de chaleur & vne ſubſtance plus ſubtile. Dioſcoride aſſeure qu'il a la vertu d'attirer les humeurs du dedans au dehors, ce qu'il ne peut faire que par le moyen de la chaleur, laquelle ſeule entre les premieres qualitez peut auoir cette puiſſance. Cap.130.li.5 δύναμιν ἑ- χυματασυγ- κεντικήν.

L'alun eſt vne certaine ſaleure & ſueur de la terre, laquelle approche de plus pres de la nature du vitriol, que le nitre ne fait du ſel, ce qui ſe remarque en ce que l'on peut tirer l'alun du vitriol: toutesfois ils ſont differens en ce que le vitriol eſt plus terreſtre que l'alun, la vertu

στυπτηρία. adſtringente qu'il a luy a donné ſon nom chez les Grecs : Il eſt ſec au troiſiéme degré, & chaud mediocrement, celuy qui eſt liquide a beaucoup plus de vertu, & Matthiole dit qu'il n'a rien trouué au gouſt de plus adſtringent. Il eſt appellé liquide, non pas qu'il ſoit fluide & coulant comme de l'eau, mais à cauſe qu'il a vne conſiſtence molle, en ſorte que l'on en pourroit former des pilules : cette ſorte d'alun ſe peut plus facilement diſſoudre & meſler dans les eaux que pas vn autre. C'eſt pourquoy eſtant clair & de couleur de laict, il rend les eaux blancheaſtres, telle que ſont celles du Tibre. Pline dit qu'il a la vertu de reſerrer, d'endurcir, & de ronger. Dioſcoride dit que d'iceluy exhale quelque choſe qui tient de la nature du feu : ce que

Lib. 35. nat. hiſt. cap. 15. vis liquidi aluminis adſtringere, indurare, rodere.

que Agricola n'attribuë pas ſeulement à l'alun liquide, mais auſſi à celuy que l'on appelle ſciſſile, lequel ſent le feu de la meſme façon que les cailloux à fuzil, lors qu'on les frotte l'vn contre l'autre: au contraire de l'alun artificiel, lequel ne ſent que peu ou rien. Toutesfois Baccius explique autrement les paroles de Dioſcoride, & dit qu'elles ne ſe doiuent pas entendre comme ſi l'alun auoit quelque odeur de feu : mais pluſtoſt comme s'il auoit quelque chaleur, qui fuſt reſerrée & contenuë au dedans de ſoy: ce qui fait que les eaux alumineuſes ſe changent en pierre & ſe petrefient, eſtant le propre de la chaleur d'endurcir le limon qui eſt dans les eaux, & apporte l'exemple des eaux du Tybre, leſquelles eſtans alumineuſes ont vne tiedeur

cap. 123. li. 5. πυρῶδες ἀποπνέουσαν quod vertit Plinius loco citato cum quodam igniculo caloris.

ſemblable à celle du laict, & dans leſquelles ſe produiſent pluſieurs petites pierres blanches ſemblables à des dragées, leſquelles pour cette raiſon on appelle dans le païs *i confetti di tiuoli* : d'où vient que Dioſcoride au meſme Chapitre, attribuë à l'alun la vertu d'échaufer de reſerrer, de nettoyer, & de conſumer les tayes des yeux.

Beuerouicius libello de calculo.

Ceſalpinus dit auoir veû de vray alun ſciſſile pres des lieux remplis de feu & de ſouphre, comme s'il fût prouenu de la cendre du ſouphre bruſlé : c'eſt pourquoy nous croyons que ces mineraux ne peuuent communiquer aux eaux de Bourbon, qu'vn degré aſſez remarquable de chaleur & de ſeichereſſe. Ce n'eſt pas qu'vn ou deux d'iceux, meſlez en petite quantité auec beaucoup d'eau, ne puiſſe rendre la

Lib. 1. de Metall. c. 21.

qualité froide de l'eau plus puiſſante: comme nous voyons en plusieurs eaux qui participent du vitriol, du nitre & de l'alun: & dans pluſieurs liqueurs où nous adjouſtons quelque peu de cryſtal mineral, ou quelques gouttes d'aigret de ſouphre, & d'eſprit de vitriol, pour conduire la ſubſtance de l'eau aſſez eſpaiſſe (laquelle moüille pluſtoſt qu'elle n'humecte) & la faire penetrer dans les moindres parties de noſtre corps: Mais lors que pluſieurs choſes qui ont vne qualité chaude contribuent à l'eau tout ce qu'elle ont de chaleur & de ſeicheresse, comme il arriue és eaux de Bourbon, où les vapeurs & eſprits du ſouphre du bitume, & du nitre enflammez abondent, & où le ſel, & l'alun viennent au ſecours, & leurs donnent de nou-

uelles forces; alors il faut neceſſairement que le moindre cede au plus grand, & que l'eau quitte cette puiſſance interne & naturelle de rafraiſchir & d'humecter, & ſe reueſte d'vne qualité toute contraire, qui eſt chaude & ſeiche. Nous pourrions produire pluſieurs exemples pour faire voir cette verité : Car ſi l'on auoit fait cuire dans vn boüillon pluſieurs herbes chaudes, & que l'on y euſt adjouſté vne poignée de poiure, de cloux de girofle & de ſel, alors on ne pourroit pas dire qu'il auroit vne vertu rafraichiſſante : au contraire, il ne pouroit qu'eſchauffer extrémement, principalement ſi le foye & les autres parties naturelles auoient quelques indiſpoſitions inflammatoires, & ſa chaleur

actuelle ne ſeruiroit qu'à augmenter & faire agir plus promptement & plus facilement la qualité chaude qu'il auroit empruntée de ces aſſaiſonnemens : ainſi la chaleur actuelle des eaux de Bourbon, ne ſert qu'à eſpandre dauantage, & faire penetrer plus auant dans la ſubſtance des entrailles, cette vertu d'eſchaufer & de deſeicher, quelles ont tirées de ces mineraux. Les cõmencemens de ces effets ſe reſentent dans le temps meſme que l'on boit ces eaux, leſquelles ne ſont pas ſi toſt dans l'eſtomach, que les eſprits & vapeurs chaudes des mineraux enflammez montent à la teſte, enuoient vne chaleur dans tous les membres, & prouoquent vne ſueur ſur le viſage.

Galien reconnoiſſant la qualité chaude de ces eaux, dit que leur Galenus lib. 6. de ſan. tu. βλαβερὰ ͂

vsage est fort nuisible à ceux qui ont la teste d'vn temperament chaud, & que les eaux souphrées & bitumineuses sont en ce cas fort dangereuses, à cause qu'elles eschauffent, & que les alumineuses y sont aussi contraires, à cause qu'elles resserrent les pores de la peau : [a] Et ailleurs il dit que l'eau commune que l'on boit semble froide : mais qu'il n'en est pas de mesme des eaux qui retiennent les qualitez du souphre, du bitume, & du nitre. [b] Dans le mesme liure, il dit que toutes les eaux qui tiennent du nitre, du vitriol, du mysi, & de la chalcite, & toutes celles qui ont le goust des medicamens chauds, sont ennemies

Ἐπίσης, ἡ τῶν αὐτοφυῶν θερμῶν ὑδάτων χρῆσις. ὅσα μὲν γὰρ αὐτῶν θειώδη τέ ἐστι καὶ ἀσφαλτώδη, τῷ θερμαίνειν, ἐναντιώτατα ταῖς φύσει θερμαῖς κεφαλαῖς. ὅσα δὲ στυπτηριώδη τῷ στεγνοῦν.

a Galenus 1. de fac. simpl. med. c.4. φαίνεται τὸ πότιμον ὕδωρ ψυχρόν. οὐ μὴν τῶν ἄλλων καὶ ὑδάτων τῶν αὐτοφυῶν, ὅσα δὴ θειώδη τε καὶ ἀσφαλτώδη καὶ νιτρώδη ταῖς ποιότησίν ἐστιν ἡ αὐτὴ δύναμις. οὐδὲν γὰρ αὐτῶν ὅταν ἐπικτήτου θερμότητος ἢ ψυχρότητος χωρισθὲν περιφέρηται, ψυχρὸν φαίνεται.

b Cap. 6. eiusd. lib. πολέμια πάντα ταῖς θερμαῖς τοῦ σώματος ἡμῶν διαθέσεσιν ὑπάρχει.

des conſtitutions chaudes de nos corps. [c] Paul Aeginete dit que toutes les eaux naturellement chaudes, ſont d'vne qualité chaude & ſeiche, & qu'elles ſont propres aux perſonnes froides & humides; Il adjouſte que les eaux ſouphrées ramolliſſent les nerfs, & les eſchaufent, appaiſent les douleurs, debilitent & boulverſent l'eſtomach; que les bitumineuſes rempliſſent la teſte, bleſſent les organes des ſens, eſchauffent continuellement, & ramolliſſent à ſucceſſion de temps. [d] Aëce eſt de la meſme opinió, Diſant que tous les bains naturels qui sót bitumineux, ſouphrez, ou compoſez de tous ces mineraux, outre ce qu'ils deſeichét, ils eſchaufent auſſi vigoureuſe-

c Cap. 52. lib. 1. πάντων μὲν οὖν τῶν αὐτοφυῶν ὑδάτων ἡ δύναμίς ἐστι ξηραντικὴ καὶ θερμαντικὴ ἐπίπαν, καὶ μάλιστα ἁρμόζει τοῖς καθύγροις καὶ ψυχροῖς. τὰ θειώδη δὲ νεύρων μαλακτικὰ καὶ θερμαντικὰ καὶ πόνων παρηγορητικά. στόμαχον δὲ ἐκθηλύνει, καὶ ἀνατρέπει. τὰ δὲ ἀσφαλτώδη, κεφαλὴν τὸ συμπληροῖ, καὶ τὰ αἰσθητήρια κακοῖ. θερμαίνει δὲ ἐμμόνως καὶ μαλάσσει σὺν χρόνῳ.

d Tetrabibl. 1. ſerm. 3 cap. 167. τῶν ὑδάτων, δὲ πάντων δύναμίς ἐστι ξηραντική. ἵνα δὲ αὐ-

ment, & qu'ils sont propres aux corps d'vne temperature froide & humide, & aux maladies longues & causées d'humeur froide. e Alexandre Trallian reconnoissant la qualité chaude de ces eaux en recommande l'vsage dans les coliques causées d'humeur froide. f Fallope dit expressement qu'en breuuage elles eschauffent les entrailles par où elles passent, & que ceux qui ont l'estomach refroidy, lesquels par la boisson de ces eaux recouurent la chaleur qu'ils auoient perduë, en peuuent rendre tesmoignage. Que s'il allegue que quelqu'vne d'icelles rafraichissent, c'est à cause du marbre dont elles se ressentent : telles que sont au territoire de Florence les eaux de Bora, &

τῶν σαῦ τῷ ξηραίνειν, ἢ θερμαίνειν φυσικῶς. Ἁρμόδια δὲ ἐστι πάντα τοῖς ὑγροῖς καὶ ψυχροῖς παρὰ φύσιν σώμασι, καὶ νοσήμασι τοιούτοις χρονίζουσι.

e Lib. 10. de colico dolore ex frigido humore contracto. ἐν δὲ Σωάδαιν-τω καὶ ἐν τοῖς αὐτοφύεσι ὕδασι λέγεται ὅτι μάλιστα θεραπεύονται, καὶ τελείως ὑγιαίνουσι μάλιστα οἱ τὸ χολικὸν ... δ ἐστι καὶ ἀσφαλτῶδη, καὶ πίνειν ἐπιτρέπειν αὐτοῖς τῶν τοιούτων ὑδάτων.

f cap. 11. li. de therm. aq. atque metall.

comme ſont celles de la Fontaine dite Brandula.

Henry ſecond Duc de Lorraine eſtant incommodé d'vne douleur & debilité d'eſtomach ſi grande, que les remedes les plus exquis ne luy pûrent apporter aucun ſoulagement, par le conſeil & aduis de ſes Medecins, beut des eaux de Plombieres, qui ſont ſouphrées, bitumineuſes, nitreuſes, ſalées, & alumineuſes, dont il ſe trouua fort bien. Foreſtus dit que l'eau des fontaines chaudes beuë quelques iours de ſuitte, produit des vlceres & fait rendre du ſang dans les vrines.

Berthemin chapitre 7. des eaux chaudes & bains de Plombieres.

In ſcholiis obſeruat. 37. lib. 24. aqua ex fontibus calidis ſi bibitur vlcera parat, ac cruentam vrinam.

Ainſi nous voyons que le ſentiment de ceux qui croyent que les eaux de Bourbon ſont rafraichiſſantes, eſt fort eſloigné de ce que les plus excellens autheurs de la Me-

decine, tant anciens que modernes, ont remarqué, & nous ont laiſſé par eſcrit.

On nous dira que ſi les eaux de Bourbon auoient vne qualité chaude & ſeiche, que leur vſage produiroit en nous quelques marques ſenſibles de chaleur, comme la ſoif, laquelle neantmoins arriue fort rarement à ceux qui boiuent de ces eaux : Mais ſi le vin qui eſt chaud & ſec, ne laiſſe pas de deſalterer & de rafraichir pour vn temps, apres lequel on reſent des effets tres-remarquables de ſa chaleur; pourquoy trouuerons-nous eſtrange, que ceux qui boiuent de ces eaux ne ſe ſentent pas alterez, & ne ſe trouuent pour l'heure aucunement eſchaufez, quoy que quelque temps apres lors que ces eaux ont fait vne plus forte im-

preſſion de leur qualité dans les entrailles, ils reſſentent des effets de cette chaleur? Ainſi Matthiſius Medecin de Charles-Quint, remarque que les eaux de la fontaine de Spa, quoy quelles ſemblent rafraichiſſantes à cauſe du fer dont elles participent, & des effets qu'elles produiſent dans le commencement que l'on en boit : neantmoins qu'auec le temps elles échaufent & deſeichent à cauſe du ſouphre & du vitriol qui entrent en leur compoſition.

In ſchedula Matthiſij apud Foreſtum obſeru. 45. lib. 18.

Ieſçay bien que le dire ordinaire de ceux qui tiennent le party contraire, eſt que ces eaux encor que de ſoy, & de leur nature elles échaufent ; neantmoins peuuent rafraichir par accident, en purgeant & chaſſant hors du corps les humeurs échaufées, qui produi-

soient en nous des indispositions de semblable nature, & que rendans les passages libres elles corrigent l'intemperie que les obstructions entretiennent: ainsi la rheubarbe, quoy qu'elle soit chaude & seiche de sa nature est dite rafraichir, en purgeant la bile & ostant la cause de la chaleur. Mais ie ne doute point que ceux qui auront remarqué soigneusement les proprietez de ces eaux, n'ayent reconnu qu'elles ne produisent point ces effets, que quand elles rencontrent des corps libres & ouuerts: ou qui ont des obstructions causées de pituite & de quelque autre humeur froide: car alors ces eaux fondent les humeurs grossieres, les entraisnent auec elles, & par ce moyen lauent, nettoyent & apportent quelque rafraichissement

aux malades: ce que j'ay remarqué arriuer plus ſouuent aux femmes, qu'aux hommes, & aux vieilles perſonnes qu'aux jeunes gens, à cauſe que les femmes & les vieilles perſonnes font plus grand amas de cruditez & d'humeurs froides que les autres. Au contraire, quand ces eaux rencontrent des entrailles échauffées, des obſtructions opiniaſtres cauſées de quelque bile ou humeur melancolique bruſlez. Alors elles ne paſſent pas librement, & par ce moyen échaufent d'auantage, & augmentans l'intemperie, elles deſeichent, épaiſſiſſent les humeurs, & rendent les obſtructions plus difficiles & faſcheuſes, eſtant vne choſe ordinaire, que l'intemperie & que l'obſtruction s'entr'aydent, & ſe preſtent la main l'vne à l'autre.

I'ay veû plusieurs malades à Bourbon qui tous se plaignoient de ne pas rendre facilement leurs eaux, quoy qu'ils y eussent apporté toute la préparation requise, & ainsi se sentoient extrémement échauffez. Elles ont souuent causé la fiéure, à plusieurs personnes quoy qu'ils eussent employez toutes les précautions necessaires. C'est donc vne folie de dire qu'elles rafraichissent en purgeant l'humeur qui est cause de la chaleur : puisqu'à parler proprement, ces eaux sont plustot abstersiues que purgatiues, & qu'elles ne tirent & ne purgent pas les humeurs par vne proprieté de substance, comme la rheubarbe feroit la bile, mais qu'elles emportent auec elles les humeurs seulement, qu'elles rencontrent en leur passage. Pour preuue de cela,

c'eſt que ces eaux ne font rien ſi elles ne ſont priſes en quantité: ce qui donne à connoiſtre que c'eſt pluſtoſt la quantité d'eau qui laue & entraiſne auec elle, comme vn torrent les impuretez qu'elle trouue en ſon chemin, que la vertu purgatiue qui y eſt contenuë, deſquelles deux ou trois verrées deuroient auſſi bien purger, qu'autant de ptyſane purgatiue, ſi elles auoient la faculté de purger: ce que l'on ne remarque pas en la boiſſon de ces eaux: au contraire, la pluſpart de ceux qui en ont beû diront, que pendant l'vſage d'icelles il faut eſtre continuellement dans les remedes, & que pour les rendre il faut employer à tous momens des medicamens purgatifs, & ſolliciter la nature à s'en deſcharger: de quoy il ne faut pas s'eſtonner, puis qu'il eſt

certain que toutes les eaux chaudes emportent & entraisnent auec elles quelque substance des pierres qu'elles rencontrent en passant, laquelle elles ont detrempée & ramollie, & ainsi ont quelque chose de terrestre & de pesant. Nous auons remarqué que plusieurs s'en sont seruis imprudemment, dans l'hydropisie que nous appellons ascites: car au lieu de vuider les eaux contenuës dans la capacité du bas ventre par les selles ou par les vrines, & restablir le ton & la vigueur aux parties qui seruent à la generation du sang, ils n'ont fait que surcharger la nature de la quantité importune de ces eaux, & dissiper ce qui restoit de force & de vertu aux parties naturelles.

Bien souuent elles n'ont pas reüssi dauantage dans les coliques bilieuses,

lieuſes, où la bile ne trouuant pas les paſſages libres, par leſquels elle ſe deſcharge ordinairement, regorge, & ſe reſpand ſur les membranes qui enueloppent le bas ventre, & excite vne douleur ſemblable à celle qui ſe fait dans l'inteſtin que l'on appelle colon. Car il n'y a point de doute que cette maladie demande des remedes rafraichiſſans, humectans, ramolliſſans, & adouciſſans, & ainſi ne peut receuoir aucun ſoulagement de l'vſage de ces eaux, comme nous auons veu en pluſieurs perſonnes, & particulierement en vn capucin qui eſtoit à Bourbon, lequel reſentoit de tant plus fortes douleurs & incommoditez, que plus il continuoit & s'opiniaſtroit à boire de ces eaux : ce que voyant ie luy conſeillay de les quitter abſolument &

d'aller boire des eaux de Pougues quelque temps, ce qu'il se resolut de faire ; quoy que plusieurs Medecins qui estoient à Bourbon, s'efforçassent de luy persuader le contraire, disans qu'il alloit se perdre entierement, ne considerans pas que la principale indication en la cure des maladies, se doit prendre & tirer des choses qui aydent, & qui nuisent. Estant donc venu à Pougues, ou j'estois pour lors, il beut enuiron quinze jours de ces eaux, & en receut vn tel soulagement, qu'en peu de iours il fût entierement guéry.

Il n'y a pas plus de raison de faire boire ces eaux dans les fiévres intermittentes ; puisque pour la moindre occasion de chaleur, ces fiévres deuiennent bien souuent continuës:& quoy que Galien em-

ploye plusieurs remedes chauds en la cure de ces fiévres, comme le pouliot & l'origan, dans la fiévre tierce, que nous approuuons l'vsage du vin blanc & de la sauge dans la fiévre quarte, & que nous employons bien souuent la petite centaurée, qui est chaude, en l'vne & en l'autre, neantmoins nous ne croyons pas qu'il en soit de mesme de ces eaux, lesquelles ayans plusieurs parties bruslées, & estans extrémement vaporeuses, échauffent & deseichent puissamment, & sont entierement contraires à toutes sortes de fiévres, desquelles il n'y en a aucune qui ne demãde des remedes humectãs, comme presque toutes requierent des remedes rafraichissans. Que si l'on se sert quelquefois de quelques remedes chauds dans la fiévre quarte &

quotidiéne, à l'efgard de l'humeur froide & efpaiffe qui en eft la caufe, ce n'eft pas en la dofe & en la quantité que l'on prend les eaux de Bourbon, & ces remedes d'ailleurs n'ont qu'vne moderée chaleur, laquelle ne pénetre, & ne s'infinuë pas fi profondement dans les parties folides de noftre corps, que les eaux de Bourbon. Mais pofé le cas que ces eaux puiffent rafraichir par accident comme l'on pretend, ie dis que l'on ne s'en doit pas feruir à cette intention: dautant que toutes les cures qui fe font par accident, ne font iamais certaines & affeurées: c'eft pourquoy on ne verfe pas aujourd'huy de l'eau froide fur la tefte pour guerir cette forte de conuulfion que les Grecs appellent tetane,
Aph. 21. fect. 5. quoy qu'Hippocrate l'ait recom-

mandée, à cauſe du danger qu'il y a de ſe ſeruir de ces remedes, & des diuerſes conditions qui y ſont apposées : ainſi dans la pleureſie l'vſage des diaphoretiques & ſudorifiques eſt ſuſpect, à cauſe que la chaleur de ces remedes pourroit augmenter la fiévre, & attirer par ce moyen vne nouuelle fluxion ſur la partie affligée, & cette façon de guerir eſt tout a fait empirique. C'eſt donc en ce rang que l'on doit mettre la methode extrauagante que quelques-vns ont voulu introduire depuis peu de temps, de guérir les intemperies chaudes auſſi bien que les froides, par la boiſſon des eaux de Bourbon. Vn ſçauant Medecin dit que ceux-là ſont dignes de la ferule, leſquels au contraire de ce que montre l'indication qui ſe tire de la cauſe du mal,

Io. Bauhinus in hiſtoriâ, fontis balneiq; Bollenſis. ferula digni ſunt qui, cauſa tum

indicatione aliter suadente) calidis simul ac frigidis, eundem fōtem sine discrimine vsui fore cōtendunt.

soustiennent qu'vne mesme fontaine est vtile aux maladies chaudes & froides indifferemment.

Ie raporteray icy, ce que i'appris de plusieurs personnes dignes de foy, estant à Bourbon, qu'vne certaine personne voulant fortifier les pieds de son cheual, les fit estuuer de l'eau venante des puits, dont il fut entierement dessolé; lequel effet ne peut estre attribué qu'à la puissante chaleur de ces eaux.

Ce que nous venons de dire doit estre suffisant pour desabuser plusieurs personnes, ausquelles on veut faire croire qu'elles ont vne qualité rafraichissante, & que l'on en peut vser en toute seureté, dans les maladies prouenantes de chaleur.

Que si quelqu'vn dit que l'on ne peut iuger des vertus & qualitez

de ces eaux, à moins de les auoir frequenté & viſité l'eſpace de pluſieurs années. Ie reſpondray qu'il y a veritablement beaucoup de perſonnes, qui ne peuuent apprendre en pluſieurs années, ce que d'autres feroient en beaucoup moins de temps. Pour moy, en ayant fait l'eſſay ſur ma propre perſonne, & ayant remarqué en meſme temps les effets qu'elles ont produit en vne infinité d'autres, i'ay creû me pouuoir vanter à bon droit d'en pouuoir faire vn jugement certain & aſſeuré; quoy que ie n'aye pas employé vn ſiecle à les connoiſtre: veu auſſi que d'ailleurs, il ſe trouue que ce que j'ay dit de ces eaux, eſt conforme à ce que les plus anciens & les plus celebres autheurs de la Medecine en ont eſcrit.



CE QV'IL FAVT FAIRE, pour r'emporter quelque ſoulagement de l'vſage de ces Eaux.

CHAPITRE VI.



PRES auoir declaré en general, que l'vſage des eaux de Bourbon eſt vtile & ſalutaire dans les maladies produites de quelque cauſe froide & humide, ou de la diminution de la chaleur na-relle, comme ſont ordinairement l'apoplexie, l'epilepſie, la paralyſie, les conuulſions, les gouttes, & douleurs en diuerſes parties du corps, l'aſthme, les coliques venteuſes, les debilitez & tremblemens de membres, & autres maladies ſembla-

bles, deſquelles la cauſe ſera reconnuë par quelque habile Medecin; il ſemble qu'il ſeroit à deſirer pour les malades, d'auoir deuant les yeux quelque inſtruction, & quelque methode facile pour ſe ſeruir heureuſement de ces eaux, & pour en remporter le fruit & la ſatisfaction qu'ils ſouhaittent. C'eſt pourquoy j'ay creû qu'il falloit adjouſter ce Chapitre pour la fin, lequel peût informer les malades des choſes qu'ils ont à obſeruer, non ſeulement pẽdant l'vſage de ces eaux, mais auſſi deuant & apres l'vſage d'icelles. Ce n'eſt pas que ie prétende deduire par le menu toutes les choſes qui ſont à obſeruer à chacun en particulier, reſoudre toutes les difficultez qui ſe peuuent rencontrer, & ſubuenir à tous les accidens qui ſuruiennent aux malades

pendant l'vsage desdites eaux : car en ce cas il sera besoin de consulter les Medecins qui seront sur les lieux : seulement ay-je dessein de mettre en auant les regles & maximes generales que l'on y doit tenir, & de les proposer selon l'ordre que chacun les doit mettre en execution.

Ceux qui veulent aller à ces eaux ne doiuent pas attendre qu'ils soient entierement abbatus, pour supporter la fatigue du voyage, & le trauail des remedes, ou que la maladie soit trop invéterée pour la déraciner entierement, estant tres-difficile de corriger l'intemperie qui est passée en nature. Il y a des Medecins qui apres auoir lassé & accablé les malades de remedes, voyans que les choses ne reussissent pas à leur gré, & ne sçachans plus

Fallop. cap. 11. libr. de therm.
Sunt medici qui postquam valde defatiga-

ſunt ægros, & aliquãdo præter rationem & inſtitutum viderint res non ſuccedere, ſtatim nulla habita conſideratione, relegant ad aquas thermales tanquam ad ſacram anchoram.

que faire les enuoyent à ces eaux comme au dernier remede, ſans conſiderer s'ils ſont capables de le receuoir. Les enfans & les vieilles perſonnes s'en doiuent abſtenir, comme d'vne choſe qui leur eſt nuiſible & dommageable: aux vns à cauſe qu'elles les deſeichent trop, & les empeſchent de croiſtre: aux autres à cauſe du peu de forces qu'ils ont pour ſupporter ce remede.

Le temps propre pour s'en ſeruir eſt entre les deux ſolſtices: au printemps dãs le mois d'Auril & de May, en automne au mois de Septembre & d'Octobre. On ne les doit prendre que l'on n'aye préparé le corps ſoigneuſement, & rendu les paſſages libres & ouuerts, pour les rendre plus facilement, & faire en ſorte qu'elles ſéjournent dans le corps le moins qu'il ſera

poſſible : autrement elles ſe corrompent facilement, elles excitent la fiévre, & leur vertu demeure enſeuelie dans les ordures & immondices qui reſtent au dedans : ſur tout ceux qui veulent ſe ſeruir du bain y doiuent bien prendre garde, eſtant neceſſaire dans la pratique de la Medecine d'employer les remedes generaux, auant que de venir aux remedes particuliers.

Apres donc eſtre arriué au lieu, il ſe faudra repoſer deux ou trois iours, pendant leſquels on poura prendre quelque lauement; puis il faudra ſe faire ſaigner, & ſe purger vne ou deux fois, ſelon que l'on verra eſtre neceſſaire. Cela eſtant fait, il ne faudra pas commencer à boire de ces eaux, que l'on ne concontinuë & paracheue : autrement il y auroit du danger que les hu-

meurs n'estans qu'esbranlées & esmeuës ne fussent cause de quelque desordre. Si le malade est assez fort il s'acheminera aux puits apres le leuer du Soleil, ayant lestomach vuide & deschargé du souper du soir précedent, & ainsi prendra de l'eau venante des puits, non pas tout d'vn coup; mais à son aise & à plusieurs reprises, en se promenant doucement; pourueu qu'en l'espace d'vne heure, ou d'vne heure & demie, il prenne toute la quantité d'eau qu'il auoit à prendre. Que si le malade est si foible qu'il ne puisse marcher, il se fera porter dans vne chaire proche des puits pour boire, où bien il s'en fera apporter dans son lit.

Le malade qui aura des forces, en prẽdra (par exẽple) le premier iour six verres, le second sept, le troisié-

me huict, le quatriéme neuf, le cinquiéme dix, le sixiéme douze, le septiéme quatorze, le huitiéme seize, & pourra venir iusques à dix-huit & vingt, s'il a assez de forces : puis les iours suiuans il diminuera peu à peu du nombre, comme il l'auoit augmenté pendant l'espace de quinze ou vingt iours, selon que la maladie & les forces du malade le permettront : Que s'il est foible il ne passera pas douze verres, & en prendra moins dans le commencement. Quelques-vns en ce cas sont d'aduis que le malade en prenne deux iours de suitte, & que le troisiéme il se repose, & qu'on luy donne ce iour-là vn lauement de l'eau venante des puits, lequel fait bien souuent plus d'effet que la mesme eau prise en breuuage. Pline reprend l'abus de quelques-vns, qui pour faire les

Cap. 6. lib. 31. similis error quo

vaillans beuuoient ſi grande quantité de ces eaux que le corps en deuenoit tout enflé, & les anneaux qu'ils portoient aux doigts demeuroient cachez & couuerts de la peau. Si l'eau ne paſſoit pas dans les premiers iours, il faudroit prẽdre le ſoir auant ſouper vn lauement, & ſe purger le lendemain, puis recommencer à boire les iours ſuiuans. Quelques-vns font prendre des lauemens de l'eau des puits, comme nous auons dit, leſquels ſont propres, non ſeulement pour appaiſer les douleurs de ventre ; mais auſſi pour faire reuulſion des parties ſuperieures : les autres font prendre des eaux aux malades deux ou trois heures apres la medecine, ou bien ils meſlent dans le premier verre quelque poudre purgatiue, comme de ſenné, ou diſſoluent quelque

quidã plurimo potu gloriantur. Vidiq; iam turgidos bibendo, in tantũ vt annuli integerentur cute, cum reddi non poſſet hauſta multitudo aquæ.

que tablette de diacarthami, de la manne, du ſyrop de roſes paſles, & autres choſes ſemblables, puis font boire pardeſſus ; ce qui peut auoir lieu lors que les malades ont des forces, & que l'on veut faire rendre les eaux par les ſelles. Que ſi on les veut faire paſſer par les vrines, on peut meſler dans les premiers verres quelque peu de cryſtal mineral. Il arriue quelquefois, que les malades ne rendent leurs eaux que la nuict, ce qui ne leur en doit pas interrompre l'vſage : Quelques vns vomiſſent dans les premiers iours qu'ils prennent ces eaux, ce qui ne les doit pas obliger de diſcontinuer: au contraire, l'on a remarqué bien ſouuét que ce ſont ceux auſquels elles profitét. Mais ſi au bout de trois iours le malade ne les rendoit pas en aucune façon, alors il ſeroit con-

traint de les quitter abſolument : ce qui arriue quand les conduits ſont naturellement ſi eſtroits qu'ils ne peuuent donner libre paſſage à ces eaux, leſquelles eſtans arreſtées impriment vne mauuaiſe qualité aux entrailles, & cauſent de grandes incommoditez. Fallope dit qu'en ayant beu trois fois il n'en rendit aucune choſe, ny par les ſelles, ny par les vrines : mais qu'apres deux ou trois iours elles ſortirent par les ſueurs en telle abondance, que l'on euſt peû recueillir l'eau auec vne eſcuelle. Pour corriger la crudité de l'eau & diſſiper les vents, on vſe ordinairement de l'anis. Andernacus ordõne ces tablettes. ℞.*cinnam. naſturt. calam. aromat. vulgar. an. drachm. vn. ſem. aniſ. fœnicul. an. ſcrup. vn. excipiantur ſaccharo in aq. arthem. ſoluto.* Pour ayder la ſortie de ces eaux on

Cap. 11. lib. de Ther. aq. atq. metal. ſi venæ eſſent anguſtiſſimæ, aqua non pertranſiret, & ſic valde obeſſet; quod ego in me ipſo ſum expertus : ter enim bibi Aquarianas aquas, & nihil vnquã ipſarum per lotium aut per ſeceſſum excreui : ſed poſt duos aut tres dies tã copioſæ per ſudorem

se promene à l'ombre, & on ne prend rien qu'elles ne soient renduës: ce que l'on recõnoist lors que les vrines commencent à changer de couleur. Que si les eaux estoient trop long-temps à passer, & que trois ou quatre heures apres les auoir prises, le malade n'en eust rendu encore que la moitié, il ne laissera pas pour cela de disner: car il arriue souuent qu'on ne rend le reste que le soir, ou pendant la nuit. Il mangera plus hardiment & dauantage à disner qu'à souper. Les viandes seront choisies les plus conuebles à la maladie, l'vsage du poisson, des fruicts, legumes, & laictages doit estre tout à fait interdit, pendant que l'on prend ces eaux. Il faudra éuiter le sommeil du iour tant qu'il se pourra, lequel est tant plus nuisible & dãgereux, que plus

exierunt vt scutella fere potuissent colligi.

il eſt preſſant : car il arreſte toute ſorte d'éuacuations, & eſtant produit par les vapeurs groſſieres des mineraux, remplit la teſte & l'appeſantit, l'échauſe, & faiſant fondre les humeurs, prouoque des fluxions ſur le reſte du corps : c'eſt pourquoy au lieu de dormir on doit chercher des diuertiſſemens agréables, & prendre des exercices modérez. Le ſouper ſera leger & ſe prendra de bonne heure : car par ce moyen l'eſtomach ſera le lendemain moins chargé, & plus libre pour prendre des eaux. Cependant il faut remarquer que le meſlange de ces eaux auec le vin ou auec les viandes pour les cuire, eſt nuiſible ; dautant que cette eau eſt retenuë dans le corps auec les alimens, laquelle par ce moyen ayde à les corrompre.

Apres que le malade aura acheué de boire, il doit eſtre ſoigneux de ſe purger, pour vuider ce qui en pourroit eſtre reſté au dedans, & tenir quelque temps apres vn regime de viure ſemblable, ou approchant de celuy qu'il obſeruoit pendant l'vſage d'icelles. Que ſi quelque laſſitude ou enfleure de jambes, & vers l'eſtomach eſtoient reſtées, il faudroit reïterer la purgation auec le ſenné, l'agaric, la manne, & le ſyrop de roſes paſles, ou de fleurs de peſcher: en temps frais, on pourroit prendre des pilules en s'allant coucher, ayant auparauant ſouppé de bonne heure, & legerement.

Ceux qui auront beſoin du bain, le prendront apres s'eſtre préparé, comme nous auons dit: que ſi l'on en vſoit autrement, & que le bain rencontraſt vn corps replet, il

émouueroit & prouoqueroit des fluxions sur les parties malades & affligées, ne dissiperoit que la partie la plus subtile des humeurs, laisseroit celle qui est la plus grossiere, & ne feroit autre chose que l'épaissir & endurcir dauantage: où il faut remarquer qu'il y a deux sortes de préparation, l'vne de tout le corps, qui se fait principalement par le moyen de la saignée & de la purgation: l'autre qui est particuliere, & qui se fait en ouurant les pores de la partie debile & affligée, afin que par ce moyen l'eau puisse pénetrer plus facilement, soit en se seruant du bain, soit en receuant la douche sur la partie, & cette preparation consiste principalement à faire suer la partie malade. Andernacus est d'aduis que l'on se serue de l'estuue seiche auant que

d'entrer dans le bain: car par ce moyen l'eau trouuant les pores ouuerts s'inſinuera au dedans des parties plus aiſément. Montagnana conſeille à celuy qui veut entrer dans le bain de ſe promener auparauant vne demie heure, & qu'il taſche de ſe décharger le ventre, & de rendre ſon vrine; puis apres qu'il ſe mouche, qu'il laue ſa bouche, & qu'il ſe peigne, ſurtout on luy recommande de remarquer ſi ſon eſtomach eſt vuide, & déchargé du ſoupper du iour précedent, & & qu'ainſi il entre dans le bain ny trop auant dans les heures du iour, de peur qu'il ne ſe faſſe vne trop grãde diſſipation d'eſprits, ny auſſi trop matin de peur que les vapeurs qui s'éleuent la nuit en l'air, & qui ne ſeroient pas encore diſſipées, ne fuſſent préjudiciables. Le temps

donc le plus commode sera deux heures apres le leuer du Soleil. L'eau du bain ne doit estre trop chaude du commencement, dans laquelle la moitié du corps entrera seulement, si les parties d'en bas sont malades: que si celles d'enhaut sont aussi affligées, le malade y descendra iusques au col. Fallope dit en auoir veû plusieurs, qui ne pouuoient supporter le bain au dessus du diaphragme. Que sil'on craint d'échauffer le foye & les reins par le moyen de ces bains, il conseille de frotter la region du foye & des reins de cerat santalin, ou d'onguent rosat. Estant entré dedans le bain, il ne se remuera point: autrement il émouueroit par l'agitation les vapeurs de l'eau, qui luy monteroient à la teste, & receuroit plus de chaleur dans le bain par l'a-

bord continuel de nouuelles eaux à la peau : au lieu que le corps demeurant en repos, les eaux s'attiédissent & s'accommodent à son temperament, & ainsi le malade s'y accoustume plus facilement. Si ses facultez le permettent, il pourra prendre le bain dans la chambre, & pour bien faire, il faudra empescher que les vapeurs de l'eau ne luy offensent la teste, couurant soigneusement la cuue où il sera, luy laissant sortir dehors la teste seulement, & luy enuelopant le col de quelque linge : quoy que Andernacus estime dauantage le bain, qui se prend à descouuert ; à cause que les vapeurs de l'eau se dissipans plus aisément, blessent moins la teste. Il demeurera dans le bain autant de temps que ses forces luy permetteront : quelques vns

diſent juſques à ce que les bouts des doigts des pieds commencent à ſe rider, ou bien lors que la ſueur commencera à paroiſtre ſur le front : toutesfois au commencement il y demeurera peu, & n'attendra pas qu'il deuienne foible, y ſéjournant de jour en jour dauantage, pour diminuer apres le temps comme il l'auoit prolongé: par exemple, s'il ſe baignoit quinze iours durant, il y ſéjournera le premier iour vne demie heure, le ſecond vn peu dauantage, & ainſi augmentera de iour en iour, juſqu'à ce qu'il ſoit venu au ſixieſme iour, apres lequel il diminuera peu à peu, juſques à ce qu'il ſoit reuenu au premier poinct où il auoit commencé: ceux qui ſeront foibles & maigres y ſéjourneront moins, les femmes y pourront demeurer dauantage.

Si les forces sont suffisantes il pourra entrer dans le bain deux fois le iour, le matin, comme nous auons dit, & le soir deux ou trois heures auant que le Soleil soit couché, & lors que l'estomach sera déchargé & aura fait la digestion : neantmoins il y demeurera moins le soir que le matin. On ne peut déterminer le nombre des iours qu'il est necessaire de se baigner, l'ordinaire est de quinze iours, quelquesfois vingt, & mesme quelques vns l'estendent iusques au quarantiéme iour, qui est le terme ordonné pour les maladies longues, on reconnoist, dit-on, que le bain sera profitable si le ventre se retire vers l'espine du dos : au contraire, qu'il sera nuisible si le ventre s'enfle, & s'il ressent quelques douleurs, comme aussi s'il semble à l'en-

trée du bain que l'on bruſle au dedans, & que l'on reſſent quelque frémiſſement : enfin l'on reconnoiſt l'vtilité du bain, lors que les parties malades ſe reſtabliſſent, & agiſſét auec moins d'empeſchemét.

Il arriue ordinairement des rougeurs & quelquesfois des eſcorcheures à la peau pendant l'vſage du bain : ce qui ſe fait principalement lors qu'il y a quantité d'impuretez dans le corps, ceux qui ſuent facilement y ſont moins ſujets que les autres, & l'experience a fait voir que ceux qui quittent le bain, apres que ces eſcorcheures ont paru, tombent en des facheuſes maladies ; c'eſt pourquoy Iean Bauhin eſt d'auis que l'on ſe ſerue encore du bain quelques iours apres, mais que l'on y demeure moins.

Io. Bauhinus Ducis Vvirtembergenſis Medicus in hiſtoria fõtis balneiq; Bolleuſis hoc in ſe ipſo obſeruaſſe teſtatur.

Le malade ſortant du bain doit eſtre eſſuié auec des linges chauds, & couuert ſoigneuſement, en ſorte qu'il ne ſente aucunement le froid, & ſera mis au lit chaudement, le couurant pour prouoquer la ſueur. Pour cette fin, quelques-vns conſeillent aux malades de boire quelque verrée d'eau venante des puits à la ſortie du bain, & lors que la ſueur commencera à ſortir. L'ayant eſſuié, il pourra dormir quelque peu de temps, s'il en a enuie, apres il ſe promenera doucement dans ſa chambre pour diſſiper par ce moyen le reſte des vapeurs du bain. Que ſi le mal eſt externe, il pourra employer ſeulement le bain ſans boire de ces eaux auparauant; pourueu qu'il ſoit préparé par des remedes propres & conuenables.

Ceux auſquels l'vſage de ces eaux ſera vtile au dedans & au dehors, doiuent boire quelques iours auant que de prẽdre le bain: car par la boiſſon les humeurs ſont comme purgées, & par le bain les parties ſont échaufées & fortifiées: l'vn tient lieu de remede general, & l'autre de remede particulier, qui doit eſtre employé apres le premier. Quelques-vns mal à propos font boire & prendre le bain en vn meſme iour, car par ce moyen la nature eſt excitée à des mouuemens tout contraires.

On ſe ſert de la douche dans les maladies froides & inueterées pour échaufer, deſeicher, reſoudre, ramollir & fortifier les parties malades, ou pour pénétrer dauantage quand l'humeur eſt en vn lieu profond, comme en la ſciatique, ou

qu'il ſe rencontre au deſſous des parties oſſeuſes, comme en la micraine, il ſe peut reconnoiſtre que l'vſage en eſt ancien par ces vers d'Horace.

Qui caput, & ſtomachum ſupponere fontibus audent
Cluſinis, gabioſque petunt & frigida rura.

Elle ſe donne apres les préparations conuenables en deux façons. La premiere eſt, lors que le malade eſtant couché de long ſur vn banc, on fait tomber de l'eau de la hauteur de deux ou trois pieds ſur la partie malade : ou bien lors que le malade eſtant dans le bain, eſt arrouſé de l'eau qui tombe ſur les parties d'enhaut : ce qui ſe pratique lors que le malade eſt robuſte.

Elle ne ſe doit pas donner ſur la region du foye, de l'eſtomach, de

de la rate, ny mesme sur la teste, si ce n'est auec vne grande circonspe-ction. Car si le cerueau est d'vn temperament tendant à la chaleur & à la seicheresse, elle excite la fiévre, fond & dissout les humeurs, qui apres peuuent tomber tout à coup sur quelque partie noble. Ceux donc qui seront incommodez de quelque maladie prouenante d'vn catharre, ou fluxion froide & humide, auront recours à ce remede. Elle se donne sur diuers endroits de la teste, selon le lieu de la partie affligée : En la surdité on la donne sur le deuant de la teste, à cause que l'os est plus mince en ce lieu, qu'en pas vn autre. Ceux qui ont quelques debilitez, resolutions, ramollissemens, ou rétractions de nerfs, la doiuent receuoir sur le derriere de la teste, où est le

le principe des nerfs pour se respandre apres sur toute l'espine du dos. En l'hemicranie, ou micraine inveterée, qui vient du vice propre, & d'vne intemperie froide & humide de la partie, elle se doit donner sur la partie malade le matin à jeun, & le soir apres la digestion, si le malade est assez fort, durant vingt jours ou enuiron, l'espace d'vne heure à chaque fois, ou plustost jusqu'à ce que le malade sente la chaleur penetrer au dedans.

La coustume est de raser auparauant la partie que l'on doit arrouser ; comme par exemple, si la douche se donne sur le deuant de la teste, il faut raser la largeur de quatre doigts, & la longueur de deux depuis la suture coronale jusques à la sagittale, & enuironner la partie de quelques linges, en sorte

que l'eau ne moüille, si faire se peut, que la partie qui en a besoin. Le premier iour on donnera la douche auec l'eau tiede seulemét, & les iours suiuans on la donnera chaude de plus en plus : apres laquelle il faudra essuier la teste doucement, & la couurir d'vne coiffe & d'vn bonnet de laine, se donner garde de prendre le froid, de dormir de iour, & éuiter le Soleil. Enfin faudra obseruer toutes les regles, encore plus soigneusement que dans aucun autre rencontre.

Apres l'vsage du bain on se sert des cornets auec scarification, pour attirer au dehors les humeurs qui sont restées sous la peau, ou en quelque lieu profond, comme dans les douleurs fixes & arrestées en quelque partie, & faut remarquer que l'on ne les doit ap-

pliquer aux perſonnes maigres, & qui ſont ſujettes aux fluxions froides.

On applique auſſi le limon qui ſe trouue au fonds de ces eaux, ſur les parties malades pour échaufer, ramollir & reſoudre les humeurs froides qui y ſont amaſſées.

Plin. lib. 31. cap. 6. Vtuntur & cœno fontium ipſorum vtiliter, ſed ita, ſi illitum, ſole inareſcat.

Pendant l'vſage de ces eaux on ne reſſent pas tant de ſoulagement comme quelque temps apres, & dans les maladies longues & inveterées, on ne reçoit pas tant de ſoulagement la premiere année que les ſuiuantes, ſi le malade y retourne.

Que ſi apres l'vſage d'icelles on reſſentoit quelque échaufement dans le corps, & qu'il fuſt reſté dans le foye quelque impreſſion & marque de chaleur, il faudroit alors employer des remedes rafraichiſſans tant au dehors qu'au dedans.

La ſaignée, pourueu que rien ne l'empeſchaſt, ſeroit auſſi neceſſaire.

Que ſi la peau ſembloit eſtre deſeichée par l'vſage du bain, & qu'il fuſt reſté des laſſitudes dans les membres, il faudroit ſe ſeruir d'vn bain d'eau douce, & frotter les parties d'huyle & de vin meſlez enſemble. Vn certain Autheur conſeille aux malades, apres l'vſage de ces bains chauds, de tremper plusieurs fois trois chemiſes dans l'eau deſdits bains, & les faire ſeicher ſans les tordre; puis qu'ils s'en reueſtent & qu'ils portent chaque chemiſe trois iours durant, de peur que la nature ne paſſe tout d'vn coup d'vne extremité à l'autre, & qu'ainſi elle ne s'offenſe d'vn ſi prompt changement.

Pantaleon lib. Thermarum Tigurinarum.

FIN.



AV LECTEVR.

SI de quelques diſcours que j'ay autrefois prononcé en public, ces deux ont veu le iour, ce n'eſt pas le deſir que j'euſſe d'en faire parade, & de les mettre en montre, qui en a eſté la cauſe : mais pluſtoſt l'importunité de quelques perſonnes qui me les ont demandé diuerſes fois, laquelle me les a arraché des mains ; car ie puis dire en verité que ie ne les ay donné qu'à regret, & qu'en ce faiſant j'ay eu plus d'égard à leur complaire qu'à me ſatisfaire moy-meſme. Ie prie donc le Lecteur de ne les conſiderer que comme des eſſais que i'ay fait en ce temps-là,

pour m'exercer, ſeulement & que ie ne luy en fais preſent que pour luy ſeruir de diuertiſſement. Que ſi le Libraire les ioint à mon Traitté des eaux de Bourbon c'eſt ſeulement pour ſa commodité, & non pas qu'il y ait aucunee liaiſon ou correſpondance de ces diſcours auec le traicté precedent : ſi ce n'eſt que l'on veüille dire que les malades qui beuront des eaux, pourront prendre en la lecture d'iceux quelque recreation, & qu'apres auoir parlé des eaux, il ſemble qu'il y ait quelque ſuitte à dire quelchoſe de la nature des poiſſons.

PREMIER DISCOVRS de la Macreuſe.

L'HISTOIRE des poiſſons eſt peut-eſtre, vne des plus curieuſes, & difficiles connoiſſances de la Phyſique; ſoit que l'on recherche leur origine & leur naiſſance, ſoit que l'on conſidere leur conſtitution & les qualitez qui leur ſont particulieres, leſquelles ne peuuent venir facilement à noſtre connoiſſance, puiſque l'élement qu'ils habitent les cache & les dérobe à nos ſens: d'où vient qu'Alexãdre incita Ariſtote à écrire des commentaires ſur cette matiere, & pour luy en faciliter l'entrepriſe, il commanda expreſſément à tous ceux

qui auoient le ſoin des eſtangs, des viuiers, des piſcines & des riuieres, de luy faire vn fidele rapport de tout ce qu'ils en auroient pû apprendre. C'eſt à ce ſujet qu'Ariſtote eſcriuit cét admirable traicté des animaux, que quelques Grecs ont appellé πολυταλάντων πραγματίαν d'autant que l'on dit qu'il receut pour cét ouurage huit cent talens.

Le ſujet du preſent diſcours eſt fort conſiderable, puis qu'il dépend entierement de cette hiſtoire, & qu'il a eſté dés long temps l'entretien de pluſieurs perſonnes d'eſprit, qui en ont parlé diuerſement, les vns diſans que la Macreuſe eſt vn oiſeau, & les autres ſouſtenans qu'elle eſt de la nature des poiſſons, puis qu'elle naiſt & habite parmy les eaux.

Pour reſoudre cette difficulté

il nous faut voir si la Macreuse a esté connuë des Anciens, & quel rang ils luy ont donné: puis nous examinerons la nature & les diuerses parties de cét animal, pour voir quel rapport & quelle conuenance elles ont auec celles d'vn poisson.

On trouue plusieurs noms chez les Grecs qui luy sont attribuez, comme est dans Aratus, ce nom ἐρώδιος & cét autre αἴθυια; comme encor quelques vns prétendent que ce mot ὀλολυγὼν dans le mesme Autheur signifie la mesme chose, & dans Aristote le mot de κέπφος est tourné au mesme sens par Theodore Gaza, quoy que d'autres nient qu'Aristote ait employé ce mot en cette signification. Les Latins l'appellent *Fulica*, à cause de sa couleur noire approchante de celle de la suie, Pline & quelques

Cap.3.lib.8. & cap. 15. l.9. de hist. animal.

quasi à fuligine.

autres l'appellent *Ardea*, Arnault de Ville-neufue l'appelle *Fulca*, peut-estre à cause du nom de *Foulques*, que ceux de Montpellier donnent à des oiseaux maritimes, & qui sont semblables à celuy duquel nous parlons.

Il y a deux differentes sortes de cét animal: l'vne est petite, & l'autre est grande, qui est celle de laquelle nous parlons maintenant, laquelle les Parisiens appellent *diable de mer*, & les Normans *Macroule* & non pas Macreuse, comme on dit vulgairement. Il doit estre plustost mis entrre les animaux que les Latins appellent *palmipedes*, c'est à dire, qui ont les doigts des pieds joints ensemble, qu'au nombre de ceux qu'ils appellent *fissipedes*, c'est à dire, qui ont les doigts des pieds separez & diuisez, quoy que cét ani-

σχιζόποδες. στεγανόποδες Apud Arist. cap. 3. lib. 8. de hist. animal.

mal duquel nous parlons tienne de l'vn & de l'autre: car ils ſont joints par le haut, & diuiſez par les extrémitez.

Voicy comme Bellonius le décrit. Cét animal eſt grand comme vne poule domeſtique, & luy reſemble en tout ſon corps, il eſt noir partout, ſi ce n'eſt dans les plis des aiſles: ce que l'on ne voit point ſi elles ne ſont eſtenduës. Il eſt fort garny de plumes, principalement deſſous le ventre, il a les aiſles courtes, & la queuë de meſme, il a vne marque au deſſus de la teſte où les poulles ont la creſte, laquelle eſt de couleur cendrée & approchante du blanc, il a les yeux fort petits, les cuiſſes longues d'vn verd fort brun, & les doigts des pieds fort longs, deſquels les trois de deuant ont vne large membrane ou peau

en chaque articulation, & ne sont pas toutesfois entiérement joints ensemble, il court assez viste & a les ongles vn peu plus grands qu'vne poulle, il vist ordinairement dedans l'eau, & mange des herbes & toutes sortes de graines, comme aussi des poissons.

On remarque que lors que cét animal quitte l'eau, & qu'il s'enuole de dessus la terre, il presage des vents, ce qui arriue d'autant qu'il sent les vapeurs des eaux qui s'éleuent en l'air, lesquelles l'obligent de changer de lieu.

Il a vne certaine odeur desagréable, & qui ressent les marais; c'est pourquoy ceux qui en ont écrit, conseillent à ceux qui en veulent manger de le faire vn peu boüillir, auant que de le faire rostir, car par ce moyen il quitte ce

gouſt & deuient plus tendre, & diſent que le cœur cru d'iceluy guerit l'épilepſie. Sextus recommande auſſi de manger les reins crus de cét animal pour guerir les picqueures d'araignées.

On dit qu'il s'engendre de pourriture dans le fonds des vaiſſeaux, ce qui n'eſt pas impoſſible, puis que pluſieurs poiſſons & volatiles ſe peuuent engendrer de la ſorte. Il y a pluſieurs poiſſons qui ſont engendrez ſans copulation dans la bourbe, dans le ſable & dans l'eſcume de la mer, comme eſt vne eſpece de muge dans les fleuue d'Aſie: ainſi eſt l'anguille au dire d'Ariſtote, dans laquelle on n'a jamais trouué ny œufs ny ſemence; ce qui ſe peut voir aiſément, ſi l'on vuide quelques eſtangs bourbeux, & qu'ils viennent à ſe remplir d'eau

de pluye, car apres il ne manque pas de s'y produire de nouuelles anguilles : le mesme se dit encore des tanches. Plusieurs volatiles & insectes volantes, se peuuent produire de la mesme façon, comme tesmoigne Leuinus Lemnius : toutes-fois les autheurs qui ont écrit de cét animal ne disent pas qu'il s'engendre de la sorte, mais ils veulent qu'il fasse des œufs pendant l'esté, de la grosseur de ceux d'vne poule, d'où s'éclosent leurs petits, & disent qu'il fait son nid sur la terre.

Ex aëreo madore, humoreque roscido. erucæ, papiliones, formicæ, locustæ, cicades progerminant.

Il n'y a donc point d'apparence que cét animal estant ainsi representé puisse est remis au nõbre des poissons, veu que Bellonius, Aldrouandus, & plusieurs autres qui ont traité des animaux, ne l'ont point mis en ce rang, & qu'ils luy ont

donné place entre les oiſeaux: car de dire que ce ſoit vn poiſſon à cauſe qu'il frequente les eaux, ce ſeroit vne grande abſurdité: autrement il faudroit baptiſer de ce nom, les canes & les oiſeaux de riuieres qui ſe plongent, & qui viuent ordinairement parmy les eaux.

Les foucques qui ſe prennent ſur l'Eſtang vers Montpellier, ſont des animaux que ie trouue fort ſemblables à celuy dont nous parlons, ayans les plumes, le bec & les pattes ſemblables à celles d'vn canard: cependant il ne ſe trouue perſonne dans le Languedoc, qui les mange en guiſe de poiſſon.

Ie ſçay bien que l'on me dira, qu'il y a fort peu de choſes dans le reſte du monde, qui ne ſe trouue dans la mer, comme des chiens, des pour-

ceaux, des esguilles, des estoiles, jusques là mesme qu'il y a des musiciens & des instrumens de musiques, qui sont mis au nombre des poissons, comme est vn poisson nommé Chromis, & vn autre appellé la Lyre, & que par consequent on ne doit pas trouuer estráge, s'il y a aussi des oiseaux de mer que l'on met en mesme rang. Mais il faut remarquer que l'on a donné ces sortes de noms à de certains poissons, non pas qu'ils eussent toutes les mesmes parties de la chose dont ils portent le nom: mais seulement à cause de quelque analogie ou ressemblance en quelque chose, ainsi il y a vn poisson nommé Orbis, à cause de sa figure ronde seulement, & non pas qu'il contienne en soy toutes les parties du monde: c'est pourquoy il n'y a pas

pas d'apparence qu'vn poisson ait toutes les parties d'vn oiseau comme celuy-cy

Il est vray que les autheurs ont écrit des choses estranges des poissons, comme quand ils ont fait mention de certains moules du Nil, qui sont d'vne grandeur excessiue, & qui hurlent comme des chiens. Ceux qui ont trauaillé à descouurir le nouueau monde, rapportent qu'ils ont veu des poissons tout a fait dissemblables des nostres, comme des huitres de quinze liures pesantes, & des tortuës si grãdes que l'on eust bien pû faire vn bouclier de leur coquille. On dit que dans vn fleuue nommé Aornus, il y a des poissons semblables à de certains oiseaux tachetez, d'où vient qu'ils sont appellez des Grecs ποικιλίαι, mais on ne dit pas

pourtant qu'il aient des plumes; c'est pourquoy Varron a crû qu'ils estoient nommez du nom de ces oiseaux, à cause seulement de la couleur qu'ils ont semblable, & non pas qu'ils eussent rien d'approchant des parties d'vn volatile. Quant aux Autheurs qui ont écrit des choses si estranges des poissons, il paroît bien qu'ils en ont forgé plusieurs à leur mode, & ce qu'ils ont dit des syrenes & Tritons, est suffisant pour les conuaincre de fausseté.

Ceux qui sont versez en l'anatomie des animaux, pourront connoistre si les parties de la Macreuse sont differentes de celles des poissons.

de vsu. purt. Galien dit que tous les poissons sont muets, & qu'ils ne respirent point, à cause qu'ils n'ont point de

poulmons, & qu'ils n'ont rien dans la poitrine que le cœur. Il n'en eſt pas de meſme de l'animal duquel nous parlons, qui a des poulmons & vn diaphragme ſemblables aux autres volatiles : C'eſt pourquoy on ne peut pas dire qu'il tienne de la nature des poiſſons. Il eſt vray qu'Ariſtote dit qu'il y a d'aucuns poiſſons qui reſpirent, comme la baleine, le dauphin, le veau marin, mais cela peut auoir lieu ſeulement dans les grands poiſſons, & non pas dans les autres.

En ſecond lieu l'eſtomach de cét animal n'eſt pas de meſme que dans les poiſſons, leſquels n'ont pas pluſieurs receptacles du manger comme les volatiles, & on ne voit point qu'il ait des dents en façon de ſcie, comme ont preſque tous les poiſſons au dire d'Ariſtote. 2. de gener. animal.

En troisiesme lieu si vous remarquez en cét animal l'intestin que l'on appelle rectum, vous y trouuerez en sa partie superieure deux appendices des deux costez, de la longueur de la paulme de la main, ce qui se trouue ordinairement dans les oiseaux & non pas és poissons.

En quatriéme lieu, Galien asseure que les poissons n'ont que peu ou point du tout de sang, & que ceux qui en ont dauantage sont grands comme le dauphin & la baleine. Or qui est-ce qui ne iugera que l'animal duquel nous parlons, n'ait plus de sang à proportion qu'aucun poisson, & partant qu'il est d'vne nature bien differente.

En cinquiéme lieu, on remarque que les poissons commencent à se

gaſter & corrompre, pluſtoſt par la teſte que par aucune autre partie, & que les autres animaux ſe corrompent plus aiſément par le ventre. La raiſon que l'on en donne, c'eſt que les poiſſons ont fort peu de cerueau, lequel ne rempliſſant pas tout le dedans de la teſte, donne lieu à l'air qui y eſt enclos, lequel eſtant chaud & humide ſert de principe à la corruption ; & que n'ayans pas tant d'excrémens & d'ordures dans le ventre comme les autres animaux ils ne ſont auſſi ſi ſujets à ſe corrompre en cét endroit. La Macreuſe eſt bien differente en cela des poiſſons, car il n'y a aucune partie de cét animal plus remplie d'ordures & d'excremens, & plus ſujette à la corruption que le ventre, lequel deuient verd incontinent. Et par conſequent on

peut iuger quel rapport il y a entre l'vn & l'autre.

En cinquiesme lieu, c'est vne chose certaine que tous les poissons produisent au dedans de nous vn sang pituiteux, & que la chair de la Macreuse, qui est d'vne substance semblable à celle de la ratte d'vn veau, c'est à dire, spongieuse rare & assez dure est propre à engendrer vn sang grossier espois & melancholique.

En fin Galien recommande en tous poissons la queuë & les parties qui luy sont voisines, comme estans plus saines à cause du continuel exercice & mouuement il y a apparence qu'en cet animal les aisles sont plus saines que tout le reste pour la raison alleguée, quoy que generalement parlant il soit d'vne mauuaise nourriture & en-

gendre vn mauuais ſuc, ces raiſons jointes enſemble nous font dire qu'il ne peut pas eſtre mis au rang des poiſſons.

SECOND DISCOVRS *de la Poudre de ſympathie.*

CE ſeroit vn grand ſecret ſi on pouuoit guerir vne bleſſeure ſans faire aucune douleur au patient : au lieu de ce qui ſe fait en la pratique ordinaire, lors que par les inciſions, il faut élargir vne playe pour en découurir le fonds & pour donner libre iſſuë à la matiere : ou lors qu'il faut rejoindre les levres d'vne playe auec les ſutures : ou lors qu'il faut entretenir l'ouuerture par le moyen des tentes & plumaceaux; ou lors qu'il faut con-

sumer des chairs superfluës par des poudres & onguents que l'on appelle pour cette raison cathretiques. Ce seroit le moyen d'éuiter le plus frequent & le plus fâcheux accident qui puisse arriuer aux blessez, qui a la puissance de destruire en peu de temps le temperament de la partie, y attirer la fluxion, dissiper les esprits, & de causer aucune fois la mort. C'est ce que nón seulement plusieurs prétendent de faire auec la poudre de sympathie; mais dauantage asseurent de pouuoir guerir les blesseures d'vne personne qui seroit absente & éloignée de beaucoup de lieuës, sans appliquer aucun remede, que sur l'espée ou le baston qui auroit fait la playe.

Pour bien entendre ce mystere. Nous examinerons premiere-

ment les noms de ce remede, quel en a eſté l'autheur, quelle en eſt la compoſition; & puis quels ſont ſon vſage & ſa vertu. Quant aux noms, ce remede s'appelle par quelques vns poudre, & par les autres onguent; à cauſe qu'il ſe reduit en l'vne & en l'autre forme: on adjouſte de ſympathie à cauſe de la conuenance & du rapport, que l'on dit y auoir entre ce remede appliqué ſur la choſe qui a offenſé, & la partie offenſée, il eſt appellé par Crollius onguent eſtoilé, à cauſe qu'il doit eſtre fait ſous vne certaine conſtellation. On l'appelle ordinairement *vnguentum armarium* & en Grec ὁπλόχρισμα comme auſſi cette methode de guerir les playes eſt nommée ὁπλιατρεία dautant que l'on applique ce remede ſur les armes qui ont fait la bleſſeure, & non pas ſur la partie bleſſée.

Il n'eſt pas bien certain quel en a eſté le premier autheur. Pluſieurs l'attribuent fauſſement à Paracelſe comme Crollius & Baptiſte porta; ce dernier diſant qu'il en fit preſent à l'Empereur Maximilian; qui l'eſprouua en pluſieurs rencontres, & qui en ayant veu l'effet, l'approuua grandement, ajoûtant que la recepte luy en fût donnée par vn gentilhomme de la Cour de l'Empereur.

Quant à la compoſition de ce remede, elle ne ſe trouue pas par tout de meſme ſorte : Car quelques vns veulét qu'elle ſe faſſe auec pluſieurs ingrediens : les autres auec peu, & quelques vns encor auec vn ſeul, cóme par exemple le vitriol qu'ils expoſent pendant la canicule au Soleil. Voicy toutésfois la compoſition la plus ordinaire qui s'en

trouue chez les Autheurs. Il faut prendre de la mouſſe qui ſe trouue dans la teſte d'vn pendu, apres auoir eſté expoſée à l'air, de la mumie, du ſang humain, de l'axunge humaine, de chacun deux onces, de l'huyle de lin, de la therebentine, du bol armene, de chacun deux drachmes; puis meſler le tout dans vn mortier, & le garder dans vn vaiſſeau de terre, qui ait le col eſtroit. Il y en a qui y ajoûtent les vers de terre lauez dans du vin; puis ſeichez au four, le ſantal rouge, & la pierre hæmatites vulgairement dite ſanguine. La baſe de cette compoſition eſt cette mouſſe, qui eſt appellée *vſnea*, & le ſang humain, eſquels ils diſent que reſide vn eſprit vegetable & balſamique.

Pour faire cette compoſition, il faut choiſir vn temps propre, qui

eſt lors que le Soleil eſt dans le ſigne de la balance: la mouſſe auſſi de laquelle nous auons parlé, doit eſtre recueillie en certain temps; à ſçauoir lors que la Lune eſt en ſon croiſſant, & en la maiſon de Venus, ou bien dans dans le ſigne des poiſſons.

Quelques vns diſent qu'il n'importe pas que cette mouſſe ſoit priſe de la teſte d'vn pendu: les autres au contraire, ſouſtiennent que cela eſt abſolument neceſſaire, & alleguent pour raiſon que dans vn homme que l'on eſtrangle les eſprits vitaux qui eſtoient portez à la teſte, y demeurẽt enclos & comme priſonniers, ſans auoir la liberté de retourner au cœur, à cauſe des paſſages & vaiſſeaux qui ſe trouuent fermez & reſerrez par la corde; de ſorte que ſe meſlans auec les

eſprits animaux, ils cuiſent & perfectionnent par le moyen de leur chaleur, l'humidité qui ſe trouue dans le crane, laquelle eſtant aidée apres la mort par la chaleur de l'air, produit, comme par vne vertu vegetatiue, cette mouſſe.

Libauius met en auant vne autre compoſition de cét onguent, qu'il dit auoir appriſe d'vn ſien amy, laquelle ſe fait en cette ſorte. Prenez de la graiſſe d'vn verrat & de la vieille graiſſe d'ours, leſquelles vous ferez fondre ſur les charbons; puis jettez cette graiſſe fonduë dans de l'eau, afin que le ſel eſtant deſcendu au fonds, vous recueilliez la graiſſe qui ſera au deſſus; puis prenez des vers de terre, leſquels vous mettrez dans vn pot auec de la mouſſe, ou du ſable pour les nettoier par ce moyen, & apres

Tractatu de vnguento armario.

les oſterez pour les remettre dans vn autre pot que vous couurirez d'vn couuercle, & les mettrez au four pour les deſeicher, prenant garde qu'ils ne ſe bruſlent, & pour en faire ſortir mieux le phlegme, vous leur couperez les extrémitez: eſtans ainſi deſeichez vous les reduirez en poudre, & en prendrez autant qu'il en faudroit pour remplir la coquille d'vn œuf, auec du ſantal fort odorant, & ſubtilement pulueriſé, demie once de ſanguine, & deux drachmes de crane humain reduits pareillement en poudre, meſlez apres le tout auec les graiſſes, & en faites vn onguent que vous garderez en vn pot qui ſoit net. Ainſi auec cét onguent on pourra guérir vne perſonne qui ſera éloignée de pluſieurs lieuës, ſans qu'elle en ſcache rien;

pourueu ſeulement que l'on ait le fer ou le baſton qui l'a bleſſé.

Voicy maintenant comment il s'en faut ſeruir. On prend l'inſtrument qui a fait la bleſſeure, ou au défaut d'iceluy on prend vn petit baſton de ſaule, que l'on introduit dans la playe, & que l'on moüille du ſang d'icelle, lequel apres on enduit tous les iours de cét onguent, ou ſi ce remede eſt reduit en forme de poudre, on en applique deſſus: cependant le malade doit lauer ſa playe tous les iours de ſon vrine, ou d'eau ſimple, & la bander auec vn linge blanc.

Il faut icy remarquer qu'il faut mettre l'inſtrument qui a fait la bleſſeure en vn lieu bien temperé: autrement ſi vous l'expoſez au froid vous rendrez fol le malade: ou ſi vous l'expoſez au feu, vous

ferez ſuruenir vne inflammation à la partie bleſſée.

Pour ſçauoir ſi le bleſſé doit mourir, ou guérir de ſa bleſſeure, il faut prendre du ſantal & de la ſanguine reduits en poudre, & meſlez enſemble, & faire chaufer doucement l'eſpée, par exemple, qui aura fait la playe, ſur les charbons, en ſorte que vous y puiſſiez endurer la main; puis faut mettre deſſus de cette poudre, & vous remarquerez que ſi elle produit quelques gouttes ou roſée, ayans apparence de ſang, c'eſt ſigne de mort, ſinon c'eſt vn teſmoignage qu'il en échappera.

La vertu que l'on attribuë à cette poudre où onguent de ſympathie, eſt de guérir toute ſorte de playes, excepté celles des parties nobles, ou des parties nerueuſes & membraneu-

braneuſes : lequel effet pluſieurs ſouſtiennent eſtre purement naturel, & appuient leur opinion de pluſieurs raiſons aſſez obſcures & embroüillées, deſquelles nous deduirons quelques vnes, le plus clairement qu'il nous ſera poſſible.

Premierement ils taſchent d'établir cette action dans la nature, par l'exemple de pluſieurs autres qui ſe font par ſympathie, & par vne qualité qui reſſemble à celle de l'aymāt; ou bien pour parler plus diſtinctement par vne certaine amitié & conuenāce, leſquelles lient les choſes entr'elles, & font que l'aymant attire le fer pour s'vnir à luy, & que pluſieurs plantes panchent, & ſe tournent vers le Soleil & la Lune, qui pour cette cauſe ſont nommées Heliotropes & Selinetropes

Ils diſent encor qu'il y a vne plus grande ſympathie entre les pierres precieuſes, les eſprits, & les aſtres: ainſi l'Agate appaiſe les diuorces d'entre le mary & la femme, ainſi l'aiguille frottée d'aimant ſe tourne touſiours vers le Nord; ainſi la Turquoiſe pallit lors que celuy qui la porte ſent quelque indiſpoſition, & qui plus eſt lors qu'il paroît en elle comme vne fente ou vne tache, elle ſignifie que quelque infortune le menace, de meſme ils publient les vertus de certaines figures grauées ſur quelques pierres precieuſes, voüées à quelque planete conuenable: ainſi Alexandre Trallian recommãde l'effigie d'vn Hercule ſuffoquant vn Lion enfermée dans vn anneau, pour diſſiper la colique. Ioſephe dit qu'il a veu en preſence de l'Empereur Veſpa-

Liure 8. des antiquitez Iudaiques chap. 2.

ſian vn Iuif nommé Eleazar, lequel ayant approché du nez d'vn certain poſſedé vn anneau, luy fit ſortir le diable hors du corps; ainſi la marque de Iupiter grauée en vne pierre blanche ſur de l'argent ou de l'eſtain, ſert pour prolonger la vie, & pour acquerir des richeſſes & des honneurs.

Ils ajoûtent à cela diuerſes hiſtoires & experiences, par leſquelles ils prétendent faire voir cette vertu magnetique, & ſympathetique en la cure des playes : ainſi ils diſent, ſuiuant le teſmoignage de Paracelſe, que l'on peut guérir pluſieurs maladies comme l'hydropiſie, la goutte, la jauniſſe, ſi l'on renferme du ſang du malade encor tout chaud, dans vne coquille d'œuf, & qu'apres auoir eſté coüué, on le meſle auec de la chair, &

qu'on le donne à manger à vn chien, ou à quelque autre animal; car par ce moyen ils ſouſtiennent que la maladie paſſera infailliblement du malade dans le chien.

Ils rapportent en ſuitte vne hiſtoire d'vn homme de Bruxelles, lequel ayant perdu vne partie du nez en vn combat, alla trouuer Tagliacotius qui eſtoit à Boulogne, pour luy raccommoder le nez : mais comme il appréhendoit l'inciſion qu'il luy falloit faire au bras pour enter ſon nez dedans, & apres que le bras ſeroit ioint & collé auec le nez, en tirer la chair qui luy ſeroit neceſſaire, il fit marché auec vn crocheteur, & luy donna de l'argent, pour ſouffrir & permettre qu'il empruntaſt de ſon bras, ce qu'il falloit de chair pour adjou-

ſter à ſon nez ; ce qu'ayant eſté fait, & eſtant retourné en ſon pays auec vne parfaite guériſon, il arriua que treize mois apres, cette partie du nez qui auoit eſté ajoûtée, ſe refroidit entiérement, & tomba quelques iours apres en pourriture ; apres donc auoir recherché la cauſe de cét accident inopiné, on trouua que cette partie perdit la chaleur & la vie au meſme temps que le crocheteur expiroit au delà des Alpes.

Helmontius raconte vne autre hiſtoire non moins eſtrange d'vne femme, qu'il dit auoir connuë, laquelle durant pluſieurs mois, fût trauaillée des gouttes en telle ſorte, que lors que la douleur, ſembloit eſtre appaiſée, le mal reuenoit auſſi-toſt auec autant de violence : ne ſçachant à quoy attribuer le retour

Lib. de magnet. vulner. curat.

ſi fréquent de ce mal, elle trouua enfin qu'vne chaire, en laquelle elle alloit ordinairement ſe ſeoir à la ſortie de ſon lit, lors qu'elle reſſentoit quelque ſoulagement, & qui eſtoit celle-là meſme, en laquelle vn ſien frere qui eſtoit mort, & qui auoit eſté pareillement fort tourmenté des gouttes, demeuroit ordinairement aſſis, eſtoit la veritable cauſe de ce mal: lequel effet cét Autheur attribuë à vne certaine vertu de la mumie du frere defunt reſtée en cette chaire, laquelle au trauers des habits émouuoit les humeurs de cette femme, & excitoit vne fluxion ſur ſes iointures.

La ſeconde choſe qu'ils ſuppoſent, eſt qu'il y a vn certain eſprit eſpandu par tout le monde, qui eſt le conducteur de ces actions, & qui lie toutes les par-

ties du monde enſemble.

La troiſiéme eſt, que ce remede a double vertu; l'vne dans luymeſme, pour reioindre & consolider la playe : laquelle vertu vient de l'influence des Aſtres, & des choſes qui entrent en ſa compoſition, & diſent que de la vertu aſtrale & élémentaire reſulte cette qualité : l'autre vertu eſt dans l'inſtrument qui a fait la bleſſeure ; à cauſe du baulme naturel contenu dans le ſang qui y eſt adhérent, lequel ayant vne grande ſympathie auec la playe, luy communique la vertu du médicament, par le moyen de l'eſprit vniuerſel qui luy ſert de guide. Que ſi l'on dit que les eſprits qui ſont dans le ſang, s'eſuanouyſſent auſſi-toſt qu'il eſt ſorty du corps; ils reſpondent que ce ſont ſeule-

ment les eſprits volatils, & qu'il en reſte d'autres attachez au ſel fixe d'iceluy; d'où vient que la meſme altération que cét eſprit reçoit hors des veines, la meſme par ſympathie eſt communiquée à celuy qui eſt au dedans.

Mais pour faire voir que l'effet de cette poudre eſt tout à fait incertain, & que l'on ne s'y doit pas arreſter, c'eſt qu'à peine il ſe trouue deux perſonnes qui ſoient d'accord touchant ſa compoſition; ainſi Vittichius obmet ce que les autres croyent eſtre le principal; à ſçauoir la mouſſe & le ſang humain; d'autres font le meſme effet auec du lard fondu, & quelques-vns fourent l'inſtrument qui a faict la bleſſeure, dans de la mie de pain, eſtimans que ſi la playe n'eſt pas expoſée à l'air,

elle guérira sans douleur, & sans suppuration.

Fabricius Hildanus montre bien que ce remede ne guérit pas tousiours, & il n'y en a pas eu aucun qui l'ait recommandée pour les playes d'harquebusades, esquelles il y a contusion & fracas; ce qui fait voir que ce remede n'a aucune vertu? car pour les playes simples, il est certain, que c'est la nature qui les guérit, sans l'entremise de ce remede; ainsi nous voyons que plusieurs playes se guérissent par le moyen de l'eau fraische, & du bandage seulement; d'où vient qu'vn certain Autheur a soustenu, que l'on pouuoit guérir les playes sans introduire aucunes tentes, ny plumaceaux, se contentant d'enueloper soigneusement la partie bles- Cæsar Magatus.

ſée, & de conſeruer par ce moyen le temperament d'icelle.

Mais comme cette façon de traitter les playes n'a pas touſiours eſté aſſeurée, & a eu quelquesfois de mauuaiſes ſuittes, eſtant arriué ſouuent que la playe ſe ſoit re-jointe au dehors, le fonds demeurant encore ouuert, & que pour donner iſſuë à la matiere qui s'y eſtoit amaſſée, on a eſté contraint de faire de nouuelles ouuertures: de meſme on a remarqué qu'apres la reünion de plu-ſieurs playes, laquelle on attribuoit à la vertu de la poudre ou onguent de Sympathie, il s'eſt formé incontinẽt apres des nouueaux abſcés en la partie bleſſée, leſquels il a fallu ouurir, pour appaiſer les facheux accidens qui l'affligeoient cruellement, & preuenir les autres

qui la suiuoient de pres: ce qui ne seroit pas arriué si ces playes eussent esté parfaitement guéries, & que le fonds se fut nettoyé & reüny aussi bien que le dehors.

Fabricius Hildanus, au lieu que nous auons allegué, raconte qu'vne femme ayant receu vne blessure assez legere en vne mammelle, fût traittée par vn Chirurgien, qui pour sa guerison, employa la poudre de sympathie, & que la playe n'estoit pas encore du tout reünie & cicatrisée, lors qu'il suruint au profond de la mammelle vne douleur auec enfleure & dureté, qui furent suiuis d'élancemens que la malade ressentoit en cét endroit, & d'vne fiévre continuë; ce qui luy fit iuger qu'il s'estoit formé vn abscés en cette partie, lequel fût reconnu encor plus manife-

ſtement par l'inondation que l'on reſſentoit à l'attouchement: C'eſt-pourquoy il reſolut de l'ouurir, ce qu'ayant fait, il ſortit vne grande quantité de matiere, & incontinent apres tous les accidens diminuerent.

Chap. 33. du Liure 1. de l'introduction à la Chirurgie.

Ambroiſe Paré, expert & habile Chirurgien, fait voir par vne Hiſtoire qu'il recite, que cette cure des playes eſt trompeuſe & pleine d'impoſtures. A la priſe de Hedin, dit-il, Monſieur de Martigues eſtant bleſſé d'vn coup d'harquebuſe au trauers du thorax, & ſa bleſſeure ayant eſté iugée mortelle par les Medecins & Chirurgiens de l'Empereur & du Duc de Sauoye, il ſe preſenta vn Impoſteur Eſpagnol qui entreprit de le guérir, ce que le Duc de Sauoye luy permit, voyant que l'on deſeſpe-

roit ſa guériſon. Pour y paruenir, il demanda vne des chemiſes dudit Seigneur de Martigues, & la déchira par petit lambeaux, qu'il poſa en croix ſur ſes playes, prononçant quelques paroles, & luy permit de manger & de boire tout ce qu'il voudroit, luy diſãt qu'il feroit diete pour luy: ce qu'il faiſoit, ne mangeant qu'vn peu de pruneaux, & ne beuuant que de la bierre: nonobſtant tout cela, ledit Seigneur déceda, & l'Eſpagnol prit la fuite pour éuiter la corde qu'il apprehendoit, puis apres il aioûte qu'il y a vne autre ſorte d'impoſteurs, qui ſe diſent guérir toutes ſortes de playes auec de la charpie ſeiche ou moüillée d'eau, ou d'autre liqueur, diſans quelques paroles, & bandent les playes auec compreſſes & ligatures, dont quelques-

vns gueriſſent ; mais que ce ſont des playes ſimples qui ne deſirent que la reünion, laquelle ſe fait par le ſeul benefice de la nature, ainſi qu'on voit aux beſtes brutes, qui auroient quelque iambe, ou autre partie rompuë, ſe faire vn cal par le moyen duquel la partie ſe reioint, ſans l'ayde d'aucun médicament. Que s'il arriue complicatió de diſpoſitions, comme vne playe auec grande contuſion & fracture, qu'alors leur charpie & paroles ne peuuent apporter au malade que la mort. C'eſt pourquoy il dit en vn autre endroit, que ſi nous voyons des Empiriques guérir quelquefois des playes ſimples, par la ſeule application des linges ſecs ou trempez en eau pure, qu'il ne faut pas croire pourtant, que ce ſoit par enchantement ou mira-

Chap. 31. du 25. Liu. des Monſtres.

cle; mais par le seul benefice de la nature, laquelle guérit les playes, vlceres, fractures & autres maladies : Car le Chirurgien ne fait que luy ayder, & oster ce qui l'empesche d'accóplir son œuure, comme sont la douleur, la fluxion, l'inflammation, l'aposteme, & la gangrene, & faire ce qu'elle ne peut, comme de reduire les os rópus & luxez, boucher vn grand vaisseau pour arrester vn flux de sang, extirper vne loupe, tirer vne grosse pierre de la vessie, oster vne chair superfluë, abattre vne cataracte & autres choses semblables.

Voyons maintenant si cette methode de medicamenter les playes, s'accorde auec le raisonnement.

C'est vne maxime receuë entre les Philosophes, que nulle action

ſe peut faire ſans attouchement: lequel ſe fait, ou lors que deux corps ſe touchent de prés; ou lors que l'vn d'iceux, quoy que diſtant & éloigné de l'autre, ne laiſſe pas d'agir ſur luy. Ce qui ſe fait encore en deux manieres; ou par vn flux de ſubſtance reduite en atomes & menuës parcelles, leſquelles eſtans eſpanduës en l'air, portent auec elles certaines qualitez qu'elles impriment ſur vn ſujet éloigné, & qui eſt diſposé pour les receuoir: ou lors qu'il enuoye ſeulement certaines eſpeces ſenſibles, telles que nous voyons eſtre la lumiere, les ſons, les odeurs, leſquelles ont auſſi le pouuoir de faire impreſſion ſur les corps diſtans & éloignez. Il n'y a pas d'apparence de dire, que ce remede agiſſe par vn flux de ſubſtance, puis qu'vne petite

tite quantité de cette poudre & de ce baume naturel que l'on dit estre attaché au fer qui auroit fait la blesseure, seroit en peu de temps dissipée & espuisée, & ne pourroit pas estre suffisante pour remplir toute l'espace qui seroit entre ce fer & la partie blessée. Et comme toute action présuppose la puissance, & la puissance vn suiet duquel elle découle : il s'ensuit aussi necessairement, que le suiet estant destruit, il faut que l'action perisse, ainsi vne lampe cesse d'éclairer lors que sa matiere est consumée, & qu'elle cesse de brusler, c'est pourquoy le fondement de cette actió venant à defaillir, il faudroit que l'action cessast pareillement.

Il n'y a pas plus d'apparence de dire que ce soit par vn flux d'especes; puis qu'elles ne pouroient

s'eſpandre en vn ſi long eſpace, & que l'aymant meſme ne peut pas attirer le fer lors qu'il eſt trop éloigné. Et de fait nous voyons que tout agent naturel a vn certain eſpace limité, outre lequel il ne peut pas eſtendre la force de ſon actiõ, & qu'il n'appartient qu'aux corps lumineux d'épandre au loing, & en vn inſtant leur qualité, encor faut-il qu'ils ſoient d'vne grandeur exceſſiue, comme ſont les Aſtres.

Dauantage ſi l'on voit que la lumiere du Soleil eſt bornée par la rencontre de quelque corps opaque, & qu'elle ne peut pas pénétrer les murailles, d'ailleurs que les vents tranſportent de coſté & d'autre les ſons, les odeurs, & la fumée; comment pourra-t'on s'imaginer que cette qualité parte de ce remede, pour arriuer directe-

ment à la partie bleſſée, paſſant au trauers des linges & bandes dont elle eſt enueloppée, ſans eſtre interrompuë, deſtournée, & arreſtée par les obſtacles & empeſchemens, qui ſe peuuent rencontrer dans le milieu qu'elle doit trauerſer.

La diuerſe conſtitution des bleſſez empeſche qu'vne bleſſeure ſe puiſſe guérir d'vne meſme façon en toutes ſortes de perſonnes, & chaque partie bleſſée eſtant de differente nature, demande des remedes qui luy ſoient appropriez. C'eſt donc vne folie de croire que la Poudre de ſympathie puiſſe ſeruir à la guériſon de toutes ſortes de bleſſeures indifferemment.

Adiouſtez à cela qu'vn ſeul & meſme remede ne peut pas ſatisfaire à toutes les intentions que l'on a en la cure des playes, comme

d'arreſter le ſang, d'oſter la douleur, d'empeſcher l'inflammation, ayder la ſuppuration, nettoyer & engendrer la chair.

Que ſi l'application de ce remede ſur l'inſtrumét qui a fait la bleſſeure, auoit la puiſſance de la guérir, il faudroit que cette vertu vint de l'inſtrument, ou du medicament: que ſi elle venoit de l'inſtrument, ce ſeroit vne pure folie d'y ioindre l'application du remede, que ſi elle venoit du remede, ne deuroit-on pas l'appliquer pluſtoſt ſur la bleſſeure, que ſur l'inſtrument qui a fait la playe?

Il ne ſert de rien de dire, que cette vertu eſt deriuée de l'influence céleſte; puis que cette cauſe eſt trop generale, & ne peut pas produire vn meſme effet en toutes ſortes de perſonnes qui n'ont pas vne

ſemblable diſpoſition. On dit que l'imagination du patient peut eſtre la cauſe de cét effet, ayant la puiſſance d'attirer la vertu balſamique du ſang iointe à celle de la poudre, à la partie bleſſée: mais il y a peu d'apparence, puis que la penſée & l'imagination du malade ſont bien ſouuent diuerties ailleurs.

L'exemple des maladies contagieuſes qui ſe communiquent de loing, ne peut eſtre allegué à ce ſuiet, y ayant beaucoup de difference, & la raiſon n'eſtant pas pareille, veu que les cauſes qui peuuent détruire noſtre temperament & noſtre ſubſtance, ont beaucoup plus de puiſſance, que n'ont celles qui ſont deſtinées pour leur reſtabliſſement: c'eſt pour cette raiſon que les maladies ſe peuuent communiquer, & non pas la ſanté, d'au-

tant que les vapeurs qui ſortent d'vn corps ſain ſont douces, au cõtraire de celles qui ſortent d'vn corps malade, leſquelles ſont acres & malignes.

Lors qu'il arriue qu'vne perſonne eſt bleſſée en pluſieurs parties de ſon corps de diuerſes eſpées, & que l'on ne peut appliquer ce remede, que ſur vne eſpée, comment ſe peut-il faire, qu'vne petite portion de ce remede puiſſe cõmuniquer ſa vertu à toutes les parties bleſſées, & que ces bleſſeures puiſſent eſtre également conſolidées, n'eſt-ce pas pluſtoſt la faculté naturelle qui eſt veritablement celle qui entrepred la gueriſon, & laquelle agit également & ſans election en toutes les parties du corps?

Et ſi cette cure ſe faiſoit par la ſympathie qu'il y a entre ce reme-

de, & les bleſſeures du corps humain, pourquoy pourroit-on guérir de la meſme ſorte, & auec le meſme remede, les bleſſeures des aſnes & des cheuaux, comme on a veu par experience, & que peut-on dire autre choſe ſur ce ſujet, ſinon que la guériſon de ces bleſſeures procede d'ailleurs, ou que les hommes ont vne nature commune auec ces animaux; puis que les vns & les autres ſont également gueris par la vertu de ce remede?

Dauantage ſi l'on conſidere la compoſition de ce remede, elle ſemblera tout a fait bizarre & extrauagante: car qu'elle raiſon nous peut perſuader que le ſang, la mumie & la mouſſe qui croiſt dans le crane d'vn homme ſupplicié par la corde, qui ſont les principales choſes qui entrent en cette compoſi-

tion, ont vne sympathie & conuenance auec le corps humain, & par consequent vne vertu particuliere, pour reünir & guérir les playes; puisque toutes ces choses estans destituées de vie & d'esprits, ont plus de rapport à vne charogne qu'à vn corps viuant; que le sang estant sorty des veines se corrompant incontinent, est tres-contraire, à la reünion des playes, & que l'on a reconnu que c'estoit vn grand abus de se seruir de la mumie dans les potions vulneraires que l'on donne aux blessez; car si elle auoit quelque vertu dans les playes, ce ne seroit pas à cause de la chair humaine dont elle se forme; mais plustost à cause des drogues aromatiques, auec lesquelles on auoit de coustume anciennement d'embaumer les corps morts com-

me sont la myrhe, l'aloës, l'encens; ou à cause du pissasphalte, qui est vn meslange de poix & de bitume (auquel on attribuë la faculté de dissoudre les grumeaux de sang) lequel estant incorporé auec vn suc ou sanie qui decouloit de ces corps, plusieurs ont nómé mumie. Et quant à cette mousse, n'est-ce pas vne pure resverie de dire qu'elle est produite par vne certaine chaleur des esprits prouenans du cœur, & renfermez dans le crane; veu qu'elle ne s'y amasse que plusieurs années apres la mort, & qu'il n'y a non plus d'apparence de rapporter la cause de cette production à la chaleur de l'esprit fixe, qui est restée au dedans du crane, qu'à celle de l'esprit qui influë; puisque l'vn & l'autre sont destruits & dissipez par la mort.

D'ailleurs ſi l'on prend garde aux ceremonies que l'on recommande d'obſeruer en cette cure, on y trouuera des abſurditez de tous coſtez : car quelle raiſon y a-il, qu'apres auoir medicamenté l'inſtrument qui a bleſſé, il le faille renfermer & tenir clos en quelque endroit; veu qu'il y auroit, ce ſemble, plus de raiſon de l'expoſer à l'air, pour épandre plus facilemét & plus promptement la vertu de ce remede, qui doit eſtre conduite à la partie bleſſée. Et lors que ne pouuant auoir l'eſpée ou le baſton qui ont fait la bleſſeure, on conſeille au defaut d'iceux de tremper quelque petit baſton dans le ſang de la playe, puis de medicamenter ce baſton de la meſme ſorte, & apres de le mettre en vn lieu, qui n'ait aucun excés de chaleur & de

froideur. Ne peut-on pas remarquer aiſément, que cette ceremonie eſt vaine & ridicule, puis qu'il ne ſert de rien de tenir ce baſton en vn lieu temperé; pendant que l'inſtrument qui a fait la bleſſeure, & le ſang qui eſt ſorty de la playe en quantité, peuuent eſtre expoſez aux iniures de l'air, & apporter autant d'incommodité à la partie offenſée.

L'eſpreuue de laquelle nous auons fait mention, pour ſçauoir ſi le bleſſé doit mourir ou guérir de ſa bleſſeure, n'eſt pas moins ridicule & ſuperſtitieuſe: car s'il paroiſt quelque forme de roſée, ou goutte de ſang au deſſus de cette poudre, que l'on aura appliquée ſur l'eſpée chauffée au feu, c'eſt à cauſe des vapeurs humides que la chaleur fait ſortir de cette poudre, laquelle

contenoit en ſoy quelque humidité, & qui ne peut eſtre vn preſage ny de la vie ny de la mort du bleſſé. Enfin les exemples & hiſtoires qui ont eſté rapportées cydeſſus, pour faire voir les diuerſes alterations qu'vn corps peut receuoir à cauſe de la ſympathie & conuenance qu'il a auec vn autre, quoy qu'abſent & éloigné de luy (quand meſme il n'y auroit aucun ſujet d'en douter, & que l'on ne pouroit pas rapporter ces effets à d'autres cauſes) ne peuuent pas prouuer neceſſairement & préciſement que les playes & bleſſeures ſe guériſſent par vne ſemblable vertu, & ainſi ne ſont pas capables d'affoiblir noſtre party.

FIN.

Extraict du Priuilege du Roy.

PAR grace & Priuilege du Roy, il est permis à ISAAC CATTIER Docteur en Médecine, & l'vn de nos Médecins ordinaires, de faire imprimer & exposer en vente vn sien Liure intitulé, *De la Nature des Bains de Bourbon, & des abus qui se commettent à présent en la boisson de ces eaux, auec vne instruction pour s'en seruir vtilement*, Et defenses sont faites à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, vendre, & debiter ledit Liure sans sa permission, ou de ceux qui auront pouuoir de luy, & ce durant le temps de dix ans, à commencer du iour qu'il sera acheué d'imprimer, à peine de confiscation des Exẽplaires, quinze cent liures d'amende, & de tous despens, dommages & interests, ainsi qu'il est contenu plus au long ausdites Lettres du Priuilege. Donné à Paris le vingt-neufiesme iour de Iuin, l'an de grace mil six cens cin-

quante, & de noſtre regne le huictiéme. De par le Roy en ſon Conſeil. Signé, CONRART.

Ledit ſieur Cattier a cedé & tranſporté ſon Priuilege à Pierre Dauid marchand Libraire à Paris, pour en ioüir ſelon l'accord fait entr'eux.

Les Exemplaires ont eſté fournis.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le 13. Aouſt 1650.

De l'Imprimerie d'Alexandre Leſſelin.

Sur la fin de la Preface au Lecteur, qui est mise au deuant de ces deux discours au lieu de *beuront*, lisez *boiront*.

Fautes suruenuës en l'impression du Traitté des Eaux *de Bourbon.*

PAge 6. ligne 12. *declarant qu'elles* lisez *quelles*. Pag. 62. l. 20. *deux luminaire* pour *deux luminaires*. Pag. 65. l. 17. en quelques exemplaires *dent* pour *ardent*. Pag. 86. l. 9. *temperamens* pour *temperament*. Pag. 99. l. 16. *qu'elle ont* pour *qu'elles ont*. Pag. 102. au bas de la marge ἴσα pour ἶσα.

LA POVDRE DE SYMPATHIE,

DEFFENDVE CONTRE LES OBIECTIONS DE Mʀ CATTIER, MEDECIN DV ROY.

Par N. PAPIN, D. M.



A PARIS,
Chez SIMEON PIGET, ruë Saint Iacques, à l'enseigne de la Fontaine, & de la Syrenne.

M. DC. LI.



A MONSIEVR Mr. CATTIER, Conseiller & Medecin ordinaire du Roy.

MONSIEVR,

Ie croy que personne ne trouuera estrange que n'ayant l'honneur ny d'estre connu de vous, ny de vous connoistre autrement que par les Ouurages que vous auez donnez au public, i'ose publier hau-

tement que nous ne sommes pas de pareil sentiment touchant la poudre de Sympathie, sur tout, puis que ce peu de lignes que ie mets à present au iour, n'est que pour seruir de deffence à ce que i'en ay escrit autrefois. Mais ie ne fais point de doute que plusieurs ne s'estonnent, qu'en estant à ces termes auec vous, ie prenne la liberté de vous dedier la refutation de vos propres objections. Et peut-estre ne serez vous pas exempt de la mesme surprise. Cependant i'espere que ceux qui verront les raisons qui m'y obligent, bien loin de s'en scandaliser, sentiront naistre en leur esprit quelque bien-veillance pour moy. Et i'ose mesme me promettre que vous n'improuuerez pas mon dessein.

La premiere de mes raisons, est la resolution que i'ay faite d'en vser tousiours de la sorte, & de n'escrire iamais nomme-

ment contre les ſentimens d'aucune perſonne viuante, que ie ne luy addreſſe à elle meſme, ou à quelqu'vn de ſes intimes amis les penſées que i'auray contraires aux ſiennes; afin d'eſtre obligé par ce moyen de demeurer dans les termes de la ciuilité & de la modeſtie, qui me ſemble ſi bien ſeante à vne perſonne qui fait profeſsion de l'amour des ſciences; & éuiter ainſi de tomber dans le vice des Critiques de ce temps, qui n'ont point de honte d'employer leurs eſcrits à chanter poüille à la façon des regratieres, à quiconque ne ſera pas de leur ſentiment touchant la ſignification d'vn mot, ou la tranſpoſition d'vne lettre; Et generallement, le vice de la pluſpart des gens d'eſtude, qui ne croyent pas eſtre ſortis de la diſpute à leur honneur, s'ils n'ont farcy leurs eſcrits, d'iniures, d'inuectiues & d'imprecations.

La seconde raison est, qu'estant obligé de faire quelque sejour en cette ville, i'aurois pris à mauuais augure, si ie n'auois peu à mon arriuée m'empescher d'y faire vn ennemy. Car me voyant d'autre part obligé à soustenir les sentimens que j'ay basty sur mes experiences: I'ay creu que je ne pouuois mieux me garantir de l'vn & m'acquiter de l'autre, qu'en taschant de vous faire approuuer ma franchise, & en vsant enuers vous comme j'ay accoustumé enuers mes plus intimes amis. Car comme ie ne tombe pas tousiours d'accord auec eux en toutes choses. Ie ne leur sçay iamais mauuais gré d'auoir des sentimens differens des miens; & ne croy pas que l'affection qu'ils ont conceuë pour moy, se doiue en rien diminuer, si ie ne souffre pas qu'ils gesnent en aucune façon mes pensées.

La derniere raison, & celle qui a le

plus de poids en mon esprit, c'est afin de vous asseurer du dessein que i'ay fait, si mon offre ne vous est point desagreable, d'estre toute ma vie,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble & obeissant seruiteur.
N. P.

A Paris ce 20. Ianuier 1651.

ΚΑλὸν ἐκ τοῦ διδαχθέντος ἔργου λόγος. πᾶν γὰρ τὸ ποιηθὲν τεχνικῶς, ἐκ λόγου ἀνευρέθη. τὸ δὲ ῥηθὲν τεχνικῶς, μὴ ποιηθὲν δὲ, μεθόδου ἀτέχνου διαλεκτικὸν ἐγενήθη. τὸ γὰρ οἴεσθαι μὲν, μὴ πρήσσειν δὲ, ἀμαθίης καὶ ἀτεχνίης σημεῖόν ἐστι.

Ἱπποκρ. περὶ εὐσχημοσύνης.



LA POVDRE DE SYMPATHIE,

DEFFENDVE CONTRE LES objections de Monsieur Cattier Medecin du Roy.

Par N. PAPIN. D. M.



Es admirables experiences de la Poudre de Sympathie que i'ay veuës autrefois dans les armées & en diuers autres lieux, m'obligerent il y a quelques années de mettre au iour mes sentimens touchant les causes naturelles ausquelles on peut attribuer ses effets; plus pour

ſatisfaire au ſcrupule de certaines perſonnes, qui craignoient en ſe ſeruans de ce remede d'eſtre entachées de magie, que pour aucun autre auantage que ie m'en promiſſe.

Ie ne diray point icy de quel air mon petit ouurage a eſté receu en la pluſpart des pays où il a eſté veu: Il me ſuffit qu'il ne s'eſt trouué encore perſonne qui ait entrepris de le combattre ouuertement.

Cependant quelqu'vn de mes amis m'ayant donné aduis, que depuis vn mois vn Medecin demeurant en cette ville auoit eſté de ſentiment contraire au mien, & que ſans me nommer il auoit choiſi la pluſpart de ce que i'allegue en mon liure, l'auoit mis au iour en François & l'auoit refuté, i'ay eu la curioſité de parcourir ſon ouurage, pour conſiderer meurement le poids de ſes raiſons, & voir s'il eſt poſſible que les experiences dont ie ne croy auoir aucun ſujet de douter, manquent ſi fort de raiſons que ce point les face paſſer pour ſuſpectes, ou nous oblige de retomber

dans le ſoupçon de magie.

Mais tout ce que i'y ay rencontré m'a ſemblé ſi foible & ſi peu capable d'eſbranler mes premieres penſées, que ie puis dire qu'elles m'en ont ſemblé meilleures, & ne fais point de doute que ceux qui ſont ſuffiſamment informez de la verité des experiences, ne ſe contentent des raiſons qui ſont deduites en mon liure, ou de celles au moins qui qui peuuent eſtre baſties ſur le meſme fondement.

Et comme ie ne croy pas raiſonnable que mon ſentiment ſoit aueuglement receu en vne cauſe où mon interreſt eſt en quelque façon couché. Ie veux laiſſer au public la liberté du iugement, me contentant pour cét effet de deduire icy les objections que Monſieur Cattier apporte en ſon Diſcours, auec la reſponce qu'il me ſemble qu'on y peut faire & les ſolutions qu'on y peut apporter.

Au reſte il ne faut pas attendre que ie repete icy ennuyeuſemẽt toutes les raiſons que i'ay autrefois couchées par eſcrit pour maintenir la Poudre de Sym-

pathie, puis qu'elles se peuuent voir dans mon premier ouurage : Et si ie traite cette matiere en langage vulguaire, contre mon premier dessein, c'est seulement pour donner la mesme parure à cette deffence de nostre poudre, dont on a reuestu les objections que l'on luy oppose.

L'Autheur du nouueau discours de la poudre Sympathique, apres auoir descrit diuerses sortes d'onguens & de poudres tirées des meilleurs liures, qui sont propres à guerir les playes par vertu sympathique, & deduit assez briefuement la façon de s'en seruir, fait vn abregé des raisons sur lesquelles on appuye ordinairement les effets de ce remede, lesquelles il entreprent de refuter en suite ; & finalement il y adiouste quelques objections.

Les raisons qu'il pose se peuuent reduire à trois, dont la premiere expose les exemples sympathiques qu'on voit arriuer en la nature, tant dehors que dessus le corps humain, en autre occasion que celle des remedes qu'on nomme

proprement sympathiques, entre lesquels il allegue l'effet de l'aiman lors qu'il attire le fer, & qu'il se tourne vers le Nord, l'operation de l'Eliotrope qui panche tousiours vers le Soleil, & du Selinotrope vers la Lune. Il adiouste encore l'effet de l'agathe, à qui on donne la vertu d'appaiser les diuorces d'entre le mary & la femme, & celle de la turquoise qui change de couleur selon les diuerses indispositions de celuy qui la porte, & generallement l'operation des astres par leurs influences, des esprits qui entrent & qui sortent de nos corps, & les substances spirituelles d'où procedent les effets des pierres precieuses, soit entr'elles, ou sur nostre corps. A quoy on peut ioindre ce qu'il dit de l'impression des Astres, & du caractere de quelques animaux graué sur des anneaux, aussi bien que l'effet de cét anneau dont parle Iosephe, par la vertu duquel vn demon fut chassé hors du corps d'vn homme.

La seconde contient les exemples purement sympathiques qui arriuent sur le

corps, soit par le moyen des onguens & poudres de sympathie, ou en d'autres rencontres non moins admirables, comme est l'histoire tirée de Taliacotius & celle de Wanhelmont.

La troisiesme contient deux choses, 1. l'vne est la deduction du milieu c. à.d. du corps ou espace moyen, par lequel la vertu du remede sympathique paruient iusques à la partie malade, sçauoir est vn esprit ou substance tenuë espanduë par tout le monde, & qu'on peut pour cét effet nommer esprit vniuersel, suiuant l'hypothese des Platoniciens & des anciens Philosophes. 2. Et la secõde est vne exposition de la façon d'agir du remede sympathique, dont l'effet depend de deux choses. 1. De sa nature interne exaltée par l'influence des astres, & de la sympathie du sang coulé de la playe sur lequel on l'applique, auec la partie dont il est sorty. C'est à dire à raison du baume naturel qui est encore renfermé dans ce sang, qui au moyen de la puissance sympathique du remede qui luy est ioint, vient à se reünir au corps dont il a esté tiré.

Contre la premiére de ces raisons, qui regarde les effets sympathiques qui arriuent en la nature, ie ne void point qu'il allegue aucune obiection, & quoy que cette partie soit vne des plus puissantes pour appuier les remedes sympathiques, & qui nous fournit vn valable preiugé des admirables effets de la nature au dela de la portée de nostre esprit; il la laisse en son entier, & n'ose combatre le témoignage de tant de personnes dignes de foy. Car encore qu'il dise sur la fin de son Discours, que ces experices ne sont pas tout à fait sans conteste, & se peuuent peut-estre rapporter à des causes differentes de celles qu'on leur attribuë: Cependant il en parle plustost comme les admettant, que les improuuant. Et de plus ce n'est pas destruire des positions particulieres, sur tout lors qu'il s'agit de l'experience, que de les nier en general, sans faire voir ce qui oblige à tenir la negatiue.

Aux experiences particulieres, qui font voir sur le corps les effets de la poudre & qui descouurent hautement la

force de la ſympathie, qui eſt le ſecond point qu'il propoſe pour refuter, il n'y oppoſe que deux choſes. 1. L'vne que Hildanus & A. Paré ne demeurent pas d'accord des effets de ce remede, & 2. l'autre comprent quelques hiſtoires tirées de l'vn & de l'autre Autheur, qui montrent que ce remede ne reüſſit pas touſiours. Mais qui eſt celuy à qui cette inſtance ſoit capable de faire changer d'opinion. Car ſi Hildanus ne l'approuue pas abſolument, ie ne vois pas auſſi qu'il l'improuue, & le recit qu'il fait de
Cent. 3. obſeru. 25. la cure alleguée, ſemble pluſtoſt à l'auantage de l'onguent ſympathique, qu'il n'eſt capable d en faire douter, puis qu'il dit que cette honneſte Damoiſelle qu'on traita par ce remede, d'vne playe à la mammelle, fut guerie promptement & ſans aucune douleur. Que s'il ſe forma en ſuitte vn abcez dans le fonds, n'en peut-on pas apporter diuerſes raiſons qui ne deſtruiſent en aucune façon la vertu ſympathique qui auoit precedé. Car les mamelles eſtans parties glanduleuſes, ſpongieuſes, de na-
ture

ture foible, cõme Galien l'enseigne, & par consequent tres susceptible de superfluités, ne se pouuoit-il pas faire que quelqu'humeur se fut iettée dessus, soit qu'elle eust esté attirée à raison de la playe, ou que telle fust pour lors la mauuaise dispositiou du corps, ce qui est assez ordinaire aux femmes fraichement accouchées, telle qu'Hildanus nous represente celle-cy, à cause du reflux des humeurs qui se fait naturellement de la matrice aux mamelles.

Mais quand nous supposerions que cétabscez ne fût point arriué si la blessure eût esté pensée d'vne autre methode; que peut-on conclure de là? sinon qu'il y auoit peut-estre eu de l'imprudence à ceux qui se mesloient d'appliquer le remede, d'auoir trop promptement laissé boucher les levres de la playe auant que le fonds fust conuenablement incarné: Qui est vne chose qui ne se doit pas moins obseruer dans la cure Sympathique, que dans la Dogmatique, puis qu'en cette sorte, le pus qui naturellement se doit engendrer en tout vlcere

qui s'incarne, ne trouuant plus diffuë, cause necessairement vn abscez.

Et il est bon de faire icy deux obseruations touchant l'vsage de la poudre de Sympathie. L'vne que n'ayant autre vsage que de fortifier puissamment la partie, en sorte qu'il ne suruiene aucuns fascheux accidens, & qu'elle puisse promptement s'acquiter de ce qui est de son deuoir en telle rencontre, sçauoir d'engendrer de bonne chair ou elle manque, & de trauailler à l'vnion des parties separées. Il ne faut pas moins obseruer les regles ordinaires pour le gouuernement des playes, que dans la cure vulgaire, comme de tenir la partie nette de toute ordure, d'empescher que les levres se rejoignent auant le fonds, sur tout où il y a perte notable de substance, de raprocher les vnes des autres les parties trop esloignées, & de separer celles qui s'approchent contre nature, ce qui a necessairement besoin de l'industrie de quelqu'vn, estant au dela des forces de la nature en quelque estat qu'on la considere.

La seconde remarque est fondée sur la precedente, c'est que la facilité de nostre remede sympathique donnant la hardiesse à plusieurs de s'en seruir, qui n'ont aucune intelligence au maniment des playes, faute de sçauoir donner ordre aux legers inconueniens qui suruiennent par fois ; ils laissent tomber les malades dans des accidens fascheux, dont la faute est attribuée au remede, quoy qu'elle ne depende que du peu d'industrie de celuy qui entreprend de l'appliquer : Et ie croy que c'est la seule cause qui a diminué en l'esprit de plusieurs l'estime qu'ils en auoient conceuë.

Quant au iugement de Paré, non plus que celuy d'Hildanus, ie ne croy pas s'il estoit entierement contraire aux experiences que nous auons de nostre remede sympathique ; qu'il deust pour cela faire pancher la balance d'vn autre costé, puis qu'ils ne disent pas qu'ils en ayent fait des espreuues frequentes & particulieres pour en descouurir la verité : mais qu'ils ne raportent que quel-

ques exemples qui n'ont pas parfaitement reüſſi, & à la remarque deſquels ils n'ont pris garde que par hazard, & dont on peut pluſtoſt attribuer le mauuais ſuccez, comme nous diſions tantoſt, à l'ignorance de l'Artiſte qu'au peu deffet du remede.

De plus, nous n'aſſeurons pas que tous ceux qui ſe vantent d'auoir d'excellens remedes ſympathiques, ſoient en poſſeſſion de ce qu'ils promettent: Et ſi nous tenons qu'il ne faut point vſer d'aucun remede Dogmatique, dont la vertu ne ſoit approuuée, à plus forte raiſon le deuons nous dire des remedes Sympathiques, qui ne ſe trouuent pas par tout.

Et au reſte, l'Eſpagnol qui entreprit de guerir monſieur de Martigue, doit il oſter le credit aux remedes Sympathiques, ſi ne connoiſſant pas que le malade eſtoit bleſſé à mort, ſelon le iugement meſme de tous les medecins, il eut la temerité d'entreprendre la gueriſon d'vne perſonne qui en eſtoit incapable?

Ce qui tourne en mon aduis plutost à l'aduantage de nostre Poudre, & generalement des remedes Sympathiques, qu'vne personne qui entreprend de les refuter de tout son pouuoir, ne peut alleguer à l'encontre, que quelques exemples particuliers, dont les circonstances ne iustifient que trop ce qu'il s'efforce de condamner.

Et enfin, si nostre Autheur demeure d'accord auec Paré, que c'est la nature qui guerit les playes, que c'est à elle seule qu'il faut attribuer l'heureux succez de ceux qui en entreprennent la guerison auec le seul charpy, ou sec ou moüillé, & de ceux qui n'vsent point de tentes, & enfin qu'il ny a qu'elle à qui on doiue attribuer la guerison de ceux qui se sont seruis de la Poudre de sympathie: Nous demeurerõs d'accord auec luy, puis que nous croyons suiuant le sentiment d'Hippocrate, que la nature est le principal agent en la guerison des maladies, & nous luy auoüerons volontiers deux choses. 1. Que plusieurs playes se peuuent guerir sans aucune

industrie, sçauoir quand elles sont petites, simples & en vn corps bien disposé: Et 2. qu'il y a parfois telle complication de mal où la Poudre de sympathie n'est pas suffisante & a besoin de remedes internes, cōme lors qu'il se rencō. plenitude extraordinaire, ou vne abondance notable de mauuaises humeurs, ou bien lors que l'hæmorrhagie est trop impetueuse & procede de vaisseaux notables, & de plus, où la fracture & dislocation sont iointes, rien ne se peut faire sans l'industrie de la main. Mais que peut-on inferer de là, sinon que l'action de la Poudre ne se fait paroistre que sur les parties similaires, & qu'elle ne peut leur communiquer de nouuelles facultez, & que comme en certaines choses la nature quelque robuste & parfaite qu'elle soit, a besoin absolument du secours de dehors, & de la main industrieuse de l'ouurier: la Poudre de sympathie n'est pas capable de la mettre aux termes de pouuoir tout faire d'elle mesme, & de se passer de tout secours: Mais il faut distinguer vn effet de

l'autre, & conceuoir que par la Poudre de sympathie nous n'entendons pas vn remede capable de guerir la nature quelque indisposition qui luy puisse suruenir : mais qui peut seulement les autres obstacles estans dehors, la fortifier en telle sorte, qu'elle se surmontera soy-mesme de beauconp, & produira bien à la verité les mesmes effets qu'auparauant, & d'espece du tout semblable : mais d'vne façon incomparablement plus noble, plus parfaite & plus efficace. Elle retiendra plus estroitement le sang dans les veines, & empeschera plus aysement l'hæmorrhagie : mais non pas qu'elle puisse boucher toute seule les grandes ouuertures des vaisseaux. Elle cuira le sang, engendrera de nouuelle chair, & reünira les parties separées d'vne façon bien plus prompte, plus entiere & dont la difference sera facile à remarquer, si on a tant soit peu d'experience de l'vne & l'autre sorte de guerir les playes, auec & sans sympathie. Mais si l'on pretend que ce remede serue de saignée, de purgation,

de tirebale, & satisface indifferemment à toutes sortes de necessitez & d'indications; ie ne doute point qu'on ne passe pour ridicule dans l'esprit des plus iudicieux.

Et c'est icy encore qu'il faut respondre à deux objections de nostre Autheur, l'vne conceuë en ces mots, *qu'il n'y a eu aucun qui ait recommãdé nostre Poudre pour les playes d'arquebusades, esquelles il y a contusion & fracas, ce qui fait voir que ce remede n'a aucune vertu*; Car pour ne point dire, que c'est mal argumenter de faire vne proposition generalle d'vn exemple particulier, quand nous demeurerions d'accord que là où il se rencontre grande contusion & fracas, deuant que la Poudre puisse librement agir, il faut que le Chirurgien donne ordre à deux choses, à separer les corps estranges, comme les esquiles d'os, les bales & semblables, & à procurer par quelque autre remede que sympatique, la cheûte des chairs contuses & qui sont comme mortifiées, faut-il conclure de là qu'elle n'aye aucun effet? &

au contraire ne voyons nous pas apres que ces obstacles sont ostez, qu'elle agit tres puissamment, & qu'il n'y a personne qui ne soit capable de remarquer son effet? Que si elle ne suffit pas pour tirer dehors tous les corps estranges, c'est pour la raison que nous disions tantost, qu'elle ne communique pas à la nature des facultez d'espece differente de celles qu'elle possede : mais sert seulement à les fortifier & à les reduire en vn estat plus parfait.

L'autre objection est fondée sur la diuerse constitution des personnes blessées, *laquelle*, ainsi qu'il dit, *empesche qu'vne blessure se puisse guerir d'vne mesme façon en toutes sortes de personnes, & chaque partie blessée estant de differente nature, demande des remedes qui luy soient appropriez*, ce que nous luy accordons volontiers, puis qu'y ayant telle rencontre où l'industrie du Chirurgien est necessairement requise, il ne faut pas exiger de la Poudre de sympathie, qu'elle face des effets au delà de sa nature & de la vertu que nous luy attribuons. Et quant à la diuer-

ſité des remedes qui eſt reqiuſe à chaque partie, ſelon ſa nature particuliere; c'eſt ce qui ſe rencontre merueilleuſement bien en la cure ſympathique, ainſi que nous auons expliqué ailleurs, puis que la ſympathie eſtant tirée de la partie meſme qu'il eſt queſtion de guerir, autre eſt celle de la teſte, autre celle de la poitrine, autre celle des pieds, & generallement, chaque partie rencontre en ce remede ce dont elle a preciſement beſoin, c'eſt pourquoy il a tort de faire paſſer pour vne folie, la croyance que nous auons que la Poudre de ſympathie eſt capable de contribuer indifferemment à la gueriſon de toutes ſortes de bleſſures, moyennant qu'on ne neglige pas d'y apporter l'induſtrie que chaque playe peut requerir, auant que noſtre Poudre produiſe ſon effet.

Nous auons dit cy-deuant, que la troiſieme raiſon des effets Sympathiques conſiſte en la poſition d'vn eſprit vniuerſel & ſubſtance moyenne, qui ſerue de vehicule & de milieu, pour tranſporter d'vn lieu à l'autre la vertu Sympathi-

que, & en la consideration du moyen par lequel cét effet est produit en l'application du remede. A la premiere position nostre Autheur n'objectant aucune chose, nous ne luy dresserons point de procez sans sujet: Mais il nous reste seulement à examiner de quelle façon il combat la production de l'effet sympathique, & pour cét effet nous le suiurons pas à pas.

Il dit premierement que c'est vne maxime receuë parmy les Philosophes que nulle action ne se peut faire sans attouchement, qui se fait ou lors que deux corps se touchent de pres, ou lors que l'vn d'iceux, quoy que distant & esloigné de l'autre ne laisse pas d'agir sur luy. Il n'est pas question de la premiere sorte, puisque nous demeurons d'accord que l'effet Sympathique est ordinairement produit nonobstant vn espace notable.

Quant à la seconde, il la diuise encore en deux classes; dont la premiere comprend la communication entre deux corps esloignés qui se fait par le moyen des atomes ou parties deliées

qui s'escoulant de l'vn ou l'autrre corps, sont portés iusques à l'autre. Et en la seconde il y range la communication des especes qu'on appelle vulgairement intentionnelles, telles que sont les sons, les couleurs & ainsi qu'il adiouste, la lumiere & les odeurs.

Il dit donc qu'il n'y a pas d'apparence que l'effet de nostre Poudre se puisse rapporter à la premiere classe, puisque s'appliquant d'ordinaire en petite quantité, tous ses atomes seroient espuisez deuant que de paruenir à la partie malade, & qu'ainsi le sujet manquant, l'effet qui y est attaché, viendroit necessairement à cesser. Mais qui luy a dit qu'encor qu'il se face vne communication d'atomes, le sujet dont ils partent soit si promptement dissipé : ne sçauons nous pas que le musc & le camphre ne touchent nos sens que par ce moyen, & cependant quoy qu'ils s'espandent iusques à vn espace fort considerable, ils ne laissent pas de subsister plusieurs années en vn estat parfait & sans diminutiõ cõsiderable, au lieu qu'il nous suffit que nostre

remede puiſſe durer peu de iours, ou au moins quelque ſemaine. Et pour ce qu'il dit que ſa ſubſtance ſeroit eſpuiſée ſi elle eſtoit obligée de remplir tout l'eſ. moyen qui ſe rencontre entre le remede & la partie malade, il a peu prendre garde à ce que nous auons dit en noſtre Traité, que l'eſpace doit eſtre limité, & ne ſe pas imaginer qu'il n'y ait point de diſtance capable de diminuer ſon effet, Mais cependant ſoit que nous maintenions l'opinion que nous auons poſée en noſtre premier Diſcours, que cette communication Sympathique ſe fait au moyen de l'eſprit vniuerſel, ou de cette ſubſtance de nature imperceptible qui eſt reſpanduë par tout, laquelle ſert cõme d'organe pour tranſporter toutes les facultez qui ſurpaſſent la portée des élemens, laquelle me ſemble fort admiſſible & conforme à la raiſon, ſoit que nous demeuriõs d'accord auec ceux qui eſtiment que toute communication entre les corps eſloignez, meſme celle que l'on comprent ſous le nom d'eſpeces ſenſibles ou intentionnelles, ne ſe fait que

par le moyen d'vn eſcoulement d'atomes & par vne ſubſtance corporelle, comme la doctrine de Democrite ſemble le prouuer manifeſtement, nous ſerons contrains d'auoüer que cette inſtance de l'eſloignement eſt de peu d'efficace contre l'effet de noſtre Poudre.

De fait la lumiere ne paſſe elle pas en l'eſprit de pluſieurs pour vne ſubſtance corporelle & neanmoins celle du Soleil ſe communique en vn inſtant d'vn bout à l'autre du monde, ſans que ſon ſujet ſoit eſpuiſé depuis tant de ſiecles.

Les influences des aſtres qui penetrent iuſques aux entrailles de la terre; y produiſent des effets ſi ſenſibles, que pluſieurs oſent bien leur attribuer vne nature corporelle, & cependant qui a remarqué que la groſſeur de ces corps en reçoiue quelque diminution ? Les couleurs ſont aſſez voir leur corporeité, & qu'elles ne ſe rendent ſenſibles que par les atomes qu'elles enuoyent de toutes parts, puiſque ſe diſſipant peu à peu, elles perdent premierement leur eſclat, & s'eſuanoüiſſent enfin

entierement ; Et cependant iusque à quel espace ne se font elles point apperceuoir, & combien de siecles sont requis auant qu'elles reçoiuent vne alteration considerable?

Le mesme se peut encore remarquer sur l'ayman, dont la moindre portion au delà mesme de la Ligne, va rendre hommage par ses atomes, aux parties plus esloignées du Nord, qui est vn exemple seul capable de diminuer nostre admiration en toute autre rencontre, & qui donne vn suffisant preiugé de toutes les actions sympathiques.

On peut encore adiouster en ce rang l'exemple des maladies contagieuses, dont les moindres semences non seulement se communiquent d'vn lieu à l'autre, nonobstant la distance assez considerable : mais mesme s'attachant à vn troisiesme corps, comme du linge, du drap & semblables, se conserue plusieurs années sans diminution de forces. Car pour moy ie ne comprens pas pourquoy Monsieur Cattier reiette cét exemple, puis qu'il prouue manifestement, que

plusieurs substances corporelles se peuuent étendre iusques à vne distance notable sans rien diminuer de leur force. Et pour la raison qu'il allegue, que la santé ne se communique pas comme la maladie, à cause que les vapeurs qui sortent d'vn corps sain sont douces & benignes, au lieu que celles qui procedent d'vn corps mal disposé, sont acres & malignes, elle ne fait rien à nostre sujet, puisque c'est assez qu'il auouë qu'il se fait égallement communication des vnes & des autres, car en suite pour ce qui regarde la façon d'agir, il la faut tirer de la force sympathique, & non du cours ordinaire qui se remarque en la nature. Il s'eforce aussi de banir l'effet de nostre Poudre de la seconde classe, qui attribuë au coulement d'especes la communication des corps esloignez, & dit pour raison qu'elles ne se pourroient pas estendre si au loin, chaque chose ayant ses limites, comme nous voyons l'ayman dont l'effet d'attirer le fer, vient à cesser à certaine distance. Mais premierement ie croy qu'il n'a pas raison d'at-

tribuer

tribuer au seul coulement d'especes l'operation de l'ayman sur le fer, puisque ce mot n'a esté inuenté que pour l'accommoder aux objets des sens. Secondement tous ceux qui ont traité cette matiere attribuent cét effet à vn coulement notable d'atomes, qui partans de l'ayman s'insinuent dans les pores du fer, ou comme veulent les autres, qui dissipant l'air qui est entre ces deux corps, oblige le fer par la fuite du vide à s'approcher de l'aiman. Et ce qui confirme ce sentiment, c'est que la vertu de l'ayman se dissipe assez facilement.

En 3. lieu, ne deuoit-il pas plustost rapporter l'effet de l'aiman lors qu'il se tourne vers le Pole, qui ne reçoit point de limites, que celuy d'attirer le fer, qui n'insinuë pas si parfaitement l'estenduë de nostre remede.

Et en quatriesme lieu, puis qu'il entreprenoit de parler du descoulement qu'on nomme especes intentionnelles, pour y accomparer l'effet de nostre Poudre, que n'alleguoit-il l'exemple des couleurs qui s'espandent au loin & au

large sans grande diminution de leur force.

Ie sçay bien qu'il fait deux objections, l'vne touchant la lumiere qui ne peut penetrer les corps opaques, & l'autre touchant les odeurs & la fumée qui sont transportez çà & là par les vens, sans se pouuoir maintenir par l'air en vn estat stable, voulant dire par là, qu'il n'est pas croyable que la vertu de nostre Poudre ait plus de penetration que la lumiere pour franchir tous les obstacles qui se peuuent rencontrer en son chemin; & qu'estant communiquée par le moyen d'vn flux de substance, elle ne se guarantira pas mieux de l'impetuosité des vens & autres causes qui transportent çà & là l'air & les substãces qui y sont respãduës.

Mais lors qu'il est question de raisonner par exemples, il ne suffit pas d'en rapporter vn ou deux pour establir ce qu'on a dessein de poser, puis qu'vn exemple conuenable nous est vn suffisant preiugé pour la confirmation de nostre opinion, combien qu'on en peust alleguer cinq cens autres dif-

ferens. Ainsi si toutes les substances estoient distraites en leur chemin par la rencontre d'vn corps opaque, comme la lumiere, on pourroit inferer de là que nostre Poudre ne peut communiquer sa vertu lors qu'elle trouue pareil obstacle, mais il y a milles autres choses qui mesprisent ces empeschemens, comme sont les sons, les odeurs, en diuerses rencontres, les influences des astres qui penetrent iusques au fonds de la terre, l'ayman qui agit sur le fer au trauers de grosses pieces de bois, & le mesme qui se tourne vers le Pole quelque muraille qu'on luy puisse opposer: Tous lesquels exemples nous font assez voir qu'il y a plusieurs substances dans la nature qui trouuent des conduits assez sensibles en toute sorte de corps pour se communiquer au trauers.

Pour l'autre exemple, si la substance des odeurs respanduë dans l'air aussi bien que la fumée, ne se peut exempter d'obeir aux mouuemens des vens, il y a neantmoins plusieures substances qui sont d'vne autre nature, & ainsi la lu-

miere & les couleurs sont inebranlables & penetrent l'air d'vn mouuement droit, sans ressentir aucune agitation; autant en peut-on dire de l'effet de l'aiman qui se conserue entier quelque agitation qui soit dans l'air voisin. Et ainsi tous les exemples qui ont esté alleguez ne prouuent autre chose qu'vne varieté de nature qui se rencontre entre les substances sublunaires, & qui ne destruit point celle que nous reconnoissons en nostre Poudre, mais qui est plustost capable de seruir à sa confirmation, & de nous donner vne idée de la façon qu'elle opere.

Ie laisse donc cette instance pour acheuer de resoudre quelqu'autres objections qu'on fait contre nostre Poudre, ou plustost contre les remedes Sympathiques, dont la premiere est prise de la matiere dont on se sert pour cét effet, car c'est ce que nostre Autheur obiecte, que de ceux qui vsent de ce remede en forme de Poudre, les vns ne prennent que le vitriol, & les autres se seruent de diuers ingrediens, comme de mousse de

crane humain, de mumie, de vers de terre & semblables, ce que font pareillement ceux qui preparent ce medicament en forme d'onguent, y adioustant les vns vne graisse & les autres vne autre, chacun le preparant diuersement, d'où il conclud que ce remede est non seulement incertain; mais sans aucune efficace.

Et cependant puisque les remedes Sympatiques ne sont autre chose que des matieres capables de destacher les parties balsamiques, & si vous voulez la portion de l'humide radical qui s'est separée du corps auec le sang coulé de la playe, pour la faire retourner en sa source, accompagnée aussi de certaines qualitez procedantes du remede, propres à contribuer à la prompte guerison de la playe. Qui trouuera estrange qu'il se rencontre plus d'vn remede en la nature capable de produire cét effet; lequel dependant en mon auis d'vne espece de fermentation que la matiere Sympatique produit sur le sang où elle est appliquée, faisant par ce

moyen separation exacte des parties heterogenes, il n'est pas plus difficile de conceuoir que cette faculté soit attachée à diuerses matieres, que celle de faire leuer le pain, qui se remarque au vinaigre, en l'escume du vin nouueau & en celle de la biere ; Que celle de preparer les humeurs dans le corps, & les disposer à la purgation, qui se remarque peut estre inegalement ; mais toutesfois d'vne façon tres considerable, ie ne diray pas aux racines aperitiues, dont l'effet me semble incertain ; mais au tartre vitriolé, à la créme de tartre, au crystal mineral, en l'acié preparé, au vitriol de Mars & en plusieurs autres. Et enfin il n'est pas plus difficile de s'imaginer que cette faculté Sympathique soit attachée à diuerses matieres, que celle par exemple de purger la bile, comme en l'aloës, la rhubarbe, la scamonée, le suc de roses pales, ainsi qu'on le pose vulgairement ; celle de vider la pituite qu'on attribue à la colloquinte, aux hermodates, au turbith, au mechoacham & ainsi des autres. C'est pour-

quoy personne ne doit trouuer estrange si chacun se sert diuersement de remedes differens pour la cure Sympathique, selon que l'experience luy en a apris les facultez. Et ainsi pour mon particulier, comme n'ayant fait espreuue que du vitriol preparé, ie n'ay point voulu faire parade des diuers remedes qui se trouuent dans les Autheurs: mais neantmoins ie n'ay pas pretendu diminuer leur credit, ny les faire passer pour du tout inutiles, puis qu'au contraire ie croy qu'il s'en peut encore rencontrer qui ne luy sont en rien inferieurs; mais c'est à ceux qui en ont l'experience d'en faire part au Public. Ie croy donc que cette objection ne fait rien contre les remedes Sympatiques.

La seconde est prise de la preparation du remede, & semble proprement s'attaquer à la Poudre de Sympathie faite auecque le vitriol preparé au Soleil, pendant qu'il est au signe du Lyon: car il dit, *qu'il ne sert de rien d'asseurer que cette Vertu est deriuée de l'influence Celeste, puis que cette cause est trop generalle; & ne*

peut pas produire vn mesme effet en toutes sortes de personnes, qui n'ont pas vne semblable disposition. En quoy il semble qu'il ne fait pas distinction de l'operation du Soleil & de son influence sur le remede pour sa preparation, & de celle du remede desia preparé, lors qu'il agit sur le sang coulé de la playe pour la cure Sympathique, quoy que cependant il y ait pareille difference entre ces deux choses, qu'entre l'effet du Soleil pour la production des plantes, & celuy des plantes paruenuës à maturité, lors qu'elles contribuent à la nourriture de nostre corps. De fait comme en l'exemple des plantes, le Soleil par sa chaleur vitale suscite premierement la vertu interne des semences & prepare la terre voisine pour leur nourriture, faisant par ce moyen qu'elles viennent en suite à se gonfler, à germer, à produire vn tronc, des racines & des branches, à prendre leur accroissement conuenable, à produire leur fruit chacune selon son espece: De mesme quand le Soleil agit sur le vitriol, il le penetre iusques

aux moindres petites parties, ſepare ce qu'il y a d'excrementeux, exalte la vertu diſſoluente qui ſe rencontre en ſes premiers principes, & fait par ce moyen qu'il eſt conuerty en vne eſpece de leuain (qu'il me ſoit permis de le qualifier de ce nom) propre par ſa vertu diſſoluente & fermentatiue à diſſoudre le ſang ſur lequel il eſt appliqué, à en extraire les parties heterogenes, & à produire l'effet que nous nommons Sympathique.

Ce n'eſt donc pas que le Soleil aye des influences particulieres par leſquelles il agiſſe ſur le vitriol, & qui ſoient d'eſpece differente de celles qu'il employe à la production des plantes : mais comme on dit que le Soleil & l'homme engendrent vn autre homme ; à cauſe que l'influence du Soleil agit ſelon qu'elle eſt determinée par la diſpoſition de la matiere ſur laquelle elle produit ſon operation. Ainſi autrement agit elle ſur le vitriol quelle ne fait ſur les plantes, à raiſon que la diuerſité de la matiere fait auſſi que ſon action eſt diuerſement receuë par les vns & par les

autres. De mesme aussi c'est le mesme Soleil qui produit l'or, l'argent, le fer, l'estain, le cuivre & le plōb : mais de matieres differētes & diuersemēt disposées. Cette instance donc de l'vniuersalité de l'action du Soleil n'est d'aucune consequence pour destruire ce que nous auōs posé de son operation sur le vitriol.

Et quant à l'autre partie de l'operation Sympathique, qui regarde l'effet du vitriol desia preparé, qui ne voit que l'objection de nostre Autheur n'a pas plus de force à l'encontre, qu'elle en a pour la destruction de la premiere, qui comprent l'action du Soleil sur le vitriol? Car lors que nostre Poudre a acquis sa perfection, elle agit à la verité d'vne façon égale en toutes les applications; mais neantmoins son effet est diuersifié selon la difference du sujet dont le sang est tiré, & selon la complexion, non seulement de chaque personne, mais aussi de chaque partie blessée, qui est ce que nous auons posé comme vn fondement en nostre premier escrit, & que nous auons expliqué plus au long.

La troisiesme obiection est tirée de l'appliquation du remede, laquelle nostre Autheur propose en forme d'argument à deux branches, qu'on nomme vulgairement Dilemme. *Si*, dit-il, *l'application de ce remede sur l'instrument qui a fait la blessure auoit la puissance de la guerir, il faudroit que cette vertu vint de l'instrument ou du medicament, que si elle venoit de l'instrument, ce seroit vne pure folie d'y ioindre l'application du remede; que si elle venoit du remede, ne deuroit on pas l'appliquer plustost sur la blessure que sur l'instrument qui a fait la playe?* En quoy certes il n'a pas obserué toutes les formes de l'argument, puis qu'il a oublié la principale branche composée des deux precedentes, sçauoir que la vertu Sympathique depend de l'applicatiõ du remede sur le sãg coulé de la playe ou sur l'instrument qui l'a faite. Car qui ne sçait que si la force de la Sympathie dependoit simplement de l'instrument qui a blessé, ou du sang qui y est attaché, il ne feroit point besoin de chercher aucun remede pour paruenir à nostre intention, la Sympa-

thie se produisant ainsi d'elle mesme sans aucun agent exterieur. Mais comme nous reconnoissons que cela ne se peut faire sans l'application du remede qui dispose le sang, ainsi que nous auons dit cy-deuant, à rendre aux parties du du corps dont il est sorty la portion d'humide radical qu'il auoit entrainée auec soy, aussi ne doit-on pas trouuer estrange qu'on soit astraint à la necessité de se seruir du remede & d'appliquer l'agent au patient ainsi qu'on a de coustume de parler.

Quant à l'autre branche par laquelle il pretend si cette vertu depend du remede, qu'il doit estre appliqué sur la partie malade, & non sur l'instrument. Il sçait bien que ce n'est pas vne reigle generalle en Medecine, puis que les remedes cardiaques & hysteriques, c'est à dire, ceux qui sont propres à fortifier le cœur, & qui ont la vertu de repousser la matrice en bas, se doiuent souuēt appliquer au nez. Les amuletes dōt la plupart des Medecins sōt d'accord pour la peste, pour l'epilepsie & semblables, se met-

tent rarement sur la partie mesme qu'on croit estre attaquée: Le vif argent porté à la ceinture fait mourir la vermine qui se trouue en tout le reste du corps. Et ce que nous pouuons dire de plus, c'est que nostre cure Sympathique n'ayant rien de commun auecque la pluspart des autres effets qui se font en la Medecine, on ne doit pas aussi s'astraindre à tous ses axiomes. De plus qui comprendra que le remede doit premierement agir sur le sang qui est sorty de la playe, & l'effet qu'il y doit produire, reconnoistra aussi facilement pourquoy cela doit estre fait au dehors & non sur la playe mesme dont le sang est sorty; puis qu'il n'est pas question de remettre dans le corps les parties grossieres, terrestres, excrementeuses & desia corrompuës du sang qui en est sorty; qui seroient plustost capable de luy faire tort, que de contribuer à sa guerison: mais seulement celles qui sont æthe-rées, spiritueuses & de nature celeste, ce qui n'a point besoin d'vne application immediate. Et enfin comme nous

croyons que le vitriol communique quelque chose de sa nature & de sa vertu pour cette guerison, qui ne sçait s'il s'en faisoit application sur la partie mesme, qu'il seroit capable de la brusler par sa vertu à demy caustique, & que son excessiue astriction iointe à la vertu extraordinaire qu'il a de dessecher, apporteroit plus d'incommodité, qu'il ne contriburoit à la guerison de la playe? au lieu que ne luy enuoyant que quelques parties plus pures, plus spiritueuses & plus destachées de la terrestrité; la distance du remede fait que nous rencontrons iustement la mediocrité qui est necessaire pour nostre intention; ce qui doit seruir de response à cette troisiesme objection.

La quatriesme est prise de l'operation: Car l'experience ayant fait voir, ainsi que nostre Autheur auoue, que les remedes Sympathiques seruent aussi bien à la guerison des asnes, des cheuaux, & semblables animaux blessez, qu'aux playes du corps humain (ce que ie prens desia pour vn bon argument de mon

ofté, puis qu'il demeure d'accord de l'experience) Il infere de là deux choses, ou que cette guerison prouient d'ailleurs que du remede, ou qu'il y a vne conformité de nature entre l'homme & les bestes. Mais pour la conformité, il est certain que comme elle n'est pas absoluë puisque l'homme constituë vne espece differente, & qu'il a vne forme beaucoup releuée au dessus de celle des bestes, elle n'est pas aussi fort esloignée en diuerses choses. Les Philosophes sont d'accord que nostre corps est composé des mesmes elemens que celuy des bestes, elles ont les mesmes facultez naturelles & vitales que nous, & à peu pres les mesmes organes, elles sont cõposées de mesmes parties similaires, & la liqueur qui coule dans leurs veines, n'est pas fort differente de celle qui se remarque dãs les nostres. Et au reste elles sont sujettes à la plus part de nos incommoditez & reçoiuent guerison par les mesmes remedes, si vous en exceptez peut-estre la dose, qui ne fait rien à l'essence de la chose. Qui trouuera donc estran-

ge que les mesmes remedes Sympathiques qui agissent sur le sang de l'homme facent semblablement paroistre leur efficace sur celuy des bestes, & qu'elles en reçoiuent vne égale vtilité? Car pource qu'il dit, que l'effet de ce remede vient de sa conformité & de sa sympathie auecque les blessures du corps humain, Il faut distinguer le remede deuant & apres l'application sur le sang: Car deuãt l'application il n'a pas plus de conformité auec le corps de l'homme qu'auec celuy des bestes, particulierement s'il est question de nostre Poudre preparée auec le vitriol; (car ie laisse à part les remedes tirés des parties mesme de l'homme, qui sans doute ne doiuent pas auoir pareil effet sur les bestes) mais apres l'application sa Sympathie auec tel sujet ou tel autre, depend du corps mesme dont le sang a esté tiré, soit celuy d'vn homme ou celuy d'vne beste, & de tel ou tel indiuidu en particulier. Car comme nous auons dit cy-deuant de l'influence des astres & de l'operation du Soleil icy bas, la vertu sympathique
que

que noſtre Poudre poſſede en general & à la cõſiderer ſeule, vient à eſtre determinée par quelque ſujet particulier, auant que de produire ſon operation, & ainſi ſon obiection eſt nulle.

La cinquieſme & derniere, tirée de la façon qu'on a accouſtumé de conſeruer le remede appliqué ſur le ſang pendant que la playe eſt encore ouuerte, conſiſte en deux points, dont le premier combat le ſoin auec lequel on le ſerre & enuelope, *quoy qu'il ſemble*, dit-il, *qu'on le deuſt pluſtoſt expoſer à l'air, afin qu'eſtant ainſi en liberté il paruint plus facilement à la partie malade.* Et l'autre improuue la temperature moderée du lieu auquel on le conſerue.

Mais quant au premier; Il eſt aſſez aiſé de iuger par ce que nous auons dit cy-deuant, qu'il n'eſt queſtion en l'application de ce remede, que de rendre à la partie bleſſée certaines portions de ſubſtance de nature celeſte, ætherée & ſubtile qui ſont renfermées dans le ſang qui eſt ſorty dehors; & leſquelles pouuant ayſement paſſer au trauers des po-

res plus imperceptibles de quelque corps que ce ſoit, n'ont point beſoin d'eſtre expoſées à vn air deſcouuert, qui quand il n'auroit point d'autre mauuais effet, ſeroit capable de diſſiper trop promptement toute l'humidité contenuë dans le ſang & la tranſporteroit çà & là auant que la Poudre y euſt peu produire ſon operation, & ainſi rendroit noſtre remede inutile, ou au moins de tres peu d'effet: Ce que l'on peut dire pareillement du chaud & du froid exceſſif, qui eſt le ſecond point de l'obiection, dont le premier peut diſſiper trop promptement toute l'humidité du ſang, & le froid au contraire empeſcher par la puiſſance qu'il a de reſerrer, que la Poudre ne puiſſe ſuffiſamment fermenter le ſang, & ainſi l'vn & l'autre rendroient ſa vertu ſans effet.

Et de plus, puiſque nous reconnoiſſons la merueilleuſe correſpondance qui eſt entre la partie bleſſée & le ſang couuert de noſtre Poudre, en ſorte que les principales qualitez de l'vn paruiennent à l'autre, n'eſt-ce pas bien fait de ne point

souffrir que le sang ainsi disposé soit exposé à aucunes qualitez excessiues de l'air, dont nous ne voulions aussi que la partie malade se ressente ? & ceux qui ont l'experience de ce remede, ne font point de doute que cela ne soit de tres grande consequence pour conduire la blessure en meilleur estat, ou la faire tomber en pis.

Car pour ce qu'il objecte que souuent l'instrument dont a esté faite la blessure qui est couuert de sang, & le sang mesme qui est coulé de la playe sont exposez aux iniures de l'air : La responce en est facile, puis que n'y ayant point eu de Poudre dessus, ils ne peuuent pas produire pareil effet que le sang qu'on employe pour ce sujet: Ce qui fait que plusieurs respandent de la Poudre sur tous les linges qu'ils tirent de la playe, & generalement sur tout le sang qu'ils peuuent recouurer, afin que l'effet Sympathique en soit plus parfait. Les autres croyent qu'apres la premiere application il suffit de serrer les autres linges proche de celuy où est la Poudre, pource

qu'ainſi les eſprits qui ſortent de l'vn ſe portans dans les autres y produiſent vn pareil effet. Et c'eſt le ſentiment que i'ay ſouſtenu dans mon Traité, fondé ſur diuerſes raiſons, dont l'vne eſt pour eſpargner la Poudre, de laquelle on eſpuiſeroit autrement vne grande quantité en chaque playe, & l'autre eſt fondée ſur l'exemple des choſes qui ſe fermentent, dont la ſeule odeur, c'eſt à dire les eſprits qui s'en eſleuent, ſont capables de produire le meſme effet ſur les ſubſtances de pareille nature qui leur ſont voiſines: Ainſi le vin viel ſe trouble & viêt à boüillonner au temps de la vandange quand il eſt aupres du vin nouueau, le vin s'aigrit eſtant aupres du vinaigre, & generallement tout ce qui ſe fermente ou qui ſe pourrit en fait le ſemblable: Car pour n'en pas dire dauantage des liqueurs où cet effet n'eſt que trop ſenſible, les chairs des animaux lors qu'elles ſe corrompent attendriſſent premierement & font gaſter, enfin celles qui leur ſont voiſines; ce qui ſe remarque pareillement au froment &

autre bled empiré ou eschauffé, qui cõmunique le mesme vice à celuy qui sera enfermé dans vn mesme lieu quoy qu'à vn espace assez notable, & l'exemple des fruits à cét égard est si vulgaire, qu'il n'est pas besoin de le rapporter.

Peut estre que cét exemple des choses qui se corrompent, que nous alleguõs pour faire conceuoir l'effet de nostre Poudre sur les linges voisins abbruuez de sang & de matiere purulente, semblera suspect à plusieurs, comme si nous prouuions par là, que son operation ne tend qu'à faire pourrir & corrompre les choses sur lesquelles elle agit; Mais ceux qui auront plus de connoissance de la nature de la Fermentation dont nous faisons dependre sa vertu, n'y trouueront aucune difficulté, sçachans que ce mesme mouuement interne des substances, fondé sur leur sympathie ou antipathie est à la verité le principal moyen dont la nature se sert pour la destruction & la corruption de tous les corps mixtes: mais aussi celuy qui luy sert d'instrument admirable pour la pro-

duction, pour la viuification & pour l'entretien de tous ses ouurages. Mais cette matiere qui doit passer pour le supplement des liures d'Aristote de la Generation & Corruption, merite bien vn trauail à part pour la reseruer à vne autre fois. Et il est temps de finir cét ouurage, puisque i'ay satisfait selon mon dessein à toutes les objections proposées contre nostre Poudre.

Cependant puisque mon cher Du Prat, quoy qu'il s'interesse fort peu aux effets de nostre Poudre, est d'auis que pour satisfaire dauantage le Lecteur & luy faire mieux conceuoir les matieres dont il s'agit, i'adiouste vn abregé de tous les sentimens qui sont contenus dans mon premier Liure; Ie le feray d'autant plus volõtiers, que Mõsieur Cattier se plaint en son Discours de l'obscurité des raisons de ceux qui ont escrit des operations Sympathiques.

Tout ce que i'en ay dit se peut rapporter à quatre chefs, dont le premier enseigne quelle est la matiere de la Poudre, & la façon de la preparer; Sçauoir le

Vitriol Romain conuenablement purifié, lequel on fait calciner en blancheur aux rayons du Soleil pendant les chaleurs de la Canicule.

Le second expose la maniere de s'en seruir, qui est de receuoir sur vn linge le sang qui sort de la playe, & de verser dessus auant qu'il soit seché quelque portion de la Poudre, puis le garder en vn lieu temperé, non trop esloigné du malade, & auoir soin de tenir la playe nette.

Le troisieme contient les merueilleux effets de ce remede, tirez tant des experiences de plusieurs personnes dignes de foy, que des miennes propres.

Et le quatriesme comprend le raisonnement touchant sa façon d'agir, qui se peut diuiser en deux parties, dont la premiere gist en l'exposition d'autres exemples & operations Sympathiques qui se remarquent en la nature, qui peuuent seruir de preiugé pour confirmer celle de nostre Poudre. Et l'autre contient les raisons qui regardent particulierement nostre remede.

Ie n'examineray point icy toutes les autres matieres, puis qu'elles ne reçoiuent aucune difficulté, & qu'on ne les peut accuſer d'eſtre obſcurement deduites en mon Traité. Mais pour ce dernier point, voicy de quelle façon ie l'explique.

Premierement ayant ſuppoſé ſelon le ſentiment ordinaire, qu'il ne ſe fait point d'action entre deux corps eſloignez, ſinon au moyen de la communication de l'vn à l'autre ou par vn flux & coulement d'atomes, ou par l'impreſſion virtuelle des qualitez de l'vn ou de l'autre ſur vn troiſieme corps qui ſe trouue entre deux, & qui tient lieu de moyen & de vehicule: Ie ſouſtiens que noſtre Poudre produit ſon effet en ces deux façons; c'eſt à dire qu'il ſe porte certains atomes du lieu du remede iuſques à la playe; & que de plus il ſe fait vne impreſſion des vertus du remede ſur vne ſubſtance moyenne, qui ſe communique pareillement à la partie bleſſée.

Ie poſe en ſecond lieu pour vn fondement certain l'axiome d'Hippocrate,

que c'eſt la Nature qui guerit les maladies: où par ce mot de Nature i'entens l'humide radical, qui eſt vne ſubſtance celeſte eſpanduë par toutes les parties du corps, qui ſert d'organe immediat à l'ame pour l'execution de toutes ſes operations: mais ſur tout de celles qui dependent de la faculté naturelle, à laquelle appartient non ſeulement de nourrir les parties du corps & de les entretenir en vn eſtat parfait: mais auſſi de les y reſtablir lors qu'elles en ſont deſchuës; & ainſi de rengendrer la chair quand elle eſt perduë & de reünir les parties ſeparées contre nature, comme aux playes & aux vlceres.

En troiſieſme lieu, ie tiens que cét humide radical eſt à la verité d'vne meſme nature en tout le corps à le conſiderer en general, c'eſt à dire que c'eſt vne ſubſtance tellement releuée au deſſus des elemens, qu'elle peut à bon droit paſſer pour vn cinquieſme corps, & qu'elle merite auec raiſon ſelon le ſentiment d'Ariſtote, d'eſtre comparée à la ſubſtance lumineuſe des aſtres. Mais

neantmoins ie croy qu'il y a vne telle difference entre les proprietez de cette substance celeste selon la nature des parties de nostre corps où elle se trouue, qu'autre est celle de la teste, autre celle du cœur, autre celle de l'estomach, autre celle du foye & ainsi des autres. Ce qui se peut prouuer par deux choses, sçauoir la diuersité des operations ausquelles chaque partie est destinée, qui ont sans doute besoin d'organes differens: Et la Sympathie diuerse de chaque partie auec certains remedes, comme tous les Medecins en demeurent d'accord : Ainsi tel medicament est Cordial qui n'est pas Cephalique, & tel peut fortifier le foye, qui ne peut rien ny sur l'estomach, ny sur la matrice.

Ie dis en quatriesme lieu, que plus chaque partie possede de cét humide radical, & plus elle est capable de trauailler promptement à la guerison des maladies qui l'attaquent, & par consequent à la reünion des playes.

En cinquiesme lieu, qu'il se perd de cette substance lors qu'vne partie est

bleſſée, d'autant qu'il ne ſe peut faire de playe ou d'vlcere ſans quelque perte de la ſubſtance du corps, auec laquelle cét humide radical eſtant eſtroitemẽt ioint, la moindre partie venant à eſtre ſeparée du reſte, l'humide radical qui y eſt attaché en eſt pareillement eſloigné. Outre que les ſubſtances que les Latins appellent conformement au ſentiment des Medecins Arabes, *Ros*, *Gluten*, *Cambium*, qui ſont des acheminemens prochains de la conuerſion de l'aliment en noſtre propre ſubſtance, & qui en font deſia partie en quelque degré, venans à s'eſcouler de la playe auec le ſang, elles n'entrainent pas auec elles vne portion peu conſiderable de cette ſubſtance humide & radicale.

La ſixieſme poſition giſt en ce que nous croyons que cét humide radical ainſi ſeparé du corps ne s'euanoüit pas en l'air, mais demeure attaché auec le ſang ou autre ſubſtance auec laquelle il eſt ſorty du corps, & y demeure tant qu'il ſe face vne entiere corruption de la matiere qui la tient attachée.

Par la ſeptieſme nous poſons que cette ſubſtance peut eſtre deſtachée de la matiere qui la retenoit, au moyen de l'operation de noſtre Poudre, qui ferment toute la maſſe, & fait vne ſeparation conuenable des parties heterogenes.

Et finalement la huictieſme tend à faire voir que cét humide radical ainſi ſeparé du ſang & des autres matieres qui la retenoient, ſe porte immediatement & auec neceſſité au lieu dont il eſtoit ſorty, & à la meſme partie dont il auoit eſté deſtaché, cõme eſtant ſon veritable centre; & que lors qu'il eſt rejoint auec l'autre, la partie en reçoit vne merueilleuſe reſtauration & trauaille plus puiſſamment & auec plus de facilité & de promptitude à la reparation de la ſubſtance perduë, & à la reünion des parties ſeparées.

De fait, ſi nous croyons que les remedes ſpecifiques, c'eſt à dire qui ſont appropriés d'vne façon imperceptible à chaque partie, ont vne ſi notable puiſſance de les fortifier & de leur faire reſi-

ster à toutes sortes d'iniures, tant internes qu'externes qui les attaquent d'vne façon occulte, & qu'ils ne possedent cette vertu que par la force de la ressemblance, & à raison de la sympathie qui est entre tels remedes & telles parties: A combien plus forte raison deuons nous esperer vn plus diuin effet de ce retour de l'humide radical en la partie dõt il estoit sorty: puisque la similitude & la sympathie en est toute euidente?

Et ce qui nous oblige à croire que cette substance celeste s'en retourne ainsi au lieu dont elle estoit partie, c'est la position generale des plus illustres Scrutateurs de Nature: Que la principale cause qui fait que les corps s'entre-recherchẽt est la similitude de substãce ou ressemblance de nature: D'où vient que Bacon estime en son Histoire naturelle, que l'or rechercheroit l'or auec pareille necessité, & de mesme sorte que le fer fait l'ayman, que l'argent se porteroit vers l'argent, le plomb vers le plomb, & ainsi de toutes autres choses, s'ils n'en

estoient empeschez par leur pesanteur. Ce qui estant, il est aisé de comprendre comment cette portion de l'humide radical destachée de nostre corps estant assujettie à la mesme loy, s'en retourne directement au lieu dont elle estoit partie, n'ayant point d'autre centre où elle soit attirée. Car pour la similitude de substance qui est le fondement du transport & de l'operation sur le corps; elle est si grande entre cette portion de l'humide radical, & celle qui reste en la partie du corps dont elle est sortie, que l'on luy peut facilement appliquer ce dire vulgaire: *Nemo nemini similior quàm sibi.* Rien ne resemble tant à aucune chose qu'à soy-mesme: Car c'est comme la mesme substance qui se trouue en ces deux diuers lieux, & qui ne demandant qu'à estre reünie; celle qui est dans le corps ne se peut pas porter vers l'autre à raison de la pesanteur de la matiere où elle est estroitement attachée: Et celle qui en est sortie est pareillement empeschée d'y retourner par la mesme raison, tant que nostre Poudre luy ayant osté

cét obstacle ; il ne luy manque plus rien pour suiure les loix de Sympathie. Car d'vn costé elle n'est plus retenuë par le poids, n'en ayant point de soy-mesme capable de l'entrainer en bas, puis qu'elle est de nature celeste : Et de l'autre, quoy que nous la facions passer pour celeste, il ne faut point craindre qu'elle s'enuole vers le Ciel, puis qu'elle a vn centre qui luy est plus naturel, pendant que l'homme dont elle a esté tirée est encore en vie. Et de plus nous l'appellons celeste, plus par ressemblance de qualitez, & à cause de son excellence, qu'à raison de son origine, la nature l'ayant destinée des le commencement du monde à seruir icy bas à l'entretien des animaux.

Et comme la separation de cette substance d'auec le sang où elle est attachée ne se fait pas tout d'vn coup, & que cependant elle communique sa vertu à la partie malade dés le moment qu'il se fait application de la Poudre dessus. De là vient que nous auons rappellé en memoire le sentiment de l'es-

prit vniuersel posé par les Anciens, & confirmé par la plufpart des Modernes: Qui est vne substance extremement desliée & subtile, comme nous auons desia dit cy-deuant, laquelle estant espanduë par tout & de nature celeste, est propre à receuoir les impressions de mesme espece, & les porter diuersement de costé & d'autre selon l'inclination de chacune. Car ainsi les qualitez de l'humide radical qui sont releuées par dessus les Elemens, ne se pourroient pas facilement communiquer d'vn lieu à l'autre sans l'entremise d'vn tel milieu, & d'vne substance moyenne, qui estant de pareille nature receust facilement ses impressions; Desquelles l'air, qui rend pareil office à l'egard des qualitez elementaires, est du tout incapable en cette rencontre à raison de sa nature trop grossiere & trop esloignée de celle de la substance dont il s'agit: Mais ie suis desia plus long que ie ne m'estois proposé; & il n'est pas besoin d'en dire dauantage en ayant parlé plus amplement ailleurs.

FIN.

PAg. 14. l. 6. lisez rencontre. p. 21. l. 4. lisez l'espace. p. 23. l. 22. conseruent. p. 30. l. 16. autres. p. 37. l. 9. l'astraindre. p. 39. l. 1. costé. 16. l. 22. incommodité.

RESPONSE
A MONSIEVR PAPIN
Docteur en Medecine,
TOVCHANT
LA POVDRE DE SYMPATHIE.

Par ISAAC CATTIER *Docteur en Medecine de l'Vniuersité de Montpellier, Conseiller & Medecin ordinaire du Roy.*



A PARIS,
De l'Imprimerie d'EDME MARTIN, ruë S. Iacques, au Soleil d'or.

M. DC. LI.

Les Exemplaires se distribuent chez l'Autheur Place Dauphine.

A MONSIEVR
MONSIEVR PAPIN
Docteur en Medecine.

*ONSIEVR,*

Ie ne vous puis celer que i'ay leu la Defenſe que vous auez entrepriſe pour la Poudre de Sympathie, & que vous m'auez fait l'honneur de m'adreſſer, auec beaucoup de plaiſir & de contentement, y ayant rencontré toute la grace & toute l'inuention qui peuuent orner vn diſcours : cependant ie ne puis m'empeſcher de vous dire, que ie n'y ay pas trouué aſſez de force pour me contraindre & pour m'obliger à ſuiure voſtre party. Vous ne vous eſtonnerez donc pas ſi vous me trouuez encore vne fois les armes à la main pour vous reſiſter: &

comme vous auez employé beaucoup d'induſtrie à ſouſtenir vne mauuaiſe cauſe, i'eſpere auſsi trouuer d'autant plus de gloire dans ſa ruine. Peut-eſtre, MONSIEVR, *que vous m'accuſerez d'ambition; mais vous conſidererez s'il vous plaiſt que c'eſt vne paſsion en quelque ſorte requiſe dans la diſpute auſſi bien qu'en la guerre, pour ſouſtenir l'eſprit & le courage, & pour l'empeſcher d'eſtre rampant. Ce n'eſt pas que ie veüille dire qu'il faille eſtre ialoux de ſes opinions, iuſques au poinct de ne pouuoir ſouffrir qu'on les choque ſans échauffer ſa bile, & ſans témoigner beaucoup d'aigreur; puiſque dans tout mon procedé i'ay eſſayé autant que i'ay pû de vous faire voir que ie n'approuue pas cette maniere d'agir. Que ſi neantmoins il m'eſt arriué dans la chaleur du diſcours, de laiſſer échaper quelques paroles vn peu libres, ie vous prie*

de croire que c'est ſans perdre le reſpect que ie vous dois, & ſans diminuer en aucune ſorte l'eſtime que ie fais de voſtre ſçauoir. Ie ne croy pas auſſi faillir, ſi ie prends la liberté de vous adreſſer la réponſe au liure que vous auez fait en faueur de la Poudre de Sympathie, puiſque ie ne puis pas m'imaginer que ce ſoit vn crime de ſuiure voſtre exemple. Ie voudrois qu'il me fuſt autant permis de vous imiter dans la beauté du langage, dans la facilité de s'énoncer, & dans tout le reſte des belles qualitez que vous poſſedez. Et ſi i'ay le déplaiſir de ne pouuoir atteindre à ces perfections, ie me contenteray de les admirer, & témoigneray touſiours auoir receu beaucoup de ſatisfaction d'auoir eu l'honneur de vous connoiſtre, & de vous pouuoir aſſeurer que ie ſuis,

MONSIEVR,

Voſtre tres humble & obeyſſant ſeruiteur, I. CATTIER.

A Paris ce 21. Mars 1651.

Σφαλερὴ καὶ εὔπλαστος ἡ μετ᾽ ἀδολεσχίης ἰσχύρησις. Ἱπποκράτ. ἐν ταῖς παραγγελίαις.



RESPONSE A MONSIEVR PAPIN Docteur en Medecine,

Touchant la Poudre de Sympathie.

IL y a quelques années que la Poudre de Sympathie fut en plus grande recommandation pour la guerison des playes que pas vn autre remede, & fut estimée vn des plus grands & des plus admirables secrets que la nature nous pouuoit fournir. Sa composition estoit vn mystere qu'on ne reueloit qu'à grand prix d'argent : l'inuention en parut si belle, que plusieurs personnes de condition voulurent posseder ce thresor ; & l'vsage en sembla si vtile & si agreable aux blessez, qu'ils creurent se pouuoir

paſſer de tous les autres medicamens. Mais comme les choſes qui ont apparence de nouueauté, ſont receuës au commencement auec applaudiſſement; auſſi ne me ſuis-ie pas beaucoup eſtonné ſi d'abord tant de perſonnes auoient recours à cette Poudre, comme à quelque remede infaillible & bien aſſeuré, me perſuadant ayſément que le temps luy feroit perdre beaucoup de ſon credit, lors qu'il auroit fait connoiſtre par les effets, le peu de raiſon qu'il y a de ſe repoſer ſur la vertu de ce remede.

Et de fait, pluſieurs ont remarqué que la gangrene & mortification ſuruenoit aſſez ſouuent aux parties bleſſées aprés l'vſage de cette Poudre, leſquelles on n'auroit iamais eſté contraint d'extirper, ſi dés le commencement elles euſſent eſté traitées d'vne autre ſorte. Il y a des Chirurgiens en cette ville & ailleurs dignes de foy, qui ont ſuiuy les Princes aux armées, leſquels peuuent rendre témoignage de cette verité; & ne faudroit pas employer beaucoup de raiſons pour perſuader vne choſe ſi éuidente, s'il ne ſe

trouuoit encore des perſonnes qui fa-
uoriſent de tout leur poſſible l'opinion
contraire, & tâchent de nous ietter de
la poudre aux yeux pour nous ébloüir.

Cette conſideration m'obligea il y a
quelque temps, de donner à la priere
de mes amis, vn Diſcours que i'auois
prononcé en public, par lequel ie fai-
ſois voir la vanité de cette opinion, com-
batant les raiſons de ceux qui defen-
dent la Poudre de Sympathie; & qui
nous veulent faire paſſer pour ſouue-
raine loy, les productions de leur ima-
gination. Ie n'eus pour lors autre deſ-
ſein que de faire voir la foibleſſe de
ceux qui ſouſtenoient ce party, ſans
vouloir m'attacher à aucun particulier.
Cependant Monſieur Papin ſçauant
Medecin, ayant fait auparauant vn
traité en Latin pour la Poudre de Sym-
pathie, s'eſt imaginé que i'auois entre-
pris de le refuter, quoy que pour lors
ſon Liure ne fuſt pas encore venu à ma
connoiſſance: c'eſt pourquoy il ne doit
plus s'eſtonner ſi ie fis ce Diſcours en
langue vulgaire, puiſque ie ne croyois
pas auoir affaire auec luy.

C'eſt ce qui luy a fait croire qu'il eſtoit intereſſé en cette cauſe, & luy a fait mettre encore vne fois la main à la plume pour defendre ſon party, & pour ſeruir de réponſe au Diſcours que i'en auois fait.

Ainſi ie me trouue inſenſiblement engagé dans vne diſpute que ie ne preuoyois & n'attendois pas, puiſqu'il ſemble que ce traité, que Monſieur Papin m'a fait l'honneur de m'adreſſer, eſt vn cartel de défy que ie ſuis contraint d'accepter.

Auant donc que i'entreprenne de répondre à chaque partie de ſon Liure; ie iuge qu'il eſt à propos d'en faire vne cenſure generale, & de declarer quel iugement ie fais des deux Liures qu'il a compoſez ſur ce ſuiet: il ſemble m'auoir d'autant plus induit à ce faire, que m'ayant traité aſſez ciuilement dans l'Epiſtre qu'il m'adreſſe, neantmoins il dit au commencement de ſon ouurage, que tout ce qu'il a rencontré dans le Diſcours que i'auois fait contre les qualitez que l'on attribuë à la Poudre de Sympathie, *luy a ſemblé ſi foible & ſi peu*

capable d'ébranler ses premieres pensées, qu'elles luy en ont semblé meilleures; comme qui flateroit d'vne main vne personne & luy donneroit vn soufflet de l'autre. A la verité ie ne trouue pas cela fort estrange, puisque c'est vne chose assez ordinaire que de se flater en ses opinions. Toutefois ie ne le puis entierement excuser, veu qu'il deuoit en laisser le iugement au lecteur, suiuant ce dire ordinaire, Que personne ne doit estre iuge en sa propre cause; c'est ce qu'il auouë en suitte, reconnoissant aucunement son erreur, disant qu'il veut laisser au public la liberté d'en iuger.

Ie dis donc aprés auoir consideré exactement les moyens qu'il employe en sa Defense pour la Poudre de Sympathie, que cét ouurage ressemble à vn edifice qui n'a aucun solide fondement, & qui n'est appuyé que sur du sable mouuant, lequel est prest de tomber au moindre choc & secousse qu'il pourra receuoir, quelque peine que l'on ait pris d'ailleurs à l'enrichir de diuerses parures & ornemens. Car tous les raisonnemens dont il se sert, sont appuyez sur des maximes

fausses, & sur des suppositions qu'il met en auant sans aucune preuue, comme si on n'en deuoit non plus douter que de la verité des premiers principes. C'est ainsi qu'il establit en la nature des choses vn esprit vniuersel, lequel entretient vn commerce & vne si grande correspondance auec toutes les parties du monde, qu'il leur porte & leur fournit en vn instant ce qu'elles n'ont pas, & leur communique des qualitez admirables, deriuées de l'influence des astres; comme l'on peut recueillir de ce qu'il
Pag. 21. dit parlãt de la nature de cét esprit, *Que c'est vne substance imperceptible qui est répanduë par tout, laquelle sert comme d'organe, pour transporter toutes les facultez qui surpassent la nature des elemens:* comme encore lors qu'il approuue cette opinion absurde & ridicule de ceux, qui attribuent aux figures grauées sur des pierres precieuses, des vertus celestes & des qualitez sympathiques, auec des choses qui n'ont aucun rapport & propor-
Pag. 7. tion entr'elles, quand il dit que cette partie est vne des plus puissantes pour appuyer les remedes sympathiques, &

qui nous fournit vn valable préiugé des admirables effets de la nature. Voyez ie vous prie quel fondement il a trouué pour appuyer & fortifier son opinion, & comme il veut faire passer des réueries & des creances superstitieuses, pour des veritez indubitables. De mesme il tient pour asseuré que l'estoile du Nort attire l'ayman, quoy qu'il y ait beaucoup d'inconuenient à admettre cette opinion: & pense auoir prouué fortement l'effet prétendu de la Poudre Sympathique, par cét exemple qu'il met en auant. Ie mets en mesme rang ce qu'il dit de l'humide radical, qui reste dans le sang coulé de la playe & separé du corps, lequel retourne en sa source.

Magnetem Cynosura allicit.

Pag. 3. Dissertat. de pulu. symp.

Pag. 29. de sa Defense.

Ces maximes si estranges qui peuuent passer pour des prodiges en Medecine, me firẽt naistre la pensée, que nostre Autheur auoit entrepris de defẽdre la Poudre de Sympathie, plûtost pour s'égayer, & faire voir la subtilité & gentillesse de son esprit, que pour faire croire qu'il étoit persuadé de ce qu'il disoit, & pour cõtraindre par la force de ces raisonnemens les esprits à se ranger de son costé,

Quoy qu'il en soit, ie ne laisseray pas d'examiner les raisons par lesquelles il croit auoir pleinement satisfait à mes obiections, & les moyens dont il se sert pour soustenir son opinion, ne me proposant aucun ordre que celuy qu'il a tenu en la suitte de son Discours, & me contentant de le suiure pas à pas.

Il dit premierement qu'il ne voit point que i'aye allegué aucune obiection contre les effets sympathiques qui arriuent en la nature, & qu'il semble que i'en aye parlé plustost comme les admettant, que les improuuant. A quoy ie réponds qu'il faut icy distinguer touchant la puissance qui produit ces effets: l'vne estant physique & naturelle, & l'autre metaphysique & surnaturelle; la premiere agit conformément à sa nature; & quoy qu'elle ne soit pas bien éuidente, soit qu'elle procede de la forme, ou qu'elle vienne de la particuliere temperature de la chose, elle ne fait rien neantmoins qui soit au dessus de sa condition, c'est à dire, qu'elle produit son action sans violer les loix de la nature. Cette qualité se trouue dans les plan-

tes, dans les animaux, & dans les mineraux lesquels Galien recommande, & lesquels on peut sans scrupule employer dans les maladies, pourueu qu'ils ne soient pas accompagnez d'aucune superstition, comme de prononcer quelques paroles à voix basse plusieurs & diuerses fois, ou d'obseruer d'autres ceremonies ridicules. Ainsi l'on croit que la racine de piuoine, & le guy de chesne pendus au col guerissent l'epilepsie, que le vif argent porté dãs vne ceinture sur le corps tuë la vermine, & que la pierre d'aigle portée à la cuisse facilite l'enfantement; Quoy que nous ne deuions pas tousiours estre asseurez de l'effet de ces remedes, si ce n'est que l'experience nous en ait donné vne parfaite connoissance.

Et veritablement c'est vne sagesse de ne rien croire legerement & aueuglément. Car comme ceux-là sont temeraires qui veulent mettre la nature en brassiere, ou qui luy veulent mettre les fers aux pieds, resserrant trop estroittement l'estenduë de sa puissance : ainsi ceux-là sont trop superstitieux & trop

Neruus sapientiæ est non temerè credere.

credules, qui reçoiuent auidement tout ce qu'ils entendent dire, ou lisent dans les autheurs touchant les vertus & admirables effets de certains remedes, veu que l'Histoire naturelle est toute remplie de contes fabuleux : comme par exemple, que les petits de la vipere rongent le ventre de leur mere pour en sortir, que le castor s'arrache les genitoires quand il se voit poursuiuy des chasseurs, que l'austruche digere le fer, que l'ourse fait ses petits semblables à vne masse de chair, & que puis aprés elle les forme par son léchemẽt; que le cameleon vit d'air; que l'homme qui a veu le premier vn loup deuient enroüé; que l'inflammation suruient à vne playe, & que les maladies redoublẽt s'il suruient quelqu'vn en la maison qui ait fait vn voyage à pied; que le sang de bouc amollit le diamant; que l'ayman estant frotté d'ail, ou estant proche d'vn diamant, n'attire pas le fer; que le mesme ayman estant mis sous la teste d'vne femme qui dort, donnera à connoistre à son mary si elle en ayme vn autre; car si estant réueillée elle l'embrasse ardemment c'est

R. Hannase lib. de lapidibus pretiosis Hebraicè conscripto.

vn

vn témoignage de sa chasteté ; que si elle se leue du lict, c'est vn signe de son infidelité ; que cette pierre mise sur des charbons aux quatre coins d'vne maison, fait fuir tous ceux qui sont dedans, & donne lieu aux voleurs d'en emporter ce qu'ils voudront, & vne infinité de choses semblables dont on repaist les ignorans.

Quæ neque sunt vsquam, neque possunt esse profectò.

L'autre vertu que l'on appelle metaphysique & surnaturelle, qui produit des effets sympathiques, est celle que l'on attribuë aux paroles, ou à certaines figures & characteres grauez sur des pierres precieuses & sur des anneaux, lesquels on porte au doigt ou pendus au col : Ainsi dans Homere les enfans *Odyss. 19.* d'Autolycus arresterent auec quelques paroles le sang d'Vlysse, & Circé chan- *Odyss. 10.* gea les compagnons du mesme Vlysse en pourceaux.

Philostrate rapporte qu'Apollonius par le moyen de certains anneaux vécut plus de cent trente ans. Ioseph en dit de mesme de Moyse & de Salomon.

Vn Senateur Romain nommé Marcus Seruilius Nouianus, portoit pendu à ſon col vn billet où eſtoient écrites ces deux lettres P, & A, pour guérir le mal des yeux auquel il eſtoit ſuiet. Serenus Sammonicus recommande contre la fiéure double-tierce ce mot *Abracadabra*. Toutes leſquelles choſes n'ont d'elles meſmes aucune puiſſance naturelle pour produire tels effets : dautant que la quantité, à laquelle ſe rapporte le nombre & la figure, eſt de ſoy oyſiue, & ne peut eſtre le principe d'aucune action, il n'y a que la qualité qui aye ce droit. Et par conſequent les paroles qui ſe rapportent au nombre, & les characteres qui ſe reduiſent ſous la figure, ne pourront naturellement parlant, produire aucun effet : car les paroles eſtans les images de nos penſées, ne peuuent pas auoir plus de force & de vertu, que les choſes dont elles ſont les images, & ces paroles n'ayans ſouuẽt aucune ſignification, ne peuuẽt auſſi vrayſemblablement auoir aucune vertu.

Cap. 52. Inſcribis chartæ quod dicitur *Abracadabra.* ſæpiùs & ſubter repetes, *&c.*

Que ſi neantmoins on a reconnu que les paroles & les characteres produi-

soient des effets admirables en la gueri-
son des maladies, il faut auoüer de ne-
cessité que ce n'est pas par aucune vertu
naturelle, mais par l'entremise du De-
mon qui produit ces effets à la presence
de ces signes : ce que Galien semble re-
connoistre en vn Liure qu'il a fait de la
proprieté des choses, & qui n'est pas
venu iusques à nous: Trallian qui auoit Cap. 4. li. 9.
leu ce liure en recite les paroles : Plu-
sieurs, dit-il, croyent que les enchan-
temens sont des contes de vieille, com-
me i'ay creu aussi autrefois; mais auec
le temps i'ay esté persuadé, par des ap-
parences toutes euidentes, qu'elles n'e-
stoient pas sans efficace, & ay éprou-
ué par leur moyen vn grand soulage-
ment dans les piqueures de scorpion,
comme aussi lors que quelque arreste ou
esquille d'os, estoient demeurées dans
le gosier, lesquelles ont esté reiettées
dehors par la vertu des charmes & en-
chantements.

Il est vray que Trallian approuue l'v-
sage de ces choses pour surmonter &
chasser les maladies, lors que les re-
medes ordinaires n'ont pas assez de

puiſſance : c'eſt vne belle choſe, dit-il, d'employer toute ſorte de reſſorts, & de moyens, pour vaincre le mal, & ſecourir le malade, & plus bas, il dit que les enchantemens ont vne puiſſante vertu, lors qu'ils ſuiuent l'inſtitution de leur Autheur. Il adiouſte à cela qu'il y a pluſieurs remedes contre le calcul des reins ; mais qu'il n'y en a aucun qui ait tant de vertu qu'vn anneau de cuiure de Cypre, ſur lequel on ait graué vn lyon, auec vne demie lune, à l'entour duquel ſoit écrit le nom d'vne beſte, & que l'on porte au doigt annulaire.

Ibidem. καλὸν νικᾶν καὶ πάσῃ μηχανῇ βοηθεῖν. *& paulo infrà.* καὶ πολλὰ γενναῖα καθ' ἕκαστόν εἰσι, καὶ ἐπῳδαὶ τυγχάνουσι τοῦ σκοποῦ.

Paracelſe qui eſtoit fort addonné à la magie & à l'yurognerie, comme témoigne Oporinus ſon diſciple, dit que les figures & les characteres ſont les boëſtes dans leſquelles le Magicien garde les vertus des Aſtres, & que la nature a donné autant de vertu aux paroles qu'aux plantes ; Il croit qu'il n'importe pas quel remede on employe pour obtenir la gueriſon, & que pour luy il auroit autant d'obligation à vn Diable qui luy auroit tendu la main pour le tirer d'vn précipice, que ſi c'eſtoit vn Ange

qui luy euſt rendu ce ſeruice : Ie laiſſe à iuger au Lecteur ſi ces aduis ſont ſalutaires, & s'il eſt permis de les ſuiure.

L'Empereur Caracalla defendit expreſſément de ſe ſeruir des billets pendus au col, ou appliquez ſur d'autres parties du corps. Plutarque dit que Theophraſte en ſes Morales, au lieu où il diſpute ſi les mœurs des hommes ſe changent ſelon les aduantures, & ſi les paſſions & afflictions du corps les peuuent tant alterer qu'elles les faſſent paſſer au delà des bornes que la vertu preſcrit, recite que Pericles ayant eſté atteint de la peſte, montra vn iour à l'vn de ſes amis, qui l'eſtoit allé viſiter, quelques billets & charmes préſeruatifs, que les femmes luy auoient attachez au col, pour luy faire entendre qu'il eſtoit fort malade, puiſqu'il enduroit vne telle folie. Fernel dit qu'il a veu vne iauniſſe épanduë par tout le corps eſtre guérie & diſſipée en vne nuit, par le moyen d'vn billet pendu au col, & qu'il a veu des fiévres chaſſées par des billets, & par certaines ceremonies, leſquelles reuenoient en ſuite,

In vita Periclis.

cap. 17. lib. 2. de abdit. rer. cauſ. Vidi ſcriptâ chartulâ collo ſubnexâ vniuerſi corporis iterum vnâ nocte

iterum

& affligeoient le malade plus cruellement qu'auparauant : c'est pourquoy il conclud que cette sorte de cure n'est pas certaine ny asseurée, mais trompeuse, captieuse, & dangereuse, qu'il n'est pas possible que le demon, qui est ennemy de l'homme, luy veüille rendre aucun bon office ; mais qu'il fait seulement semblant de le guérir, pour se faire d'autant plus admirer, & pour surprendre plus facilement les hommes dedans ses rets. Pline dit qu'il ne faut point douter que la magie ne soit venuë de la Medecine, afin que sous vn pretexte salutaire elle peust s'introduire & s'éleuer au dessus d'elle. Agrippa declare les moyens qu'elle employe pour s'insinuer dans les esprits des hommes, disant qu'il est certain que les Magiciens par les paroles & par les charmes, produisent des effets estranges, non seulement au dedans d'eux mesmes, mais aussi au dehors, & qu'ils leur attribuent vne certaine vertu & puissance d'attirer à eux les choses ou de les repousser, ne plus ne moins que l'ayman attire le fer, l'ambre la paille, &

detergeri: vidi & febres verbis, ceremoniisque quadantenus profligari; sed quæ mox similiter aut multo deteriùs recurrerent, &c.

cap. 1. lib. 30. hist. nat. Natam primùm è Medicina nemo dubitat, ac specie salutari irrepsisse velut altiorem sanctiorémque quàm Medicinam.

lib. de vanitate scient.

que le diamant & l'ail lient la vertu de l'ayman: & par ce moyen Iamblicus, Proclus, & Synesius asseurent que par vne certaine enchaineure & sympathie des choses les vnes auec les autres, on peut receuoir d'enhaut, des dons non seulement naturels & celestes, mais aussi intellectuels & diuins; & quelques-vns d'entr'eux sont venus à vn tel excés de folie, qu'ils ont creu que sous certaines constellations & en certain temps, on pouuoit faire vne figure qui receuroit des Astres la vie & l'esprit d'intelligence, laquelle estant consultée pourroit reueler les choses cachées.

C'est à peu prés de la sorte que l'on nous veut persuader les admirables vertus que l'on attribuë à la Poudre de Sympathie, lesquelles on pretend estre deriuées de l'influence des Astres, & estre fondées sur la sympathie, & le rapport que les choses ont entr'elles. Pour fortifier cette opinion on allegue l'exemple de quelques effets sympathiques, & entr'autres celuy de l'ayman qui a la proprieté d'attirer le fer & se

tourner vers le Nord, qui eſt le principal fondement ſur lequel l'Autheur de la Defenſe de la Poudre de Sympathie, appuye ſes coniectures, (& lequel ie deſtruiray dans la ſuitte de mon diſcours) ne pouuant, ce luy ſemble, mettre en auant aucune experience plus certaine, pour conuaincre de fauſſeté l'opinion contraire à la ſienne.

Car quant aux hiſtoires tirées de Taliacotius & de Vanhelmont, i'ay aſſez monſtré par le peu de reflexion que i'ay fait deſſus, que ie ne les tenois pas pour aſſeurées. La principale raiſon qui m'a induit à les reuoquer en doute, eſt que ie ne les ay point leuës ailleurs que dans Helmontius, lequel a employé toute ſon induſtrie pour renuerſer & deſtruire la veritable doctrine de la Medecine, receuë dans toutes les academies, & pour défigurer autant qu'il luy a eſté poſſible cette belle & noble ſcience, y introduiſant pluſieurs opinions monſtrueuſes & extrauagantes, deſquelles il a remply ſes ouurages: Ioint auſſi que ie n'ay rien veu dans Taliacotius, qui faſſe croire cette hiſtoire

veritable ; Au contraire il met en question sçauoir si l'on n'a iamais reparé la substance qui manquoit à vne partie, par l'emprunt que l'on pourroit faire de la chair d'vn autre corps, & dit qu'à la verité c'est vne chose qu'il n'a iamais leuë, ny entenduë, ny mesme essayée, ne pouuant pas se persuader qu'il se trouue aucun qui veüille accorder vne telle chose, pour estre tourmenté sans necessité. Il montre en suite plusieurs inconueniens qui empeschent de faire cette operation, & qui la rendent impossible : Car comment pourroit-on inserer le nez d'vne personne dans l'incision que l'on auroit fait dans le bras d'vne autre ; puis les lier ensemblement & y accommoder vn bandage, en telle sorte que les parties fussent tenuës toûiours dans vne mesme situation, & sans se mouuoir aucunement, pour se ioindre & s'vnir ensemble, comme il seroit requis ? comment pourroient-elles garder vne mesme posture, lors qu'vne de ces personnes, ou toutes les deux ensemble, auroient enuie de dormir, ou lors qu'ils voudroient boire & man-

Cap. 18. lib. 1. de curtorum Chirurgia.

An verò qua doque id generis curta ex alieno corpore restituta fuisse visum fuerit : certè neque legimus, neque audiuimus, neque attentauimus vnquam, neque qui hoc concedat vt frustra se se excruciet, vix nobis persuadere possumus.

ger, ou lors qu'ils seroient contraints d'aller à leurs necessitez.

Ie dis encore que quand mesme ces histoires seroient veritables, que tels effets pourroient arriuer par rencontre, & par cas fortuit; ou par la force de l'imagination, qui est vne faculté princesse, laquelle exerce son empire sur les facultez qui gouuernent & entretiennent l'œconomie naturelle de nostre corps, & qui peut alterer & émouuoir nos humeurs, en telle sorte qu'elles peuuent courir, se ietter d'vn lieu à l'autre, & tomber sur des parties debiles de leur nature ou affoiblies des douleurs precedentes, comme peut-estre il seroit arriué à cette femme, de laquelle Helmontius fait mention, qui estoit plus cruellement tourmentée des gouttes lors qu'elle se reposoit dans la chaire de son frere defunt : Car ie ne trouue rien de plus impertinent que ce que dit Helmontius, à sçauoir que la mumie qui estoit restée de ce defunt, auoit rendu cette chaire contagieuse, puisqu'il n'y a aucun si peu versé dans la connoissance des mala-

lib. de magnet vulner. curat.

dies, qu'il ne sçache que les gouttes ne peuuent estre mises au rang des maladies contagieuses, & qui se peuuent communiquer d'vn suiet à l'autre, soit en distance, soit par l'attouchement, soit par aucune substance ou qualité maligne restée en quelque suiet.

Ie passe plus auant, & ie dis que quand i'aurois accordé à nostre Autheur, ce qu'il pretend inferer de ces exemples; neantmoins il ne pourroit pas tirer de là aucun aduantage pour l'opinion qu'il defend: Car pour vne chose miraculeuse que l'on auroit obseruée en la nature, seroit-il pour cela loisible & raisonnable d'en introduire plusieurs autres de la mesme sorte, n'ayant pour fondement que des simples coniectures: Ainsi ie pretends auoir fait voir assez clairement ce qui m'oblige à tenir la negatiue contre ces experiences, & que la Poudre de Sympathie est preste d'estre ruinée n'ayant plus d'appuy & de soustien de ce costé là.

Ex vno naturæ miraculo non oportet plura eiusdem generis introducere.

Nostre Autheur cependant redouble ses efforts, & pour tascher par tous moyens d'éuiter les atteintes que l'on

Pag. 8. donne à ce remede, il dit que les témoignages que Hildanus & Paré rendent des mauuais ſuccés arriuez en l'vſage de cette Poudre, ne ſont pas capables de faire changer aucun d'opiniõ; que ſi Hildanus ne l'approuue pas, il ne voit pas auſſi qu'il l'improuue, & reiette les faſcheux accidens arriuez à cette Damoiſelle en l'vſage de ce remede, ſur la mauuaiſe habitude & diſpoſition du corps qui ſe rencontre dans les femmes nouuellemẽt accouchées, telle qu'eſtoit celle-cy, à cauſe du reflus des humeurs qui ſe fait naturellement de la matrice aux mammelles. Mais quoy, l'inſcription de cette obſeruation né porte-t'elle pas aſſez manifeſtement le defaueu de ce remede, & les mauuais accidents qui accompagnerent cette cure, ne prononcent-ils pas aſſez hautement ſa condamnation? Ie ne ſçay comment noſtre Autheur a voulu alleguer pour cauſe de l'infortune arriuée en la cure de cette playe, la mauuaiſe habitude & conſtitution de la perſonne bleſſée, puiſque Hildanus remarque expreſſément que c'eſtoit vne ieune Damoiſelle bien con-

Obſeruat. 25. centur. 3. De infœlici ſucceſſu vnguenti Sympathici ſiue armarij.

ſituée, & que cette ouuerture en la mammelle ne prouenoit d'aucune cauſe interne ou mauuaiſe diſpoſition du corps ; mais qu'ayant eſté accouchée heureuſement, elle receut cette bleſſure le dixiéme iour aprés ſon accouchement par hazard à coſté du tetin gauche vers le ſternum : c'eſt pourquoy il n'y a pas d'apparence de dire que la fiéure, la douleur de teſte, les friſſonnemens, & les mauuais accidens ſuruenus aprés la reünion de la playe, venoient d'vn reflus d'humeurs des parties baſſes aux mammelles, puiſque ce reflus de ſang aux mãmelles, & les accidents qui l'accompagnent, arriuent ordinairement aux femmes dans le troiſiéme & quatriéme iour aprés leur accouchement.

Noſtre Autheur voyant que cette excuſe n'eſtoit pas valable, s'eſt aduiſé d'vn autre expedient, & a dit que l'on deuoit pluſtoſt accuſer l'ignorance de l'artiſan, qui n'auoit pas obſerué toutes les conditions requiſes en l'application de ce remede, que d'accuſer cette Poudre d'impuiſſance. C'eſt ainſi qu'en vſent la pluſpart de ceux qui ne vien- Pag. 9.

nent pas à bout de leur deſſein : ſemblables à ce perſonnage qui auoit promis au Roy de voler en l'air, & comme il fut preſt d'en faire l'eſſay en ſa preſence, reconnoiſſant la temerité de ſon entrepriſe, & la difficulté de la faire reüſſir, s'excuſa ſur ce que le vent ne luy eſtoit pas fauorable ; ce qui n'empeſcha pas qu'il ne portaſt la peine deuë à ſa legereté, & qu'on ne le fiſt voler contre ſon gré du haut d'vne tour en bas.

Mais pour parler ſerieuſement, ie dis que cette excuſe n'eſt pas receuable au fait dont il s'agit : Car Hildamus remarque que cette playe eſtoit traittée auec grand ſoin, & auec toutes les conditions requiſes. Ie dis de plus, qu'il n'eſt pas neceſſaire de s'arreſter dauantage aux témoignages que les Autheurs rendent de cette verité, puiſque l'experience nous en a fourny aſſez d'exemples, que nous pouuons oppoſer à bon droit à celles que noſtre Autheur vante tant, au commencement de ſon ouurage.

Pag. 10. Eſtant ainſi preſſé & enuironné d'vn nombre de difficultez, il cherche de tous coſtez les moyens d'échapper, & de

ſauuer ſa Poudre du danger où il la voit reduite : c'eſt pourquoy il appoſe certaines conditions qu'il faut obſeruer en l'application de ce remede, comme de nettoyer la playe, d'empeſcher que les leures ſe reioignent auant le fonds, de donner ordre aux inconueniens qui ſuruiennent, & enfin il en reuient à ce qu'il auoit deſia dit auparauant, que le peu d'induſtrie de l'artiſan, eſt la cauſe qui a diminué en l'eſprit de pluſieurs l'eſtime qu'ils en auoient conceuë : Mais qu'eſt-ce dire autre choſe ſinon que pour ſe ſeruir de cette Poudre, il ne faut pas negliger la cure dogmatique & ordinaire des playes, laquelle conſiſte principalement à oſter les empeſchements qui s'oppoſent à leur reünion & conſolidation, comme d'empeſcher au commencemẽt la fluxion ſur la partie bleſſée, procurer la ſuppuration, principalement lors qu'il y a contuſion, laiſſer vne libre iſſuë à la matiere, nettoyer & conſumer les chairs baueuſes & ſuperfluës, & enfin de deſeicher & de cicatrizer l'vlcere, qui eſt en vn mot faire tout de meſme, comme ſi on ne ſe ſeruoit pas de Pag. 11.

la Poudre de Sympathie ?

Peut-eſtre toutefois qu'aprés auoir employé toutes ces choſes, il attribuera la gloire toute entiere de la gueriſon à cette Poudre : Mais comme celuy qui auroit fourré ſa main dans vn fagot d'épines, ne pourroit pas dire precisément quelle ſeroit l'épine qui l'auroit picqué : auſſi ie croy que parmy tant de moyens qu'il faudroit employer pour obtenir la gueriſon d'vne playe, il ſeroit difficile à chacun de dire quel ſeroit celuy qui y auroit le plus contribué, pour moy ie ne ferois point de difficulté de iuger en faueur de la methode dogmatique.

Pag. 14. Cependant il ne peut pas ſi bien déguiſer, qu'il ne découure la foibleſſe de ce remede, lors qu'il demeure d'accord, qu'il y a par fois telle complication de mal, où la Poudre de Sympathie n'eſt pas ſuffiſante, comme lors que l'hemorragie eſt trop grande, & que la fracture & la diſlocation s'y rencontrent : qu'elle n'eſt pas capable de mettre la nature aux termes de pouuoir tout faire d'elle-meſme, & de ſe paſſer de

tout ſecours, comme s'il diſoit que la Poudre de Sympathie eſt vne medecine qui guérit ceux qui ne ſont pas beaucoup malades. Ie ne voy pas pourtant que ceux qui ont defendu auant luy cette opinion, parlent en ces termes des effets ſympathiques, n'y en ayant aucun qui ne les éleue au deſſus de ce qui ſe fait ordinairement en la nature : d'où vient que Caton dans Pline aſſeuroit conſtamment, que les membres diſloquez ſe pouuoient reduire en leur ſituation naturelle par le moyen de certaines paroles.

Ie ne ſçay ce qu'il entend quand il dit que l'action de cette Poudre ne ſe fait paroiſtre que ſur les parties ſimilaires. Eſt-ce que l'action des parties ſimilaires, eſtant celle par laquelle elles ſe nourriſſent, ſe trouue aidée & facilitée par la vertu de cette Poudre ? Ie ne croy pas qu'il y ait aucune apparence ; puiſqu'elle ne pourroit pas faire cét effet ſans aider pareillement la coction, & ainſi deuroit eſtre appellée pluſtoſt Poudre digeſtiue, que Poudre de Sympathie. On ne pourra iamais conceuoir comment vne cho-

se fort éloignée de nous, par vne simple qualité qu'elle communique à trauers d'vn long espace, peut fortifier nostre nature, & entretenir la vigueur de nos parties : il semble à proprement parler qu'il n'y ait que les alimens que l'on prend au dedans, qui puissent produire cét effect.

Nous auons oüi parler autrefois d'vne plante qui croist dans les Indes, laquelle purge en la touchant seulement, & il y a plusieurs choses odorantes, lesquelles reparent & réioüissent les esprits estans approchées du nez : mais qui a iamais oüi dire, qu'il y eût aucun simple, ou aucun remede qui nous peût purger, ou qui peût subuenir à vne foiblesse de cent lieuës loin. Neantmoins nostre Autheur qui n'attribuoit pas cy-dessus assez de puissance à sa Poudre, luy en donne maintenant dauantage que les Philosophes n'en donnent à leur Medecine vniuerselle, voulans qu'elle soit prise au dedans pour reparer nostre chaleur naturelle, pour éloigner de nostre corps les causes des maladies, & pour l'entretenir en vne parfaite santé.

Si d'ailleurs il entend, que la vertu de cette Poudre entretient & conserue la bonne temperature des parties similaires, en laquelle consiste leur essence, pourquoy est-ce que l'inflammation ne laisse pas, nonobstāt ce remede, d'arriuer aux parties blessées, & comment dit-il, que faute de sçauoir donner ordre aux legers inconueniens qui suruiennent par fois (entre lesquels sans doute sera l'intemperie) on laisse tomber le malade dans des accidens fascheux, si ce remede a la vertu de retenir la partie dans vn iuste temperament?

Ie croy que ce que i'ay allegué cy-deuant fait voir assez clairement la nullité de la réponse qu'il donne à ce que ie disois, que cette Poudre n'a aucune vertu és playes, où il y a contusion & fracas, & il me semble que c'est mieux argumenter qu'il ne pense. Car ou cette Poudre fait quelque chose de plus que la nature seule ne peut faire, ou elle ne fait rien de plus. Il ne peut pas dire qu'elle fasse quelque chose dauantage, puisqu'il accorde icy que non seulement elle ne peut rien où il y a fracas; mais mes-

me où il n'y a que de la contusion, & qu'elle ne peut pas separer les corps étranges, comme les esquilles des os & les balles, & que lors qu il y a contusion, il est besoin de procurer par quelque autre remede que sympathique, la cheute des chairs contuses, & qui sont comme mortifiées : encore moins pourra-t'elle, ie croy découurir le fonds d'vne playe pour empescher que la matiere n'y croupisse, ou separer la carie des os, & consumer les chairs baueuses qui empeschent la reünion de l'vlcere; & enfin on reconnoistra par son discours, qu'elle ne pourra seruir que dans les playes simples, lesquelles la nature seule peut guerir. Il dira peut-estre que cette Poudre donne à la nature vne force, qu'elle ne pouuoit pas se procurer d'elle-mesme : Mais on luy répondra que cette force de la nature est conseruée & entretenuë par le bon regime de viure, & qu'ayant éloigné les empeschemens qui luy ostoient la liberté d'agir, elle trauaille d'elle mesme pour sa restauration & conseruation. Que si elle ne fait rien de plus que la nature, c'est vne folie d'y

adioindre l'vſage de ce remede, & de medicamenter l'épée, ou autre inſtrument qui auroit fait la bleſſure, auec le ſoin & toutes les circonſtances qu'il faut obſeruer : en quoy i'eſtime que ceux qui ſe ſeruent de cette methode, imitent la ſimplicité des enfans qui prennent autant de ſoin & de peine à parer & habiller vne pouppée, & ont autant de plaiſir de ſe ioüer auec elle, que ſi c'eſtoit quelque creature viuante.

Quant à ce qu'il répond à vn autre argument pris de la diuerſité des remedes requiſe à chaque partie ſelon ſa nature; *Pag. 18.* que cette diuerſité ſe rencontre parfaitement en la cure ſympathique eſtant tirée de la partie meſme qu'il faut guérir, autre eſtant celle de la teſte, & autre celle de la poitrine, & qu'ainſi chaque partie rencontre en ce remede ce dont elle a parfaitement beſoin. Ie ne luy veux oppoſer autre choſe que la difficulté que i'ay alleguée dans mon premier diſcours, laquelle il n'a point touchée, ſçauoir comment vne perſonne eſtant bleſſée en pluſieurs parties de ſon corps de diuerſes épées, & ne pouuant

appliquer ce remede que sur vne de ces épées, ne laisse pas cependant de guérir également de ces blessures, puisqu'en cette épée il ne se rencontre pas la sympathie de toutes les playes qu'il faut guérir : ou comment pourra-t'on appliquer cette Poudre sur toutes les épées si on ne les a pas presentes. Car de dire que l'on peut tremper quelque linge ou petit baston dans chaque playe, & qu'ainsi l'on peut appliquer cette Poudre sur chacun de ces linges, c'est ce qui ne s'accorde pas auec la creance de ceux qui suiuent le party de nostre Autheur, lesquels tiennent pour constant que l'on peut par la vertu de ce remede guérir vne personne absente & éloignée de beaucoup de lieuës.

Il nous faut maintenant examiner ce
Pag. 18. qu'il dit, qu'vne des raisons des effets sympathiques, consiste en la position d'vn esprit vniuersel & substãce moyenne, qui serue de vehicule & de milieu, pour transporter d'vn lieu à l'autre la vertu sympathique. Pour nous faire entendre cette opinion, il deuoit premierement nous dire ce qu'il entend

precisément par cét esprit vniuersel, & prouuer par solides raisons, qu'il faut necessairement admettre cét esprit en la nature des choses, auant que de parler de ses effets & de ses operations. Il est vray que dans le dernier chapitre du premier liure qu'il a fait en Latin de la Poudre de Sympathie, il dit quelque chose de la nature de cét esprit, & semble receuoir l'opinion de Platon, quand il dit qu'il ne luy importe pas si on l'appelle l'ame du monde, & tout ce qu'il allegue dans ce chapitre sur ce suiet ne sont que des pures suppositions, tirées de la Philosophie de Platon toute mysterieuse, allegorique, & remplie de plusieurs creances superstitieuses & erronées, reiettées dans les Escoles; telles que sont la doctrine des Idées, celle des figures & characteres, celle de la nature de l'ame, laquelle il dit estre composée des élemens; dautant que chaque chose ne se peut pas connoistre que par son semblable : d'où vient qu'Alcinous Philosophe de la mesme secte, dit que puisque nostre esprit connoist toutes choses, il faut de necessité qu'il ait natu-

In dissertat. de Puluere Sympathico. Substantiã illam æthe-ream totam diffusam per orbem, animam spiritúmque mundi si dixeris per me licet.

rellement des principes de toutes choſes ſuiuant ce dire d'Empedocles:

Terram nàmque homines ex terrâ vidimus ipſi;
Sic genus ex vndâ noſtrum, cognouit & vndam.

Celle encore de la matiere du monde, laquelle Platon dit eſtre eternelle, & cette-cy, que le monde eſt vn animal participant d'intelligence & de raiſon, duquel toutes les parties ſont animées & doüées de mouuement & de ſentiment, & ſuiuant cette doctrine, il dit que noſtre corps eſt tiré de celuy du monde, & que noſtre ame eſt tirée & extraite de celle de l'Vniuers.

In Timao.

In Philebo.

Et pour faire voir la diuerſité d'opinions que ceux de cette ſecte ont conceuë ſur ce ſuiet: C'eſt que quelques-vns ont eſtimé auec Platon que la terre eſtant au milieu du monde, cette ame auoit choiſi cét élement pour ſon ſiege; de meſme que l'ame humaine auoit choiſi le cœur pour le lieu principal de ſa reſidence, d'où elle épandoit ſa vertu iuſques aux extremitez & parties plus éloignées: d'autres conſiderans que

la terre estoit fort impure, ont iugé que cette demeure n'estoit pas conuenable à la dignité de cette ame : c'est pourquoy ils l'ont logée dans le corps du Soleil, lequel est comme le cœur au milieu des planettes, & peut-estre pour cette raison Ciceron a appellé le Soleil le Chef *in somnio Scipionis.* & le Prince des autres luminaires, l'intelligence & l'esprit du monde. Pline *Cap. 6. lib. 2.* semble pancher vers cette opinion, quand il dit que le Soleil est le gouuerneur, non seulement des temps & des saisons ; mais aussi du Ciel & des Astres, & qu'il faut croire qu'il est l'esprit & l'intelligence du monde. Picus Mirandulanus ayme mieux donner le logement à cette ame dans le corps de la Lune : mais Porphire veut que le milieu dans lequel elle consiste, ne signifie pas aucun corps ou aucun interualle, mais plustost vne proprieté essentielle de cette ame, laquelle est d'vne nature moyenne entre l'intelligible & le sensible.

Ils alleguent plusieurs raisons pour nous obliger d'admettre cette ame ou esprit du monde. Premierement qu'il n'y a pas d'apparence que les parties

soient plus excellentes & plus nobles que le tout dont elles sont les parties, & que les hommes qui sont parties de cét Vniuers, estans pourueus d'intelligence, de mouuement, & de sentiment, on ne peut pas croire raisonnablement que le tout, qui est le monde, soit destitué d'vne ame, qui contienne en elle mesme toutes ces perfections.

Ils disent en suite qu'il faut croire que le monde est tres-parfait, & qu'il ne pourroit pas estre estimé tel, s'il ne ioüissoit en toutes ses parties, de la presence de l'ame. Ils adioustent que le monde est vn en essence & en nombre, & que l'vnion de l'essence dépend de la forme interieure, laquelle ne peut estre que tres-parfaite & tres-excellente, telle qu'est l'ame.

Mais il faut remarquer que tous ces raisonnemens sont fondez sur vne fausse supposition, qui est que le monde est vn tout, ayant vne mesme continuité par le moyen de laquelle toutes ses parties soient iointes & vnies ensemble tres-estroitement, & non pas vn tout par assemblage, duquel les parties s'entre-

touchent ſeulement, & c'eſt peut-eſtre ce qui a ſeruy de pierre d'achoppement à noſtre Autheur : car encore que dans le premier traitté qu'il a fait de la Poudre de Sympathie, il ne demeure pas d'accord auec luy-meſme, appellant tantoſt cét eſprit vniuerſel l'ame du monde, tantoſt ſouſtenant que c'eſt vne ſubſtance qui n'eſt pas animée, & qui n'anime point; neantmoins tout ce qu'il propoſe de la nature de cét eſprit eſt appuyé ſur vn meſme fondement, comme on peut inferer aiſément de ce qu'il dit, que c'eſt vne ſubſtance celeſte qui atteint depuis le plus bas de la terre iuſques au plus haut des Cieux, épanduë dans toutes les parties du monde, ſimple, inuiſible à la façon des formes ſubſtantielles, par le moyen de laquelle les diuerſes parties de cét Vniuers ont vne eſtroite liaiſon & ſympathie entr'elles, & qui eſtant empreinte de la vertu des Aſtres, fournit & porte à ces parties des qualitez qui leur ſont neceſſaires : Car pour eſtablir vne telle ſympathie entre toutes les parties du monde, il faudroit que tout l'Vniuers ne fuſt qu'vn corps

Diſſertat. de Pulu. Sympath. pag. 33.

Diſſertat. de Puluer. Sympath. pag. 32.

Hæc ſubſtantia nec animata, nec animans.

continu, animé d'vne seule forme, ne plus ne moins que le corps humain, qui entretient cette mutuelle correſpondance, & eſtroite liaiſon en toutes ſes parties, par le moyen des eſprits épandus par tout le corps, & qui accourent promptement vers les parties affligées pour les ſecourir, comme nous voyons principalement lors qu'vne partie ſouffre de la douleur, & lors que ces meſmes parties s'entr'aident, & ſe communiquent les vnes aux autres les choſes neceſſaires pour leur entretien, comme eſt le ſang dont elles ſe nourriſſent, lequel eſt tiré & porté aux parties ſuperieures contre ſa propre nature, par le moyen des eſprits, leſquels ſont les organes dont noſtre ame ſe ſert en toutes ſes operations, & qui eſtans de nature moyenne entre l'ame & le corps, les lient & les ioignent tous deux enſemble tres-parfaitement: Au contraire de ce qui ſe voit en l'amputation d'vne partie, laquelle par la ſeparation d'auecque ſon tout, perd cette douce & agreable influence des eſprits, & toute la communication qu'elle auoit aupara-

uant auecque le reste du corps.

Ie ne sçay si nostre Autheur voudroit asseurer que le monde fust vn tout continu, & par consequent n'ayant qu'vne mesme forme: Car par ce moyen il faudroit de necessité admettre l'opinion des Platoniciens, que tout le monde seroit animé; puisqu'il y a plusieurs creatures viuantes, & que l'on ne peut pas dénier au tout, ce que l'on accorde aux parties; ce qu'il n'a pas osé receuoir, craignant de tomber dans plusieurs inconueniens fascheux, comme de ne mettre aucune difference entre les choses animées & inanimées, entre les creatures viuantes & celles qui sont mortes, de dire qu'vn corps mort seroit mort & viuant, mort à cause de l'absence de l'ame qui luy donnoit la vie, & viuant à cause de la presence de cét esprit vniuersel, & de cette ame du monde, qui animeroit ce corps d'vne façon peut-estre plus excellente qu'auparauant, puisqu'elle est doüée d'intelligence & de raison; que les élemens seroient autant d'animaux, ayant mouuement & sentiment, que la terre souf-

friroit grande douleur, quand le soc de la charue luy ouure le flanc, que les estoiles seroient des animaux qui se remueroient dans les Cieux, comme les poissons dans la mer, & que tout le monde composé de ces diuerses parties, seroit vn animal d'vne grandeur prodigieuse, duquel le souffle seroit peut-estre le vent.

Ie ne voy pas aussi que la raison puisse souffrir cette opinion: car si les élemens ne faisoient ensemble qu'vn corps ayant vne mesme continuité, & vne mesme forme interieure, comment pourroient-ils auoir des mouuemens differens: veu que cette diuersité de mouuemens ne peut partir que de diuers principes & de diuerses formes? Ioignez à cela qu'il n'y a personne qui puisse dire que la matiere & la forme du Ciel ne soient differentes des choses sublunaires, & par consequent vne seule & mesme forme ne se trouuera pas en toutes choses. D'ailleurs si en la production de plusieurs choses & en la generation des insectes, la chaleur du Soleil est suffisante pour animer la matiere,

quelle necessité y a-t'il d'admettre cét esprit vniuersel, & cette ame du monde? Peut estre que nostre Autheur dira que c'est vne puissance, qui n'est pas establie dans la nature, pour animer aucune chose: & qu'elle est seulement destinée pour receuoir les influences des Astres, & pour porter d'vn lieu à l'autre les qualitez sympathiques. Mais n'est-ce pas attribuer à cét esprit le don d'intelligence, qui est retomber dans l'opinion des Platoniciens?

Et si les vertus celestes sont infuses dans chaque chose à proportion du merite & de la dignité de la matiere, comme veut Platon, & si les Astres communiquent leurs influences aux pierres precieuses, principalement à cause de leur pureté, clairté, & autres qualitez approchantes de la nature du Ciel: pourquoy croyrons nous que le vitriol duquel est faite la Poudre de Sympathie, & qui est vne espece de sel terrestre & assez impur, soit plus capable de receuoir l'impression de la vertu celeste, que pas vne autre chose, & que l'esprit vniuersel contenu en ce mineral,

ſoit plus détaché de ſa matiere que dans vn autre corps?

Il eſt vray que pluſieurs grands perſonnages de l'antiquité ont creu cét eſprit vniuerſel & cette ame du monde. Mercure Triſmegiſte, qui viuoit du temps de Ioſué, en parle en ces termes. Le monde eſt doüé de mouuement & de ſentiment plus puiſſans & plus ſimples que ceux que l'homme poſſede : car le ſens & l'intelligence du monde, eſt de faire tout, & de diſſoudre tout, eſtant l'organe & l'inſtrument de la volonté Diuine, ordonné principalement à cette fin, qui eſt qu'en receuant de Dieu les ſemences de toutes choſes, & les cachant dans ſon ſein, il pût produire toutes choſes par la compoſition, & ruiner toutes choſes par la diuiſion, & qu'à l'imitation d'vn bon Iardinier, il peuſt retrancher le vieux bois, pour produire en certain temps de nouueaux ſurgeons.

Cap. 9. Pimandri.

Mais il n'y a pas de doute que la plus grande partie de ceux qui ont parlé de la ſorte, ont caché ſous ces termes vn ſens allegorique & myſterieux, voulans ſigni-

signifier par cette ame & intelligence du monde, Dieu mesme qui remplit toutes choses par son esprit; c'est ainsi que Galien doit estre entendu, lors qu'admirant l'artifice de la nature en la compositiõ & structure de nostre corps, il s'écrie: Qui est-ce qui ne dira pas que ce ne soit vne certaine intelligence, qui ayt vne vertu & puissance admirable, & laquelle penetrant toute la terre s'épand en toutes ses parties?

17. de vsu part. Τίς δ' οὐκ αὖ εὐθὺς ἐνθυμηθῇ νοῦν τινα δύναμιν ἔχοντα θαυμαστὴν ἐπιβαίνοντα τῆς γῆς ἐκτετάσθαι κατὰ τὰ μόρια.

Seneque veut que le mot de nature soit pris au mesme sens vsant de ces termes, quand on dit que la nature a fait ou donné quelque chose, on ne reconnoist pas que par cette façon de parler on change le nom de Dieu.

Seneca 4. de benef. cap 7. Natura inquit hæc mihi præstat. non intelligis te cùm hoc dicis mutare nomẽ Deo. Quid enim aliud est natura quàm Deus, & diuina ratio toti mundo & partibus eius inserta. *Et paulo inferiùs.* Quæcumque voles illi nomina

Il ne se trouuera point en quelque maniere que l'on considere cét esprit vniuersel, qu'il puisse rien contribuer à l'effet de cette Poudre. Car ou cét esprit sera l'ame contenuë en chaque partie du monde, ou il sera Dieu mesme. Le premier ne se peut pas dire, dautant que l'ame hors de son corps ne peut produire aucun effect naturel. Le dernier aussi n'est pas receuable, autrement

la guérison des playes faite par la Poudre de Sympathie ne seroit pas naturelle, mais miraculeuse, puisque Dieu en seroit l'autheur.

propriè aptabis, vim aliquam effectúmque cælestium rerum continentia, tot appellationes eius possunt esse quot munera.

Ie pense que l'on peut aisément iuger de ce que i'ay dit cy-dessus, que cét esprit vniuersel, en la sorte que nostre Autheur nous le depeint dans la derniere partie de son premier traitté de la Poudre de Sympathie composé en Latin, n'est qu'vn phantosme qui luy a passé deuant les yeux, & qui n'a eu aucune subsistance que dans son imagination.

Pag. 20.

Examinons le reste de sa Defense, & voyons s'il se sert de meilleures armes. Il dit qu'ayant posé que la communication entre deux corps éloignez, se fait ou par le moyen d'vn flus d'atomes & de substances deliées, qui sortant d'vn corps se portent iusques à l'autre; ou bien par l'enuoy des especes intentionnelles, ie n'ay pas eu raison de dire, que la Poudre de Sympathie ne pouuoit pas agir en la premiere sorte, & que tous les atomes de cette Poudre seroient épuisez auant que de paruenir

à la partie malade : veu que le camphre & le musc ne touchent nos sens que par ce moyen, & cependant quoy qu'ils s'épandent iusques à vn espace fort considerable, ils ne laissent pas de subsister plusieurs années sans diminution considerable. Cette repartie est si foible, qu'elle n'est pas capable de m'arrester long-temps: car qui ne sçait que le camphre est d'vne substance assez subtile, pour s'éuaporer & se dissiper facilement, s'il n'est gardé & enfermé soigneusement, & que le musc quoy qu'il ne soit pas si prompt à s'exhaler, & qu'il ayt besoin du mélange d'autres choses pour ouurir son corps, comme nous voyons en la composition des parfums, doit estre neantmoins bien enueloppé pour conseruer sa vertu. Les essences & substances spiritueuses se dissipent facilement, si elles ne sont gardées en des vaisseaux bien clos & bien bouchez ; Et cependant elles ne peuuent pas porter leur odeur d'vne maison à l'autre : c'est pourquoy il y a suiet de croire qu'il en peut arriuer autant à cette Poudre, ayant son corps pre-

paré & ouuert par la vertu des Astres, comme veut nostre Autheur.

Il ne sert de rien d'alleguer que l'espace qui est entre le remede & la partie malade doit estre limité, puisque ceux qui soustiennent cette opinion ne le determinent pas, & que quand il ne seroit que d'vne lieuë ou de deux, il seroit encore trop vaste & trop estendu pour estre entierement remply des atomes de cette Poudre.

Il croit peut-estre que l'exemple de la lumiere, de l'influence des Astres, des couleurs, & de l'ayman, sont plus propres & plus puissans pour establir & affermir son opinion: mais voyons s'il ne s'abuse pas.

Pag. 22. Il dit premierement que la lumiere passe en l'esprit de plusieurs pour vne substance corporelle, & que neantmoins celle du Soleil se communique en vn instant d'vn bout à l'autre du monde, sans que son suiet soit épuisé depuis tant de siecles. I'aurois icy plusieurs choses à dire, mais ie me contenteray de rapporter succinctement ce qui sert le plus à nostre suiet.

Ie ſçay bien que quelques-vns eſtiment que la lumiere eſt vne ſubſtance corporelle : mais il y en a beaucoup d'autres qui tiennent le contraire, & qui croyent que la lumiere n'eſt pas vne ſubſtance, & qu'elle n'eſt pas corporelle : il eſt vray que quelques-vns diſent que dans ſa ſource elle peut eſtre appellée ſubſtance corporelle, mais dans le milieu par où elle paſſe, elle ne peut eſtre eſtimée telle ; dautant qu'elle penetre l'air, l'eau, & pluſieurs corps ſolides, ce qu'elle ne pourroit pas faire ſi elle eſtoit corporelle, autrement il faudroit croire que deux corps ſe pourroient penetrer l'vn l'autre, & qu'en reſpirant l'air nous reſpirerions auſſi la lumiere ; D'ailleurs elle ne pourroit pas ſe produire en vn inſtant, autrement il faudroit qu'vn corps pût ſe mouuoir d'vn lieu à l'autre en vn moment, ce qui eſt du tout impoſſible. Et ie voudrois icy demander à noſtre Autheur le moyen d'accorder ces deux choſes, *que la lumiere eſt vne ſubſtance corporelle, & qu'elle ſe communique en vn inſtant d'vn bout à l'autre du monde* : car ce ſont les

propres termes dont il se sert : mais laissons à part cette dispute, pour ne pas faire vn nouueau procés.

Pag. 22. Ie dis donc seulement que c'est mal à propos que nostre Autheur a allegué l'exemple de la lumiere, du Soleil, des influences celestes, & des couleurs, pour faire voir qu'vne chose peut communiquer ses qualitez à vne autre, nonobstant l'éloignement des lieux. Car premierement il n'a pas pris garde à ce que i'ay dit en mon premier discours, que le Soleil & les Astres auoient cette puissance, dautant que ce sont des corps d'vne excessiue grandeur, & qui surpasse de beaucoup celle de la terre ; que pour cette raison il ne falloit pas s'estonner s'ils produisoient des effets sur des suiets si éloignez d'eux ; & par consequent il ne deuoit pas faire entrer en comparaison la vertu de la Poudre de Sympathie auec celle des Astres. 2. Il n'a pas consideré que la lumiere n'est pas vne qualité qui altere & qui change le suiet dans lequel elle est receuë, puisqu'elle n'a point de contraire à détruire ; ce qu'il ne voudroit pas dire de

la Poudre de Sympathie, laquelle pour produire ſon effect doit oſter & chaſſer les mauuaiſes diſpoſitions qui ſe rencontrent en la partie bleſſée, & qui s'oppoſent à la reünion. Et ie ne ſçay comment il voudroit que les influences fuſſent ſenſibles, & d'vne nature corporelle, puiſqu'elles ne ſe peuuent diſcerner par aucun de nos ſens. 3. Les couleurs ne ſe voyent que par les eſpeces viſibles & les images, qui ſont receuës dedans l'œil : or eſt-il que les eſpeces ſenſibles & les images des choſes ne font autre impreſſion ſur les ſens, tant externes qu'internes que celle de leur reception ; par exemple la blancheur qui ſera dans vne muraille, ne produira rien de blanc dedans l'œil, & la connoiſſance qu'vn Medecin aura d'vne maladie, ne luy rendra pas pour cela le cerueau malade, & par conſequent l'exemple tiré des couleurs ne ſert de rien pour montrer que la Poudre de Sympathie a la vertu de guérir les bleſſures, & de produire des effects puiſſans ſur vn ſuiet éloigné.

Mais ie croy qu'il s'imagine auoir triomphé quand il met en auant l'exem-

Pag. 23. ple de l'ayman, & qu'il dit, *que la moindre portion d'iceluy, au delà de la ligne, va rendre hommage par ses atomes, aux parties plus éloignées du Nord:* & quand vn peu aprés il adiouste, *ne devoit-il pas plustost rapporter l'effect de l'ayman, lors qu'il se tourne vers le pole, qui ne reçoit point de limites, que celuy d'attirer le fer qui n'insinuë pas si parfaitement l'étenduë de nostre remede.* Puisqu'il requiert de nous ce deuoir, il faudra tâcher si faire se peut, de nous en acquiter : c'est pourquoy nous parlerons de l'vn & de l'autre effect de cette pierre ; & dautant qu'il presse le plus sur la proprieté qu'elle a de se tourner vers le Nord, & qu'elle luy semble fauoriser dauantage son opinion, nous discourerons aussi de cette qualité plus amplement.

Ie me suis estonné comment nostre Autheur a voulu proposer cét exemple pour defendre la qualité sympathique de sa Poudre ; puisque les plus grands Philosophes ne demeurent pas d'accord entr'eux de la veritable cause d'vn tel effect, & qu'elle est tellement cachée & enueloppée de difficultez, que

de mettre en auant cét exemple pour prouuer cette opinion, c'eſt vouloir éclaircir vne matiere deſia aſſez obſcure & difficile d'elle-meſme, par vne autre beaucoup plus obſcure. Et pour faire voir cette verité, ie rapporteray icy les diuers ſentimens que pluſieurs grands perſonnages ont eu ſur ce ſuiet.

Marſile Ficin Philoſophe de la ſecte de Platon croit que les eſtoiles de la petite ourſe font tourner l'ayman vers le Nord. Cardan dit que c'eſt vne eſtoile qui eſt en ſa queuë. Fernel ſe contéte de dire que cette proprieté nous eſt cachée & inconnuë. Fracaſtor dit que ce ſont des montagnes d'ayman, leſquelles il appelle les chaiſnes du monde, ſituées au delà du Septentrion, qui attirent, & font tourner de ce coſté là l'aiguille aymantée. Scaliger n'attribuë pas cette puiſſance à ces montagnes; mais pluſtoſt à la vertu de la cauſe qui lés a produites, à ſçauoir de la partie du Ciel qui eſt du coſté du Septentrion. Corteſius poſe vn certain poinct au delà des poles, qui a cette vertu

Lib. de vitâ cœlitus comparandâ. *lib. 7. de ſubtil.* *lib. 2. de abdit. rer. cauſ. cap. 2.* *lib. de ſympathia & antipath. cap. 7.* *Exercit. 131. in Cardanum.*

d'attirer. Beſſardus dit que c'eſt pluſtoſt le pole du Zodiaque. Robert Norman Anglois ſuppoſe vn certain poinct & endroit du Ciel, qui n'eſt pas attractif; mais pluſtoſt reſpectif, c'eſt à dire qui n'a pas la puiſſance d'attirer l'aiguille: mais qui eſt ſeulement le but vers lequel elle viſe. George Agricola croit que l'aymã ſe tourne ainſi, non pas pour aucune inclination qu'il ayt vers les poles; mais ſeulement pour prendre la meſme ſituation qu'il auoit dans les mines.

5. de nat. foſſil.

De toutes ces opinions noſtre Autheur a choiſi celle qui auoit le moins d'apparence de verité, qui eſt que l'étoile du Nord attire l'ayman, & le fait tourner de ſon coſté: c'eſt ainſi qu'il baſtit à ſon ordinaire ſur des fondemens ruineux.

Il faut faire voir cette verité. Premierement la declinaiſon de l'ayman détruit entierement cette opinion: car ſi l'aiguille aymantée eſtoit guidée & attirée par l'eſtoile du Nord, elle ñe ſe deſtourneroit iamais de la vraye ligne meridionelle. Cependant l'experience nous fait voir le contraire, cette decli-

naiſon ſe remarquant diuerſement en pluſieurs endroits du monde, & eſtant ſi certaine & ſi aſſeurée, que Vincent Rodriquez Pilote fort expert, qui a fait vingt-huict fois le voyage du Portugal aux Indes, l'a touſiours remarquée de meſme façon. En cét hemiſphere l'aiguille biaiſe du coſté de l'Oriẽt: en l'autre elle ſe détourne du coſté d'Occidẽt: Il n'y a qu'aux lieux où paſſe le premier meridien, comme vers les Iſles fortunées, que les Eſpagnols appellent Azores, & vers le Cap de bonne eſperance, que la ligne de l'ayman ſe rencontre parfaitement auecque la ligne Meridionelle; encore a-t'on remarqué que dans le meſme Meridien, elle ne garde pas touſiours cette meſme ſituation: car approchant du Breſil l'aiguille biaiſe du coſté de l'Occident, & dans vn meſme parallele elle ne garde pas toûiours vne meſme declinaiſon; ce qui montre euidemment qu'on ne peut pas admettre vn poinct au Ciel, ou en la terre, vers lequel l'aiguille ſe tourne conſtamment.

Si noſtre Autheur diſoit que cette de-

clinaison vient du mouuement de l'estoile du Nord, il seroit aisé de luy faire voir que cela ne peut pas auoir lieu, car si cela estoit l'aiguille aymantée, quoy que le cadran demeurast immobile, & ne fust point transporté ailleurs, changeroit neantmoins de situation; veu que cette estoile n'estant pas iustement au pole, mais en estant éloignée enuiron de trois degrez, tourne autour de luy, & ainsi si l'aiguille suiuoit le mouuement de cette estoile, il faudroit qu'elle changeast perpetuellement de situation; puisque cette estoile passant deux fois chaque iour par le meridien, lors qu'elle monte au dessus du pole, & lors qu'elle descend au dessous, il faudroit que l'aiguille estant conduite par elle, se rencontrast deux fois le iour auecque le vray meridien, & qu'elle biaisast vne fois vers la droite, & vne autre fois vers la gauche sans remuer la boussole: ce qui seroit à souhaitter; car par ce moyen on auroit vn horloge perpetuel & asseuré, & on auroit trouué le mouuement perpetuel, que l'on cherche il y a si long-temps.

On ne pourroit pas dire que la foibleſſe de l'ayman peut eſtre cauſe de cette declinaiſon ; veu qu'au contraire l'experience fait voir que tant plus on frotte l'aiguille d'vn bon ayman , tant plus elle biaiſe & ſe détourne du Nord.

2. Si l'aiguille aymantée eſtoit attirée par l'eſtoile du Nord, la partie de l'aiguille qui ſe tourne vers le pole arctique, deuroit eſtre éleuée à proportion que le pole eſt ſur l'horizon: mais au contraire nous voyons que l'aiguille eſtant dans l'equilibre, la partie qui ſe tourne vers le Septentrion s'abaiſſe au deſſous de l'horizon.

3. Si cette opinion eſtoit veritable, pour quelle raiſon l'ayman tourneroit-il vne face pluſtoſt que l'autre vers le Nord ; veu que tout ſon corps eſt homogene & de ſemblable nature ?

Quelqu'vn peut-eſtre dira, que l'opinion des montagnes d'ayman trouuera plus d'applaudiſſement,& que ces montagnes poſées au delà du Nord,ayans la vertu d'attirer vers elles l'aiguille aymãtée,noſtre Autheur trouueroit encore en cét exemple des raiſons pour prouuer la

puiſſance que la Poudre de Sympathie auroit de produire ſes effects ſur vn corps fort éloigné: mais ie dis que cette opinion n'eſt pas plus receuable que l'autre.

1. La meſme facilité qu'vne grande piece d'ayman a de ſe tourner vers le Septentrion, qu'vne autre plus petite, nous fait voir manifeſtement que le principe de ce mouuement ne vient pas du dehors; mais pluſtoſt du dedans. Car ſi ces montagnes imaginaires attiroient l'ayman, il s'enſuiuroit qu'vne petite piece d'ayman ſe tourneroit auecque plus de promptitude & de vigueur, qu'vne plus grande, à cauſe qu'elle ſeroit moins peſante, & qu'elle ne reſiſteroit pas tant à cét attirement; de meſme que nous voyons le vent enleuer plus facilement vne paille qu'vne piece de bois: or eſt-il que l'experience nous fait voir le contraire, & par conſequent il ne faut pas chercher le principe de ce mouuement dans ces roches d'ayman, mais il le faut tirer d'vne vertu interne qui eſt en cette pierre, laquelle n'eſt pas diminuée ny empeſchée par la quantité de la matiere; Ains au contraire ſe trouue d'au-

tant plus forte & plus vigoureuſe, que la pierre ſe rencontre plus grande.

2. Si cette conuerſion de l'aymã venoit de ces montagnes, il arriueroit que plus on s'éloigneroit du Septentrion, auſſi l'aiguille ſe tourneroit d'autant plus lentement de ce coſté là, & auec moins de viuacité; plus on eſt éloigné d'vne cauſe, & moins auſſi en reſſent-on les effets: ceux qui ſont ſous les poles n'éprouuent pas tant les ardeurs du Soleil, que ceux qui approchent de la ligne, à cauſe qu'ils en ſont plus éloignez; toutefois nous ne voyons pas que l'ayman ſe tourne auec moins de vigueur vers le Nord dans les pays meridionaux; au contraire il ſemble qu'il s'y tourne plus viuement & plus promptement, lors qu'il eſt éloigné des poles que lors qu'il en eſt proche.

Ie ne ſçay ſi le ſentiment d'Agricola feroit plus fauorable au deſſein de noſtre Autheur, & s'il voudroit s'en preualoir pour fortifier ſon opinion: quoy qu'il en ſoit, ie croy qu'il n'eſt pas certain que l'ayman garde la meſme ſituation dans les entrailles de la terre, que celle qu'il affecte au dehors. Il n'y aura

Cap. 7. lib. 1. de magnetica Philosophia. pas suiet d'en douter, s'il est veritable ce que dit Cabeus d'vn sçauant personnage, lequel luy écriuit l'experience qu'il en auoit faite estant en l'isle d'Ilua, qui est qu'ayant tiré vne piece d'vne grande roche d'ayman, & ayant remarqué auparauant quelles parties estoient tournées vers le Septentrion, & vers le Midy, il suspendit en l'air loing de la roche cette piece d'ayman, & trouua que la partie qui regardoit auparauant le Septentrion, se tourna du costé du Midy, & que celle qui regardoit le Midy se tourna vers le Septentrion.

Ceux qui ont traité le plus soigneusement de la nature, & des proprietez de l'ayman, & qui ont recherché la cause de ses effets, ne fournissent à nostre Autheur aucun moyen de fonder son opinion sur l'exemple de cette pierre. Cap. 17. libri 1. de magnete. Gilbertus dit que tout le globe de la terre est vn vray ayman, lequel a ses poles particuliers, & que sa forme essentielle & radicale dispose toutes ses parties en tel ordre, & en telle situation qu'il est requis à leur nature, de sorte que si vous separiez de la terre vne partie

tie

tie premiere, pure, & qui ne fut point corrompuë, ou foüillée d'aucune ordure externe, elle feroit gouuernée & difpofée par cette forme totale & premiere, en la façon requife à la condition, & à la nature de fon globe, & par confequent la difpofition & fituation naturelle de toute la terre eftant d'vn pole à l'autre, ce n'eft pas de merueille fi cette partie de la terre fe difpofe de la mefme façon, & que cette vertu paroift d'autant plus en l'ayman, que c'eft vne fubftance principale & homogenée de la terre, & qui en eft comme la moëlle, que fi les metaux & autres corps n'ont pas cette vertu, c'eft qu'ils font des parties de la terre corrompuës & changées par des nouuelles formes.

De là vient qu'vne boule d'ayman a efté eftimée eftre vne vraye image de la terre, ayant des poles qui répondent à ceux de la terre, vn equateur, des paralleles, des meridiens, & vn horizon, μικρόγη. ce qui a fait dire à Gilbertus que c'eftoit vne petite terre. Cap. 1. lib. 6. de magnete.

Et quoy que Cabeus ne demeure pas d'accord auec Gilbert, que la terre foit Cap. 9. lib. 1. de magne-

vn grand ayman;neantmoins il croit que cette proprieté de ſe tourner vers les poles, eſt vne qualité qu'il poſſede naturellement, laquelle eſt conforme à celle que poſſede tout le globe de la terre pour ſa conſeruation, & pour ſon affermiſſement : de meſme qu'vne pierre a vne proprieté naturelle de tendre en bas pour y trouuer ſon repos.

Pour preuue de cela il allegue que le globe de la terre eſt compoſé en telle ſorte que toutes ſes veines tendent vers le pole & le regardent, & ſont comme tirées d'vn pole à l'autre; ce qu'il dit auoir remarqué dans les montagnes de Lombardie, & de l'Apennin, & que Keplerus auoit auſſi remarqué auparauant la meſme choſe.

Il dit aprés, que nous voyons que la terre communique la meſme proprieté au fer, & que pluſieurs ferremens qui n'ont iamais touché l'ayman, ſe tournent neantmoins vers le Nord : ce qui ne peut pas eſtre attribué aux influences celeſtes, mais pluſtoſt à la terre, dautant que les barreaux de fer dont les feneſtres ſont grillées, de quelque coſté

qu'ils soient exposez, acquierent auec le temps vne telle force que la partie qui est en bas tire la partie de l'aiguille qui regarde le Midy, & chasse l'autre : au contraire la partie d'enhaut attire la partie septentrionale & chasse cello qui regarde le Midy ; & s'il y a long-temps que ces barreaux de fer sont posez aux fenestres, ils attirent des aiguilles, & d'autres ferremens. Que si aprés vous prenez ces barreaux, & les posez sur leur centre, vous trouuerez que la partie qui estoit en haut se tourne vers le Midy, & celle qui estoit en bas se porte vers le Septentrion. On pourroit remarquer la mesme chose en vne brique cuite, qui seroit demeurée debout long-temps sur la terre, de laquelle la partie qui a touché la terre, attirera la partie meridionelle de l'aiguille, & la partie superieure attirera celle du Septentrion : or il est constant que c'est la terre qui leur confere cette vertu ; autrement on ne pourroit pas dire, pourquoy la partie de ces barreaux qui regardoit la terre, se tourneroit plustost vers le Septen-

trion que vers le Midy; veu qu'il semble que si cette vertu estoit deriuée du Ciel, la partie superieure sur laquelle la partie septentrionale du Ciel pouuoit verser ses influences, se deuroit plûtost tourner vers le Septentrion que vers le Midy.

Lib. 1. part. 2. de arte magneticâ. Kircherus suit la mesme opinion, & dit que l'ayman estant le legitime fils de la terre, est rendu participant des qualitez qu'elle possede naturellement, & que la qualité qu'a la terre de se disposer ainsi vers les poles, vient de sa propre forme, & asseure auoir remarqué les veines de la terre disposées de la mesme sorte que nous auons dit cy-dessus en plusieurs montagnes de l'Allemagne, des Alpes, de la France, de la Bourgongne, de l'Italie, & mesme prés de la saincte Baume en Prouence.

Ces choses estant ainsi posées, ie ne voy pas que nostre Autheur ait raison de se préualoir de l'exemple de l'ayman pour appuyer son opinion : car si cette proprieté de l'ayman vient de sa forme interieure, ne plus ne moins que l'inclination de la pierre à descendre en bas, il est constant que cette vertu ne doit

plus estre mise au rang de celles que l'on appelle sympathiques, & qui produisent leurs effets sur vn suiet éloigné.

S'il estoit veritable que deux personnes fort éloignées l'vne de l'autre se pûssent communiquer leurs pensées, par le moyen de deux cadrans, desquels les deux aiguilles seroient touchées d'vn mesme ayman, & autour desquels seroiēt écrites les lettres de l'alphabet; de sorte que faisant tourner l'aiguille de l'vn, en mettant dessous vne piece d'ayman sur le mot que l'on voudroit, pour exprimer les lettres que l'on auroit en la pensée, l'aiguille de l'autre cadrā en quelque lieu qu'il fût, se tournast semblablement sur les mesmes lettres, ie ne doute point que Monsieur Papin ne pûst nous persuader plus fortement par cét exemple la vertu sympathique de sa Poudre: mais iusques à ce qu'il nous ait fait voir la verité de cette experience, nous demeurerons tousiours en possession de douter de l'vn & de l'autre.

Ie ne parlerois pas de la vertu qu'a l'ayman d'attirer le fer, puisqu'il n'insinuë pas si parfaitement, comme dit nostre

Autheur l'estenduë de ce remede, si ce n'estoit qu'en parlant de cette proprieté, Pag. 25. il dit, *que tous ceux qui ont traitté cette matiere, attribuent cét effet ou à vn coulement notable d'atomes, qui partans de l'ayman s'insinuent dans les pores du fer; ou comme veulent les autres, qui dissipant l'air qui est entre ces deux corps, oblige le fer par la fuite du vuide à s'approcher de l'ayman.* Car ie dis bien autrement, que tous ceux qui ont traitté cette matiere exactement, n'ont attribué ny à l'vne ny à l'autre de ces causes cét effect de l'ayman.

L'interposition des corps solides, laquelle n'empesche pas l'ayman d'exercer sa puissance sur le fer, nous fait reietter l'opinion d'Epicure qui veut que cette vertu se communique par vn flus & coulement d'atomes, dautant que ces petites substances ne pourroient pas pénétrer les corps solides, & passer à trauers en vn moment, comme fait la vertu de l'ayman : c'est ce qui a fait dire à Scaliger que cette vertu pénétrante qui se remarque en l'ayman, estoit vne qualité spirituelle.

Pour le ſecond point, on ne peut pas dire que cela ſe faſſe par vne diſſipation d'air qui arriue entre ces deux corps, leſquels ſe ioignent pour remplir le vuide, telle diſſipation ne pouuant pas arriuer en plein air, & à découuert; puiſqu'en la place de celuy qui ſeroit diſſipé, vne autre partie d'air ſuccederoit incontinent, & cette diſſipation ne ſe pourroit pas faire, ſans que l'air ſouffriſt quelque émotion ou agitation, laquelle ſe remarqueroit lors que l'on approcheroit vne chandelle allumée, de laquelle la flamme ſeroit par ce moyen agitée, & ſuiuroit neceſſairement le mouuement de l'air. On pourroit encore reconnoiſtre au Soleil cette agitation, par le mouuement extraordinaire des atomes, qui ſe verroient en l'air, ou par le tranſport des pailles qui ſeroient prochaines: toutefois il ne s'eſt rien veu de ſemblable en cette rencontre.

D'ailleurs ſi cela arriuoit par impulſion ou diſſipatiõ d'air, le fer ſeroit veritablemẽt attiré; mais il ne ſeroit pas retenu par l'ayman, comme nous le voyons, & d'abord il repouſſeroit le fer qui luy ſeroit

presenté; de mesme qu'il chasseroit & dissiperoit l'air qui l'enuironne: comme donc nous ne voyons pas qu'il arriue aucune de ces choses, aussi y a-t'il suiet de croire, que le fer ne se porte pas vers l'ayman pour la fuite du vuide, & à cause de la dissipation de l'air qui arriue entre deux.

Ces considerations ont fait naistre d'autres sentimens à plusieurs, qui ont recherché auec curiosité la cause de cét effect. Galien a creu que l'ayman attiroit le fer, en la mesme sorte que les parties attiroient le sang pour leur nourriture; ce qui peut-estre a fait dire à Cardan, que l'ayman estoit animé, & qu'il attiroit le fer pour luy seruir de pasture. Peregrinus dit que l'ayman a deux faces, l'vne qui se tourne du costé du Septentrion, & l'autre du costé du Midy, & que le fer, par le voisinage de l'ayman, prend les mesmes visages, c'est à dire qu'il acquiert la faculté de se disposer en sorte que d'vn costé il regarde le Septentrion & de l'autre le Midy : ce que Cabeus qui est venu depuis a appellé vne qualité à deux faces, & Kircherus

In epistolâ quâdam de magnete.

Qualitas δίμορφος & bifrons.

vne qualité à deux formes : cherchant donc la raison pourquoy la face de l'ayman qui regarde le Midy, attire la face du fer qui regarde le Septentrion, & au contraire la face meridionelle de l'ayman chasse la face meridionelle du fer, il dit que cela arriue à cause que dans l'ordre des choses naturelles, chaque cause ne s'efforce pas seulement de produire vn effect qui luy soit semblable; mais aussi tasche pour sa conseruation de l'vnir auec elle mesme, de telle façon qu'ils ne semblent estre tous deux qu'vne mesme chose.

Gilbertus dit que le fer estant dans l'étenduë de la puissance de l'ayman, acquiert comme vne nouuelle forme, laquelle estoit auparauant comme enseuelie dans sa matiere, mais qu'elle se réueille à la presence de l'ayman, & que pour acquerir de nouuelles forces, elle porte le fer vers l'ayman, adioustant que cette qualité ne tient rien du corps ny de la matiere.

Cap. 4. lib. 2. Coitio magnetica actus est magnetis & ferri, non actio vnius, sed potiùs συνεντελέχεια, & conactus quàm sympathia.

Cabeus tombe dans ce mesme sentiment, & dit que cette qualité de l'ayman se produit à la façon de la lumiere,

Lib. 2. de magnetica Philosph.

laquelle se répand & se disperse par tout en vn moment, sans l'entremise des atomes, ou d'aucune substance : mais seulement en tirant de la puissance du milieu cette qualité.

L'opinion de Kircherus ne se trouue pas differente de celle-cy : car il dit que si le fer se porte vers l'ayman, ce n'est pas qu'il y soit attiré par cette pierre; mais dautant qu'il se produit en luy vne qualité, par le moyen de laquelle le fer se porte vers l'ayman, & deuient comme vn autre ayman. Et icy ie prie nostre Autheur de remarquer que Kircherus a appellé cette qualité intentionnelle, & que pour luy il se montre trop rigoureux, quand il veut assuiettir le coulement d'especes aux sens seulement. Peut-estre que cette façon de parler ne déplaira pas tant à ceux qui croyent que la vertu de l'ayman se communique & se répand dedans l'air en la mesme sorte que les sons.

Magnes *inquit*, qui in proximo est, qualitatem intentionalem in ferrum producit in eodem situ in quo est illa qualitas. *Pag. 25.*

L'exemple des maladies contagieuses, sur lequel il insiste, fauorise si peu son party, que ie me suis estonné comment il a osé le mettre en ieu; veu qu'elles ne

ſe communiquent que par l'attouchement d'vn corps malade, ou infecté; ou par le moyen des vapeurs qui ſortent de ce corps, leſquelles ne ſe peuuent pas épandre bien loin, & ſe continuer dans vn grand eſpace; ſi l'éuentement que l'on fait receuoir aux choſes infectées, eſteint & diſſipe la vertu maligne des ſemences contagieuſes qui eſtoient cachées en elles, comment la vertu & qualité de cette Poudre, pourra-t'elle eſtre transferée d'vn lieu en vn autre aſſez éloigné, ſans receuoir aucune alteration de l'air? S'il y a lieu de comparer l'effect de la Poudre de Sympathie à celuy des maladies contagieuſes, il ne faut pas donner plus de force & d'eſtenduë à la vertu de cette Poudre qu'à celle des maladies contagieuſes, & l'vne ne doit pas rencontrer plus ou moins de difficulté en toutes les circonſtances de ſon action que l'autre; car c'eſt en ce poinct principalement que doit conſiſter la comparaiſon: Cependant on ne peut pas donner autant d'étenduë à la communication des maladies contagieuſes que l'on en attribuë à la Poudre de Sympathie.

Si donc la peste, qui est la plus pernicieuse des maladies contagieuses, ne se communique pas d'vne ruë à l'autre, quand l'air n'est pas généralement infecté, si ce n'est par la frequentation, quelle apparence y a-t'il que cette Poudre puisse estendre beaucoup au delà, comme l'on pretend, la force de son action? Et si le vent a la puissance de diuertir & de dissiper les seminaires de cette contagion épandus en l'air, & que l'air par vne qualité contraire peut corriger leur malignité, auec quelle raison nostre Autheur peut-il soustenir que la vertu de sa Poudre méprise la rencontre de ces choses, & communique sa vertu sans aucune diminution de sa force, & sans empeschement iusques à la partie malade?

On dit qu'il n'y a pas de comparaison si iuste qui ne soit defectueuse en quelque poinct: mais ie ne croy pas qu'il en faille employer aucune, quand la chose que l'on veut comparer, ne s'accorde pas auec l'autre dans le fait dont il s'agit: c'est neantmoins la faute que commet nostre Autheur en tous les exemples

qu'il allegue, pour prouuer l'effect sympathique de sa Poudre.

Il veut que la qualité de sa Poudre ait de la conformité auec les maladies contagieuses, quoy qu'elles soient du tout differentes. Celle des maladies contagieuses deuroit estre plus puissante & plus agissante que l'autre, toutesfois elle se trouue beaucoup plus foible, & d'vne moindre estenduë. Il n'y a personne qui ne sçache qu'il n'en est pas de la maladie comme de la santé, la maladie vient tout à coup & en peu d'heures, la santé ne se repare qu'auec vn long temps: la raison en est facile à rendre, c'est que les causes qui produisent les maladies, ont beaucoup plus de force que les remedes, & rencontrent plus de facilité en leur action. Il est plus aisé d'abattre vne maison que de la releuer, & il y a beaucoup plus de choses requises pour estre sain que pour estre malade, la santé consiste principalement dans vne mediocrité de toutes choses; mais il ne faut que l'excés d'vne seule pour la troubler: il n'y a donc pas de raison de comparer l'effect d'vne

cause maligne, & qui destruit nostre nature entierement, auec l'effect d'vne chose que l'on pretend pouuoir la conseruer & la restaurer. Ie ne sçay pas main-
Pag. 23. tenant si nostre Autheur voudra dire encore qu'il ne comprend pas pourquoy ie reiette cét exemple.

Pag. 26. Et quoy qu'il die que pour establir ce qu'on a dessein de poser, il ne suffit pas de rapporter vn ou deux exemples: neantmoins ie me contenterois s'il pouuoit seulement en produire vn qui eust toutes les qualitez qu'il attribuë à la Poudre de Sympathie; c'est à dire qui pût produire son action dans vn suiet fort éloigné, & duquel la vertu ne fût point affoiblie, ou interrompuë par les empeschemens qui se rencontrent dans le milieu. Ie ne croy pas que les couleurs nous puissent fournir ce que nous desirons: puisque nous ne pouuons pas les discerner, si nous en sommes vn peu éloignez, & si l'air est trouble & remply de broüillards. Il en est de mesme des sons & des odeurs, & ie ne croy pas qu'il recoure plus aux influences, & à la vertu de l'ayman,

puiſque nous luy auons montré les inconueniens qui s'y rencontrent.

Ie ne voy rien dans le reſte de ſon diſcours qui ſoit conſiderable, ne tendant qu'à éluder la force des obiections que i'auois propoſées contre la Poudre de Sympathie : c'eſt pourquoy ie paſſeray legerement pardeſſus. Premierement il dit, *que les remedes ſympathiques ne ſont autre choſe que des matieres capables de détacher les parties balſamiques, & ſi vous voulez la portion de l'humide radical, qui s'eſt ſeparée du corps auec le ſang coulé de la playe pour la faire retourner en ſa ſource.* Pag. 29. Voila à la verité vne Philoſophie de laquelle la noueauté nous ſurprend. Cette ſeparation des parties balſamiques du ſang coulé hors des veines par l'application du vitriol calciné au Soleil, n'eſtoit pas encore venuë à noſtre connoiſſance, & noſtre veuë n'a pas encore eſté aſſez ſubtile pour remarquer la fermentation, par le moyen de laquelle cette ſeparation ſe fait ; auſſi n'eſt-elle pas ſi ſenſible & ſi apparente que celle qui ſe fait dans le mélange de l'huile de tartre & de l'eſprit de vitriol.

Et ce que l'on enſeigne dans les écholes, que de la priuation à l'habitude il n'y a point de retour, ſe trouue maintenant faux, s'il eſt vray que l'humide radical ſeparé du corps puiſſe retourner en ſa ſource. Ie ne pouuois pas m'imaginer que le ſang fût le ſuiet de l'humide radical, puiſque i'auois oüy dire iuſques icy, que les parties ſolides & ſpermatiques eſtoient le ſiege de cette humidité : c'eſt pourquoy ie me perſuade que noſtre Autheur ne fera pas conſiſter les fiévres hectiques dans les parties ſolides, mais pluſtoſt dans le ſang qui eſt contenu dans les veines; & ainſi ne fera point de diſtinction entre les fiévres ſynoques, & les fiévres hectiques. Voyons maintenant s'il a raiſon de dire, qu'il reſte dedans le ſang coulé hors des veines vne portion de cét humide radical, & ſi raiſonnablement on peut appeller de ce nom l'humidité qui ſe rencontre dans vn corps mort.

L'humidité radicale au dedans de nous, eſt le ſiege & le ſuiet non ſeulement de l'eſprit & de la chaleur naturelle, mais auſſi de la vie; & en cette con-

consideration elle a esté appellée radicale, dautant qu'elle est comme la source & la racine de la vie: comme donc la chaleur qui reste dans vn corps mort ne peut plus estre appellée chaleur naturelle, dautant qu'elle n'est plus suiette à l'ame, dont elle estoit auparauant l'instrument, mais est entierement assuiettie aux formes des elemens; aussi l'humidité qui reste aprés la mort ne peut pas estre appellée radicale, dautant qu'elle n'est plus la racine & la source de la chaleur & de la vie, & qu'elle n'est plus vn organe pour seruir dans les operations de l'ame. C'est pourquoy ce fondement estant détruit, ie croy que tout ce qu'il bastit dessus tombera facilement.

Quant à ce qu'il dit de l'operation du Soleil & de son influence, qui agit sur ce remede pour sa preparation: Ie doute fort qu'elle soit differente de la calcination qu'il peut receuoir par le moyen de la chaleur, laquelle ne luy donne rien de nouueau qu'vne plus grande acreté & seicheresse qu'il n'auoit auparauant. Toutesfois s'il est Pag. 31. 32. & 33.

veritable que le Soleil verſe des influences particulieres ſur le vitriol, lors qu'il eſt expoſé à l'air ſous de certaines conſtellations, il me ſembleroit à propos pour eſtre bien aſſeuré de la vertu de cette Poudre, auparauant que de l'employer, de faire dreſſer ſon horoſcope pour reconnoiſtre ce qu'elle promet.

Ce qu'il répond en ſuite au dilemme que i'auois propoſé touchant l'vſage de cette Poudre, que la vertu ſympathique dépend de l'application du remede ſur le ſang coulé de la playe, ou ſur l'inſtrument qui l'a faite, ne ſatisfait aucunement. Car comme le ſang ſorty d'vne playe, n'eſt pas vn ſuiet capable de ſanté ny de maladie; auſſi n'eſt-il pas propre à receuoir la guériſon, & les impreſſions que font les qualitez d'vn remede ſur vn corps viuant: & ſi l'adminiſtration & l'vſage des medicamens ne ſeruent de rien, lors que la nature vient à défaillir, & que les eſprits & la chaleur naturelle ne reluiſent plus en vne partie; que peut-on eſperer de l'application d'vn remede, ſur vne ſubſtan-

ce entierement ſeparée & éloignée de noſtre corps ? quelle communication peut auoir ce ſang auec la partie de laquelle il eſt ſorty ? eſt-ce par le moyen des eſprits ? il n'y a pas d'apparence, puiſqu'ils ſont diſſipez, ce commerce n'ayant pû eſtre entretenu dauantage, depuis que leur ſocieté a eſté rompuë. Eſt-ce à cauſe de la portion de l'humide radical qui eſt reſtée dans ce ſang ? mais nous auons montré que c'eſtoit vne folie d'y ſonger, & que cette humidité pretenduë, eſtant deuenuë barbare & eſtrangere, depuis qu'elle s'eſt détachée du ſeruice de l'ame, & qu'elle s'eſt ſoûmiſe à vne autre puiſſance & domination, ne pouuoit auoir aucune familiarité, & communication auec aucune ſubſtance de noſtre corps.

Il dit qu'il prend pour vn bon augure de ſon coſté, que ie demeure d'accord que les remedes ſympathiques ſeruent auſſi bien à la guériſon des animaux bleſſez, qu'aux playes du corps humain, ne conſiderant pas que ie fonde cét argument ſur vne ſuppoſition que mettent en auant ceux qui tiennent ſon Pag. 38.

party, de laquelle cependant ie ne demeure pas autrement d'accord, faiſant voir qu'il n'y a pas d'apparence qu'vn meſme remede puiſſe produire vn meſme effect indifferemment ſur les hommes, & ſur diuerſes ſortes d'animaux: car ſi les hommes ſont differens entr'eux de complexion & de temperament; à plus forte raiſon feront-ils differens en ce poinct des animaux de diuerſes eſpeces; & quoy que les principes de la generation des vns & des autres ſoient communs, cela n'empeſche pas que la conſtitution particuliere d'vn chacun ne ſoit differente, à laquelle cependant il faut approprier la faculté du remede.

Pag. 41. Il tâche enfin de couurir de beaux pretextes les ceremonies que l'on obſerue en cette cure, & le ſoin que l'on prend à reſſerrer & enuelopper le remede appliqué ſur l'inſtrument qui a fait la bleſſure; & la raiſon qu'il en donne c'eſt que l'humidité contenuë dans le ſang, venant à eſtre expoſée à vn air libre & découuert, ſeroit incontinent diſſipée & tranſportée çà & là: mais pluſtoſt n'y

auroit-il pas plus ſuiet de craindre, que cette humidité qu'il ſuppoſe dans ce ſang ſorty des veines, ne fût beuë & abſorbée paſſant à trauers des linges & bandes qui l'enuironnent, que diſſipée & conſumée dedans l'air : & ſi la qualité de cette Poudre ne rencontre aucun obſtacle & empeſchement dedans l'air, pour paruenir à la partie bleſſée ; pourquoy cette humidité qui eſt iointe à la qualité de ce remede, ne pourroit-elle pas eſtré tranſportée ſans receuoir aucun dommage ?

Quant à ce que ie diſois qu'il ne ſeruoit de rien de tenir l'inſtrument qui a fait la bleſſure, & qui eſt ainſi medicamenté, en vn lieu temperé, pendant qu'vne autre partie du ſang répandu eſt expoſée à l'air ; il répond que n'y ayant point eu de Poudre ſur ce ſang, il ne peut pas reſſentir aucun de ces effects, voulant dire que cette Poudre par vne maniere de fermentation, réueille cette qualité ſympathique reſidente en la portion de l'humide radical qui eſt dans ce ſang : Mais puiſque nous auons dit, que nous ne pouuons pas reconnoiſtre cette Pag. 43.

humidité pour eftre radicale, & pour auoir quelque correfpondance & fympathie auec celle de noftre corps, ie croy que c'eft en vain qu'il allegue cette réponfe.

Plufieurs autres ceremonies fuperftitieufes que l'on obferue en l'application de ce remede, nous font voir de quelle boutique cette inuention eft fortie, n'y en ayant aucune qui foit fondée fur quelque raifon naturelle. Par exemple ie demanderois volontiers à noftre Autheur, pourquoy ceux qui enfeignent l'application de ce remede, recommandent d'en frotter l'épée commençant par la partie plus proche de la pointe, & finiffant vers la poignée. Et au contraire, ils defendent de commencer l'application de ce remede fur la partie de l'épée qui eft plus proche de la poignée, defcendant aprés vers la pointe? Il me trompera fort s'il en peut rendre aucune raifon valable.

Le refte de fon liure eftant vn recueil des principales maximes, (que nous auons cy deuant détruites) fur lefquelles il eftablit fon opinion; ou pour mieux

dire eſtant vn tableau racourcy, dans lequel il nous repreſente vne chimere qu'il a enfantée auec grande peine & trauail, ie ne penſe pas que quiconque ſe donnera la peine de le conſiderer, n'en reconnoiſſe aiſément la deformité, & ne iuge incontinent que c'eſt vne pure fiction, & vn ouurage de ſon imagination.

FIN.



ERRATA.

pag. 10. lig. 5. au lieu de seruir de, lisez faire.
Pag. 16. *ligne* 18. *au lieu de* ſuruient *liſez* arriue. Pag. 21. au bas de l'addition, au lieu de *iterum* liſez *icterum.*
pag. 17. lig. pen. au lieu de Joseph, lisez Josephe.
pag. 30. au lieu de hildamus, lisez hildanus.

5

RESPONSE DE N. PAPIN MEDECIN,

A LA LETTRE D'VN AVTRE DE LA MESME PROFESSION,

touchant les Fiévres Malignes de ce temps, & l'vsage des potions cordiales, de la saignée & des vessicatoires.



A PARIS,
Chez SIMEON PIGET, ruë S. Iacques, à la Fontaine.

M. DC. L.

Οὐ γὰρ ἂν μεθ' ὅρκου ἐρέω οὐδέποτε ἰητρῶν λογισμὸς φθονήσειεν ἂν ἑτέρῳ, ἀκιδνὸς γὰρ ἂν φανείη.

Hoc namque iureiurando affirmare audeam Medicum ratione vtentem, alterum nunquam inuidiosè calumniaturum. Sic enim animi impotentiam prodet. Hippocrat. lib. præception.

RESPONSE DE N. PAPIN Medecin, à la Lettre d'vn autre de la mesme profession touchant les fievres malignes de ce temps, & l'vsage des potions cordiales, de la saignée & des vessicatoires.

MONSIEVR,

Vous me faites trop d'honneur de me demander mon sentiment touchant vne chose où le vostre est preferable, ie ne diray pas au mien, mais à celuy de tous les meilleurs Praticiens ; puisque vous raisonnez aussi doctement en la Medecine, que vous faites paroistre auec l'admiration d'vn chacun cette industrie qui vous est hereditaire à trauailler au soulagement des pauures malades. Cependant pour ne pas refuser si peu de chose à vne personne à qui ie dois tout; ie ne craindray point de respondre par le menu aux demandes que vous me faites, qui se peuuent reduire à ces quatre chefs. 1. *Si les fievres qui ont couru en ces quartiers depuis plus d'vn an, & qui bien loin de s'appaiser semblent se réueiller encore de noueau, doiuent passer pour malignes.* 2. *S'il est à propos d'vser pour leur guerison de potions cor-*

diales & en quel temps. 3. Si la faignée y est necessaire & iusques à quel temps : & 4. Si l'on se peut seruir de vessicatoires & quel est leur vsage.

Ie respons au premier, qu'elles meritent ce nom sans difficulté, puis qu'elles possedent tous les signes par lesquels les Autheurs ont de coustume de les designer; qui sont, d'opprimer puissamment toutes les facultez, & principalement la vitale; De produire des accidens au delà de ce que leur nature semble estre capable, & de se rendre populaires par les semences contagieuses qu'elles respandent en l'air. Car ne voyons-nous pas que la plus part sont soudainement surpris de vomissemens fascheux, accompagnez de defaillance. Les autres tesmoignent vne telle oppression de poux & abbatement de forces qu'ils paroissent mesme dés les premiers iours incapables des grands remedes, i'entens la saignée & la purgation. Les vns sans qu'il paroisse vne chaleur violente au dehors, se plaignent d'estre brulez au dedans, sont trauaillez d'vne soif excessiue, & ressentent des inquietudes & des veilles extraordinaires, & plusieurs mesme ne sont pas sans quelques taches pourprées. Les autres au contraire sont trauaillez d'assoupissemens, d'estourdissemens, de delire, de parotides & autres apostemes, & de mille autres signes de malignité; Et ont tous cela de commun que les parties nobles sont puissamment attaquées par la qualité veneneuse, mais qui produit des effets differens en chaque corps selon la disposition des humeurs corrompuës qui luy tiennent compagnie. De fait, comme dit tres-bien le docte Fernel, quoy que cette malignité possede quelque chose de releué au dessus de la corruption qui se trouue ordinairement

dedans les humeurs, elle attaque neantmoins bien plus facilement les corps en qui cette premiere corruption se trouue abondante. I'estime donc qu'il ne faut auoir qu'vne legere teinture de la Medecine pour recognoistre cette malignité, qui tenant quelque chose de la pestilence, nous fait apprehender que ce ne soit vn auant-coureur des maladies plus fascheuses dont la deprauation des saisons semble nous menasser.

Ie respons au second, que puis qu'on ne sçauroit nier qu'vne maladie qui a tranché la vie à tant de personnes, en si peu de temps & auec de si fascheux accidens ne soit accompagnée de beaucoup de malignité; l'vn des principaux remedes par lequel on doit luy couper chemin, est l'vsage des cardiaques: c'est à dire des remedes, qui par vne puissance occulte fortifient toutes les facultez, de mesme que la malignité les opprime; mais sur tout, la vitale qui fait sa residence au cœur: & lesquels ne seruent pas moins à conseruer l'humide radical qu'à repousser les vapeurs malignes qui trauaillent à sa destruction.

Tous les liures de Galien qui portent le tiltre de Methode medecinale ne tendent à autre chose qu'à nous enseigner que tout Medecin Methodique doit s'estudier à combatre directement chaque indisposition maladiue dont nostre corps est attaqué, en luy opposant son contraire. Des maladies, les vnes consistent en la mauuaise temperature des parties, les autres en la mauuaise conformation, & les dernieres en leur mauuaise vnion. Et pour ne me pas estendre icy sur la nature des autres maladies: par le vice du temperament; ou nous entendons l'excez des qualitez elementaires, dont le chaud veut estre guery par le

froid, celuy-cy par le chaud, le sec par l'humide, & l'humide par le sec ; ou la mauuaise disposition de l'humide radical auquel les Medecins attribuent vne temperature celeste, dont les qualitez respondent en quelque sorte à celles des Astres, & lesquelles nous estans entierement incognuës, ont merité le nom que l'on leur donne de qualitez occultes.

De mesme donc que ce qu'il y a en nous d'elementaire est attaqué par les qualitez des elemens, & guery par les mesmes qualitez directement opposées ; aussi cette disposition occulte de l'humide radical est attaquée & destruite par les qualitez veneneuses, malignes & occultes qui se trouuent non seulement aux poisons, mais aussi dans la peste & aux fievres malignes de la nature de celles dont il est question ; & ne se peut restaurer que par l'vsage des remedes cordiaux. Voila ce me semble quel est le sentiment non seulement des plus doctes Medecins, mais de tous ceux qui meritent ce nom.

Cependant vous aurez peine à croire l'abus qui s'est glissé en ce païs, & qui a esté fomenté par des personnes qui ne cognoissoient pas assez, ny la nature, ny l'vsage des cordiaux. C'est que comme ces fievres malignes, puis qu'elles meritent le nom de fievres, sont accompagnées de chaleur au delà de nostre temperament naturel ; le vulgaire ayant esté persuadé qu'il n'y a point de cardiaque qui ne possede vn degré excessif de chaleur, tremble mesme au seul nom de potions cordiales, comme si c'estoient autant de charbons ardens par lesquels on voulust augmenter la chaleur de leur fievre : Et neantmoins vous sçauez combien ce sentiment est eloigné de la verité & indigne de la Medecine; puisque comme nous di-

ſions tantoſt la vertu cordiale des medicamens eſt abſolument differente des qualitez elementaires & ſe peut auſſi bien rencontrer auec le froid qu'auec le chaud.

Et ſi nous voulons encor examiner la choſe dauantage; quels ſont les cardiaques dont nous nous ſeruons en pareille rencontre? ſinon entre les ſimples le ſuc & le ſirop de limons, dont perſonne que ie ſçache n'a encore nié l'extrême froideur; l'Aceteuſe & l'Oxytriphyllum, dont l'acidité teſmoigne la froideur, de meſme que le Berberis; la reyne des préz & la ſcabieuſe qui n'ont aucune chaleur exceſſiue; les fleurs qu'on nomme cordialles de bouroche, de bugloſe & de violettes, qui toutes ſont tenuës pour froides. La terre Sigillée & mille autres, dont les moindres apprentifs d'Apotiquaires cognoiſſent en meſme temps la vertu cordiale & la qualité froide. Et pour les compoſez, les plus frequens ſont la confection de hyacinte, le diamagariton froid, & manus Chriſti perlata, dont la premiere ne paſſera iamais que pour froide en bonne Arithmetique, puiſque de ſept parts il n'y en entre qu'vne de medicamens chauds, & ſix de remedes froids, qui ſont les hyacintes, le corail rouge, le vray bol d'Armenie, les racines de tormentille, les ſemences d'aceteuſe & de pourpié, les roſes rouges, toutes les eſpeces de ſandaus, la raſure d'Iuoire, la corne de Cerf, les ſafirs, les eſmeraudes, les topaſes, les perles, la ſoye cruë, les feüilles d'or & d'argent, & le ſyrop de limons. Pour le diamargariton, ce ſeroit faire tort à ceux qui luy ont dõné le nom de froid, de calculer les remedes qui y entrent: pour ſçauoir quelles qualitez il poſſede Et quant aux tablettes que l'on nomme manus Chri-

fti perlata, il n'y a point de chaleur qui puisse estre suspecte que celle du sucre, puis qu'il n'y entre dauantage que l'eau rose & les perles preparées : Mais qu'est-il besoin de faire ce denõbrement, puisque c'est vous qui en faites leçon aux autres, & ne faut-il pas auoüer qu'il n'appartient qu'à ceux qui ignorent entierement la vertu des remedes dont on se sert en Medecine, & qui n'ont iamais jetté l'œil sur les dispensaires pour y voir la description des medicamens, à blasmer l'vsage des remedes cordiaux dans les fievres mesme plus violentes.

Pour ce qui est du temps qu'il s'en faut seruir dans les fievres qui courent, puis qu'ils ne sont destinez qu'à combatre la malignité, & que la presence du mal nous monstre la necessité du remede; C'est sans doute pendant que la malignité dure, sçauoir dés le commencement, pendant l'accroissement & dans la vigueur. Car en bonne foy, que diriez-vous de ces Praticiens, qui apres auoir abhorré l'vsage de ce remede pendant que la nature estoit en estat d'en faire son profit, ayant oublié cette auersion, le prescriuent sans scrupule à ceux qui sont à l'agonie, & taschent lors qu'ils ont desia vn pied dans le tombeau, de les en retirer par force auec quelque potion cordiale, comme auecque vne puissante machine ? Ne diroit-on pas qu'ils exercent la Medecine pour faire rire le monde; ou plustost que voyans les hommes prés à partir d'icy, ils leur font prendre ce dernier restaurant pour les conduire au royaume des morts, & pour donner quelque vigueur à leurs ombres tandis qu'elles seront contraintes de roder aux bords de l'Acheron ?

En troisiesme lieu, pour respondre à la question que

que vous faites touchant la saignée, on peut propo-
ser deux choses, si la saignée est necessaire dedans ces fievres, & quand on s'en doit seruir. Et pour cet effect il est necessaire de sçauoir que la saignée sert à deux vsages; à euacuer vne partie de la masse du sang contenuë dans les veines, & à imprimer le mouuement aux humeurs. L'euacuation a double vsage, l'vn qui est immediat d'oster vne partie du sang; soit bon, soit mauuais; & l'autre par accident, qui est de refroidir tout le corps en le priuant de la matiere qui entretient sa chaleur naturelle. Le mouuement qui se communique aux humeurs par la saignée est pareillement double, l'vn de reuulsion par lequel elles sont tirées vers les parties eloignées, & l'autre de deriuation, qui attirant des parties voisines en euacuë les humeurs qui y sont contenuës lors qu'elles sont encore fluides. Et ainsi la saignée est propre lors que le sang est trop abondant, ou corrompu, ou trop eschauffé, qu'il se jette sur quelque partie, ou qu'il y est desia tombé.

Il s'agit donc de sçauoir icy si la saignée est conuenable aux fievres malignes de ce temps, pour quelle de ces raisons on la doit administrer? Il seroit inutile icy de rien dire de la reuulsion, ou de la deriuation; puisque bien qu'il se trouue souuent plusieurs occasions dans ces fievres où elle s'exerce pour ces intentions, c'est plustost neantmoins à raison des accidens qui leur suruiennent que pour la fievre mesme. Reste donc que ce soit pour oster la trop grande abondance de sang qui surcharge les vaisseaux, que l'on nomme plethore & plenitude, ou pour les humeurs corrompuës dans les veines, ou pour rafraichir; C'est pourquoy il n'y a point de doute que pendant qu'il y

a des signes de surabondance de sang qui opprime la nature, il ne faille saigner copieusement. Quant à la corruption lors qu'elle n'est que mediocre, Galien la conseille au 11. de la Method. afin que la nature estant deschargée d'vne partie de son fardeau, trauaille plus facilement à dompter le reste ; mais lors qu'elle est abondante il prefere l'vsage des purgatifs : Et pour ce qui est du rafraichissement, quoy que l'on l'obtienne facilement par la saignée lors que la chaleur n'est allumée que dans la masse du sang & dans les esprits, comme aux fievres [a] synoches & [b] ephemeres, si est-ce qu'on en doit vser bien sobrement en deux occasions, lors que le siege de la chaleur & de la fievre n'estant point contenu dans les grands vaisseaux, comme celuy des fievres putrides intermittentes, n'est point aussi fomenté par la masse du sang ; ou que la fievre qui est allumée tesmoigne vne malignité manifeste ; & que dans l'vne & l'autre rencontre il n'y a aucun signe de plethore. Car pour la premiere occasion, puisque Galien ne conseille l'vsage de la saignée dans la corruption que pour soulager la nature d'vne partie de son fardeau, elle est sans doute inutile lors que le sang contenu dans les veines ne peut tenir lieu de fardeau. Et pour la seconde, la malignité ne pouuant estre euacuée par la saignée il ne se faut seruir de ce remede que lors qu'il peut estre vtile au soulagement de la nature, afin qu'elle combate plus aisement la malignité. Or il n'y a qu'en la seule plethore qu'elle puisse auoir cet vsage, car autrement ostant à la nature le thresor de la vie, c'est à dire, le sang & les esprits sans combatre la malignité qui l'oppresse, c'est proprement trauailler à sa destruction, & donner plus de prise à son ennemy.

a c. a. d. continués qui procedent de l'inflammation des humeurs contenues dans les grands vaisseaux.

b c. a. d. qui ne durent qu'vn iour & procedent de l'inflammation des esprits.

Et comme les fievres malignes attaquent des corps diuersement disposez ; les vns plethoriques, les autres sans plenitude : les vns qui abondent en humeurs corrompuës dans les veines, les autres dont la masse du sang est sans corruption, mais la plus part ayant le mesentere, & tout le bas ventre farcy d'vne abondance extraordinaire de mauuaises humeurs. En ceux où il se rencontre plenitude, il est necessaire de saigner tant qu'elle soit ostée, & en suite ce remede deuient inutile. Lors que les humeurs se corrompent aussi dans les vaisseaux, il est besoin, la plenitude estant retranchée, de descharger par la saignée autant de ce sang corrompu que les forces le peuuent permettre; nous souuenans qu'apres la saignée la nature a encore deux choses à faire, l'vne de combatre la malignité, & l'autre de cuire le reste des humeurs corrompuës, & qu'il se faut bien donner garde de la trop affoiblir crainte qu'elle ne puisse suffire à l'vne & à l'autre.

Pour ce qui est des derniers dont les impuretez ne sont contenuës que dans les petits vaisseaux du ventre inferieur, y estans amassées de longue main, sans que la corruption soit paruenuë iusques aux plus grandes veines; il se faut bien garder d'vser de la saignée au delà de ce que la plenitude semble requerir: puisque ce remede seroit non seulement inutile, mais mesme pernicieux : Car ainsi qu'Hippocrate nous apprend au liure de Prisc. Medicin. Nous auons beau purger & saigner, la coction des mauuaises humeurs est l'ouurage de la nature, auquel le Medecin ne peut rien que dans les circonstances, c'est à dire, en empeschant seulement ce qui l'en peut destourner. Et comme nous auons remarqué d'abord que la plus grande part des fievres malignes de ce temps sont de

cette derniere sorte comme il se voit par la pesanteur que les malades ressentent au ventre inferieur, par la tension & le [c] meteorisme frequent des hypochondres, les nausées, les vomissemens, les [d] diarrhées & semblables accidens de la faculté naturelle, il faut vser de ce remede auec grande prudence, & ne pas faire comme certains Medecins, dont sans doute vous improuuez le procedé, qui n'ayans d'autre remede que la saignée s'en seruent comme d'vne selle à tous cheuaux, ainsi que l'on parle depuis le premier iour iusques au dernier ; ayans plus esgard à la fievre qu'à la cause qui la produit : ne voyans pas que par cette euacuation inconsiderée ils destruisent peu à peu les forces ; & ainsi donnent pied d'vn costé à la malignité, qui assaut la nature auec plus de violence lors qu'elle est destituée du sang & des esprits, & empeschent de l'autre qu'elle ne se puisse occuper à cuire les humeurs corrompuës. D'où vient que les malades sont violemment precipitez à la mort, ou si quelques-vns en eschapent c'est auec des signes manifestes de cruditez & d'abondance d'humeurs que la nature n'a pû parfaitement dompter. De sorte, qu'au lieu que ces maladies deuroient se terminer en sept iours, en quatorze, ou au plus tard en vingt, elles durent des cinq, sept & huict semaines, laissans des incommoditez aussi facheuses que la premiere maladie ; comme parotide, apostemes aux autres parties, surditez, douleurs & pesanteurs de teste, & mille autres accidens de pareille sorte.

[c] Ou eleuation & gonflemen causé par le bouillonnement des humeurs.

[d] flux de ventre simple.

C'est donc vne chose bien necessaire à vn Medecin non seulement de sçauoir en quelles rencontre, la saignée est conuenable ; mais principalement quand & combien de temps il s'en faut seruir. Et comme

cela n'eſt pas de peu de conſequence, ie veux m'y eſtendre vn peu amplement, à condition neantmoins que ſi mon diſcours vous eſt ennuyeux il vous ſera permis de le reprendre à diuerſes fois, & de n'y employer que les heures que vous aurez deſſein de perdre, puiſque ces matieres vous ſont mieux connuës qu'à qui que ce ſoit.

Ie diray donc auec Galien aux liu. de la Method. que comme la preſence du mal, & de ſa cauſe nous enſeigne le temps du remede, auſſi ſe doit-on ſeruir de la ſaignée tandis que les raiſons que nous auons dit cy-deſſus qui la requeroient ſemblent eſtre preſentes. La plenitude ne veut point de retardement, & doit eſtre oſtée en vn, ou deux iours. Mais lors que la corruption ſe gliſſe dans les veines, ou qu'eſtant contenuë dans les petits vaiſſeaux, la quantité du ſang qui abonde dans les grands, paſſe pour ſuſpecte, il faut tirer peu de ſang à la fois, & à diuerſes repriſes, vſans de cette façon de guerir que les Grecs nomment *epicraſe*, & continuans ſelon le precepte de Galien au 9. de la Methode, tant qu'il paroiſſe manifeſtement que la nature eſtant aſſez ſoulagée trauaille à bon eſcien à ce qui eſt de ſon deuoir, c'eſt à dire, à cuire les mauuaiſes humeurs, à les ſeparer des bonnes & à les chaſſer dehors; Car à l'heure comme ſes ouurages ſont ſacrez, auſſi eſt-ce vn ſacrilege que de rien entreprendre qui la puiſſe deſtourner le moins du monde. Et comme l'on conſidere quatre temps en chaque maladie, le commencement, l'accroiſſement, la vigueur & le declin, il ſemble qu'il n'y ait guere que le commencement qui ſoit propre à ce remede, ou au plus la premiere partie de l'accroiſſement; & c'eſt ce qne les premiers Medecins nous

ont laissé par escrit, & que les derniers ont obserué religieusement; le vingt-neufiesme Aphorisme de la seconde section est à peu prés conceu en ces termes. *Lors que les maladies commencent c'est à l'heure qu'il faut mouuoir les matieres que tu trouues deuoir estre remuées; Mais lors qu'elles prennent leur accroissement, ou qu'elles sont eu leur vigueur, il est beaucoup meilleur de se reposer.* Où par le mot de *mouuoir*, Galien nous apprend qu'Hippocrate entend les euacuations qui se font par la purgation, ou par la saignée; Et nous rend raison de ce aphorisme en la façon suiuante. *Ou les maladies tendent à la mort, ou elles sont salutaires; aux premieres le Medecin ne doit rien faire se contentant du prognostic; & aux dernieres, puisque la coction est l'ouurage de la nature, si le Medecin à quelque chose à faire c'est dans le commencement, ostant à la nature par la saignée, ou la purgation, les empeschemens qui la peuuent distraire de son œuure. Mais dans la vigueur du mal, qui est lors qu'elle s'occupe puissamment à dompter la cause de la maladie, ou mesmes lors qu'elle a acheué la coction, il est bien meilleur de se reposer & de luy laisser toute la besongne.* Et c'est ce qu'il recommande encor particulierement aux liures des crises, nous faisant voir que le Medecin n'est que le ministre de la nature, & qu'il doit se donner garde de la troubler en ses operations. Et c'est aussi ce que Fernel nous enseigne au chap. 15. du 2. liure de sa method. & qu'il couche en de si beaux termes, que ie ne pourrois m'enpescher de les rapporter icy, si ie ne m'estudiois à la briefueté.

Et pour descendre en particulier au nombre des iours, lesquels on obserue principalement aux mala-

dies aiguës, il est necessaire de sçauoir que les Medecins posent quatre sortes de maladies aiguës, dont les vnes qu'ils nomment tres-aiguës; ἀκριβῶς κατόξεας se terminent le quatriesme, ou le septiesme iour, qui sont les deux premieres differences, & les autres qu'ils appellent simplement aiguës ἁπλῶς ὀξέας s'estendent iusques au quatorze ou au vingtiesme iour, qui sont les deux autres sortes: Le temps propre pour agir dans le premier terme passe à peine le second iour, celuy du second où le Medecin se peut seruir des grands remedes, s'estend iusques au quatriesme iour, auquel il semble que Celse ait esgard lors qu'il dit au 2. liure que la saignée est inutile, passé le quatriesme iour de la maladie. Le temps de la troisiéme sorte des maladies aiguës, iusques auquel on peut agir se termine au onzieme iour, & celuy du dernier terme s'estend iusques au dix-sept. Ie sçay bien que nous passons quelque fois ces iours là, selon que la necessité nous y oblige : Mais neantmoins il semble que c'est à celà qu'Hippocrate a esgard, lors qu'il nous enseigne au 24. aphor. de la 2. section que les quartenaires sont les signes des septenaires. Car nous remarquons alors si la nature doit agir le iour de la crise, où si elle ne doit rien faire. Si elle se dispose à faire quelque euacuation, & qu'elle trauaille à la coction, pourquoy la troubleroit on par des remedes hors de saison, & s'il ne paroist aucun signe de la crise future, ou la maladie est mortelle, ou elle s'estend à vn autre septénaire, & à l'heure nous ne craignons point de faire ce qui nous semble necessaire iusques aux signes manifestes de la coction commencée ou parfaite, auquel temps il faut se reposer selon l'aduis du diuin Hippocrate au lieu sus-allegué.

Et c'est icy que vous me permettrez de vous toucher quelque chose de la pratique de certains Medecins, qui sans auoir esgard au mouuement de la nature, saignent continuellement, espargnans à peine le iour de la crise, pour qui l'antiquité a tousiours tant eu de respect; & de vous demander quel iugement vous faites de leur procedé.

Estant appellé il y a quelques iours pour traiter vn Chirurgien de cette ville, attaqué d'vne maladie tres-violente & tres-perilleuse, quoy que i'eusse suffisamment donné ordre dés le commencement à la plenitude des vaisseaux, & aux diuers accidens qui arriuent par l'abondance du sang, au moyen de la saignée diuerses fois reiterée; quoy que la maladie fust du nombre de celles qui sont tres-aiguës au second rang δεύτερον κατοξέας, lesquelles doiuent faire crise dans le septiesme iour; Et quoy que tous les signes de la crise future eussent apparu dés le quatriesme iour & perseueré iusques au septiesme, & que ie leur fisse remarquer que non seulement il se deuoit faire crise le septiesme, mais mesme dés l'entrée de ce iour; veu que c'estoit en ce temps que la pire heure de l'accez auoit decoustume de se rencontrer; Ces Messieurs dont ie vous ay parlé, vouloient, nonobstant toutes ces raisons, qu'on luy tirast du sang sur la fin du sixiesme iour, sept ou huict heures auant le temps de la crise, pretendans qu'en cas que i'empeschasse l'execution de ce remede, ie deuois estre responsable de l'euenement; & se fondoient seulement sur ce qu'il auoit quelque agitation plus grande qu'à l'ordinaire. Mais ils ne se ressouuenoient pas de ce que dit Hippocrate au 13. Aphor. de la 2. sect. *Que la nuict qui precede la crise*

est

eſt ordinairement plus difficile. Dont Galien rendant la raiſon, dit que c'eſt à cauſe que la nature voulant chaſſer les mauuaiſes humeurs le conflit s'augmente alors entre eux : De ſorte, que qui voudroit en ce temps là ſe hazarder de tirer du ſang, donneroit par ce moyen cauſe gaignée à la maladie, luy aydant à faire ſuccomber tout d'vn coup les forces & la nature.

Et au reſte, comme Galien nous enſeigne que les forces ou la foibleſſe du malade tiennent le premier lieu à nous perſuader la ſaignée ou à nous en deſtourner. Ie puis aſſeurer qu'en la rencontre dont il eſt queſtion ; cette ſeule conſideration eſtoit capable d'empeſcher vn Medecin prudent d'entreprendre ce remede, puiſque il ne ſuffiſoit pas d'eſtre aſſeuré que la nature ne ſuccomberoit point dans l'euacuation faite par l'art, ſi l'on ne voyoit auſſi manifeſtement que les forces deuſſent eſtre capables apres ce premier choc de ſupporter encore le ſecond, que la nature deuoit bien-toſt liurer elle-meſme.

Mais, ie vous prie, permettez-moy pluſtoſt de vous demander quel iugement vous faites du ſuccez de cette maladie, & des raiſonnemens dont ils ſe ſont voulu ſeruir pour confirmer leur premiere penſée. Cette fieure comme ie vous ay dit, eſtoit non ſeulement du nombre de celles que nous appellons malignes, mais meſme des plus violentes, & accompagnée d'vne puiſſante cacochymie, ſans toutesfois que la maſſe du ſang paruſt fort infectée ; la ſaignée auoit eſté reïterée diuerſes fois ; & cependant paſſé la premiere, le malade ſe plaignoit *d'en auoir receu plus d'incommodité que de ſoulagement*, & en auoit

ressenty ses forces extrémemét diminuées: les signes de coction parurent des le quatrieme iour, & l'on voyoit manifestement que la nature se disposoit à vne crise le septiesme: la saignée fut obmise sur la fin du sixiesme, ainsi que vous auez sceu; & à l'entrée du septiesme, il se fit vn saignement de nez assez copieux qui emporta vne grande partie de la malignité, & fit cesser la violence des symptomes. La dessus, ces Messieurs s'écrierent que cela confirmoit entierement leurs pensées, & que l'hæmorrhagie tesmoignoit assez le besoin que le malade eust eu de la saignée.

Mais en conscience, si c'est ainsi qu'il faut raisonner en la Medecine, à quoy seruent les obseruations des crises qui ont acquis à Hippocrate le titre de diuin? Qu'estoit-il besoin qu'on s'estudiast auec tant de soin à nous donner des signes de la crise future & du lieu par où elle doit arriuer? Lors qu'Hippocrate & Galien parlent des signes qui precedent l'hæmorrhagie, & qui nous monstrent qu'elle doit arriuer par la force de la nature, disans au 1. des Epidem. com. 2. text. 55. que quand les temples sont pesantes, que le col fait mal, que les malades semblent voir quelque nuage deuant leurs yeux, ayans les hypochondres rendus & sans douleur, *il faut attendre vne hæmorrhagie par le nez*, que ne disent ils plustost, *c'est signe qu'il faut saigner crainte qu'il n'arriue hæmorrhagie par le nez, & que le plus subtil du sang ne se perde?* Car il ne faut point que ie vous cele que quelques vns en sont venus iusques à la bassesse de ce raisonnement, qu'ils ont aisement fait gouster au peuple, persuadé qu'il est, que c'est en

effect le plus subtil du sang qui se perd par le nez; ne sçachant pas que de quelque costé, & en quelque forme que la nature chasse l'humeur dans la crise, c'est tousiours vne matiere tres-maligne, tres-meschante, & tres-corrompuë qui est euacuée, & dont la saignée la plus copieuse n'auroit iamais mis, dehors la centiesme partie. Ce que le docte Fernel nous apprend par ces mots au lieu sus allegué. *Natura concoctione impuros noxiosque humores è purioribus secernit, hos vt conseruet, illos vt tandem foras exturbet, aut sola per se aut medicamenti ope. Atqui venæsectio nullo delectu omnes qui in venis sunt promiscuè & indiscriminatim prolectat.* La nature separe par la coction les mauuaises humeurs d'auec les bonnes, en dessein de conseruer celles-cy, & de chasser en suite celles-là dehors, soit par sa propre force ou à l'ayde de quelque medicament. Mais la saignée sans faire aucun choix tire indifferemment toutes sortes d'humeurs contenuës dans les veines, & plus bas. *At si quis hoc tempore venam ausit incidere non eos solum, sed pariter vtiles eliciet, quodque grauius est eos qui vi naturæ secreti fuerant, puro sanguini permiscebit, hunc inquinabit, omnia confundet, naturæque molitionem optimam interpellabit. Quum igitur concoctionis manifestæ signa comparebunt, non amplius venæ sectione curatio transigenda.* Si quelqu'vn est donc si osé que de se seruir dans ce temps de la saignée (sçauoir lors que la nature a trauaillé à la coction) il ne tirera pas simplement dehors les mauuaises humeurs, mais pareillement les bonnes, & ce qui est encore pis, il remeslera parmy le sang le plus pur, les humeurs plus impures qui en auoient esté separées par la force de la

nature; Il corrompra derechef ce thresor de nostre vie, remeslera confusément le bon auec le mauuais, & reduira à neant les excellens & admirables efforts de la nature. Ce n'est donc plus auec la saignée qu'il faut trauailler à la guerison des maladies depuis que nous voyons des signes d'vne coction sensible.

Si donc les Medecins doiuent estre religieux obseruateurs des mouuemens de la nature, lors qu'il ne s'agist que de la simple corruption des humeurs, qui arriue chaque iour par les seules qualitez elementaires, à combien plus forte raison doit-il apprehender de la troubler lors qu'elle s'occupe à dompter vne malignité extraordinaire, & du nombre de celles en qui Hippocrate reconnoist quelque chose de diuin, à cause du souuerain degré de corruption qu'elles possedent, qui surpasse infiniment celle des elemens, & qui ne se peut aussi parfaitement terminer que par vne crise.

Il ne faut pas oublier icy que dans la maladie dont il s'agist, la nature s'estant deschargée par le nez de la partie plus maligne de l'humeur qui la pressoit, & ayant encore employé peu de temps à la coction des autres impuretez contenuës dans le ventre inferieur, elle trauailla à les chasser par les selles, qui estoins quelque peu sanglantes, ou par l'ouuerture de quelque veine hæmorrhoidale interne, ou par quelque legere excoriation que l'acrimonie des humeurs auoit causée vers le fondement ou à la fin du rectum; Ces Messieurs dont ie vous ay desia parlé, vouloient que cela denotast plus clair que le iour, que le malade auoit deu estre saigné à la fin de son sixiesme, mais si ce sang prouenoit des hæmorrhoides, comme il y a apparence, puisque il estoit inegalement

meſlé auec les excremens, que le malade ne ſentoit d'acrimonie qu'au fondement, & que ce ſang eſtoit de couleur reſpondante à celuy qui ſort de ces vaiſſeaux, quel plus ſalutaire mouuement pouuoit on deſirer, puiſque ces veines ſemblent eſtre deſtinées de nature à l'euacuation de la cacochymie; & meſmes ſi nous euſſions creu que la nature euſt peu eſtre diſtraite de ce mouuement par le moyen de la ſaignée, n'euſſions nous pas deu nous en abſtenir religieuſement, pluſtoſt que nous mettre en haſart d'empeſcher vne euacuation ſi ſouhaitable? Que ſi cela prouenoit auſſi de l'excoriation des parties voiſines du fondement produite par la qualité des humeurs, il faut auoüer que leur acrimonie n'eſtoit pas bien maligne d'auoir cauſé ſi peu d'accidens, ſi benins & de ſi peu de durée; Et quand meſme ce ſymptome auroit eſté plus funeſte, à quoy en auroit on peu attribuer la cauſe qu'au vice des humeurs & à la foibleſſe de la nature, à qui ſeule appartient de corriger leur acrimonie: Car il ſuffit au Medecin d'auoir fait ſoigneuſement tout ce que l'art luy preſcrit, ſans s'ingerer d'aller au de là, & à l'encontre des regles qui nous ont eſté iudicieuſement enſeignées par les Anciens, & ſans rien entreprendre par vne temerité inconſiderée. Car ce ſeroit manquer par trop de iugement, de vouloir faire paſſer cette euacuation pour vne vraye [e] hæmarere, qui eſt ſeule capable en cette rencontre de perſuader que l'euacuation artificielle du ſang auroit eſté defectueuſe, puiſque ny la quantité, ny le temps, ny les qualitez, ny la durée, ny le lieu d'où procedoit cette humeur ne reſpondoit point à l'indiſpoſition qu'on nomme de ce nom.

[e] *Flux de sãg par les ſelles cauſé de ſang pur, & qui ne peche qu'en quantité.*

Ie n'adiouste rien icy du dernier succez de cette maladie, car encore que ie puisse auec raison l'alleguer pour moy, neantmoins puisque l'on tient que c'est le liure des idiots & des ignorans. Ie le passeray sous silence, mon dessein estant de faire voir non la fortune du malade, mais la conduite de la vraye Medecine, & de faite en mesme temps la plainte d'Hippocrate. ἰητρικὴ τεχνέων μὲν πασέων ἐστὶν ἐπιφανεστάτη. διὰ δὲ ἀμαθίην τῶντε χρεωμένων αὐτῇ, καὶ, τῶν εἰκῆ τοὺς τοιούσδε κρινόντων, πολύ τι πασέων ἤδη τῶν τεχνέων ἀπολείπεται.

Mais voyez où la passion m'emporte, de simple respondant que ie deuois estre, ie suis deuenu en vn moment censeur, ou si vous voulez plustost gladiateur, mais comme disent tous nos Apologues: *Qui semel illatam iniuriam tolerat, secundam inuitat.* Ie quite donc cette instance pour dire quelque chose des vessicatoires, qui est nostre dernier point, auant que de finir cette lettre.

Il est vray comme vous me mandez, que c'est vn remede qui est peu cognu de nos Medecins François, que les vessicatoires appliquez aux pongnets & aux malleoles, & dont ils n'ont aucune pratique dans les fieures de quelque nature qu'elles puissent estre; Mais cela neantmoins ne doit pas empescher vn homme de s'en seruir, qui en a veu mille belles experiences dedans l'Angleterre durant ces fieures malignes, que l'on appeloit dans le pays *News diseases*, qui s'estans allumées dans l'armée s'estendirent iusques aux villes, & trancherent la vie à tant de personnes; qui en a encore recognu l'vsage dans l'Italie & dans la Candie, & qui a souuent veu des paumes malades retirez comme du tombeau par ce seul remede, & qui de fraiche memoire en peut al-

leguer des exemples notables dedans le pays. Mais, outre l'experience, il ne faut pas s'imaginer que ce remede manque de raisons ny d'authoritez.

Ceux qui ont leu les œuures de Charles Pison, touchant les maladies qui prouiennent des humeurs sereuses, sçauent assez que la plufpart des fieures ne s'allument que par leur moyen, mais sur tout, que celles qui sont malignes tiennent leur mauuaise qualité de la corruption souueraine, comme parle Hippocrate, & tres-pernicieuse de la partie plus subtile des serositez soit bilieuses ou autres: Que les inflammations internes s'allument par vn mesme moyen; & que cette humeur donne des assauts violens en diuerses rencontres à nostre constitution naturelle: Il n'y a donc pas dequoy s'estonner si les vessicatoires produisent de si salutaires effects, puis qu'ils attirent puissamment au dehors cette humeur si pernicieuse, & en deliurent la masse du sang autant qu'il est possible. Vous sçauez aussi qu'elles raisons i'allegue dans ma petite dispute de la circulation pour confirmer leur vtilité.

Pour ce qui est des authoritez, il ne faut que lire les traitez des deux antagonistes Massarias & Saxonia, l'vn & l'autre celebres Professeurs de l'Vniuersité de Padouë, touchant l'vsage des vessicatoires pour en apprendre la vertu, ausquels on peut adiouster les authoritez suiuantes. Mercurial. Consultat. tom. 2. consult. 6. tom. 3. consultat. 49. & 79. Epiphanius Ferdinand. Histor. 81. cap. 3. Dan. Sennert. libr. 4. de febrib. cap. 11. & 13. Iulius Cæs. Claudin. respons. 48. Ioann. Zecchius consultat. 47. où l'on peut voir aussi la solution de toutes les obiections qui se peuuent apporter contre l'vsage de ce remede.

C'est icy que ie finis, apres vous auoir coniuré de me continuer tousiours vostre bien-veillance, puisque i'ay l'honneur d'estre.

Monsieur,

Vostre tres-humble & tres-obeyssant seruiteur, N. P.

D'Alençon, ce 20. Feurier 1650.

FAVTES.

pag. 7. l. fantaux. 12. l. parotides. l. quelle. 15. ἁπλῶς

